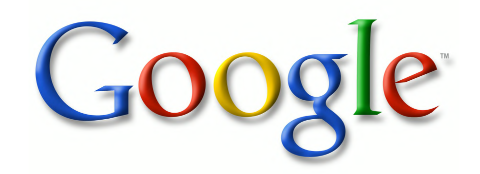
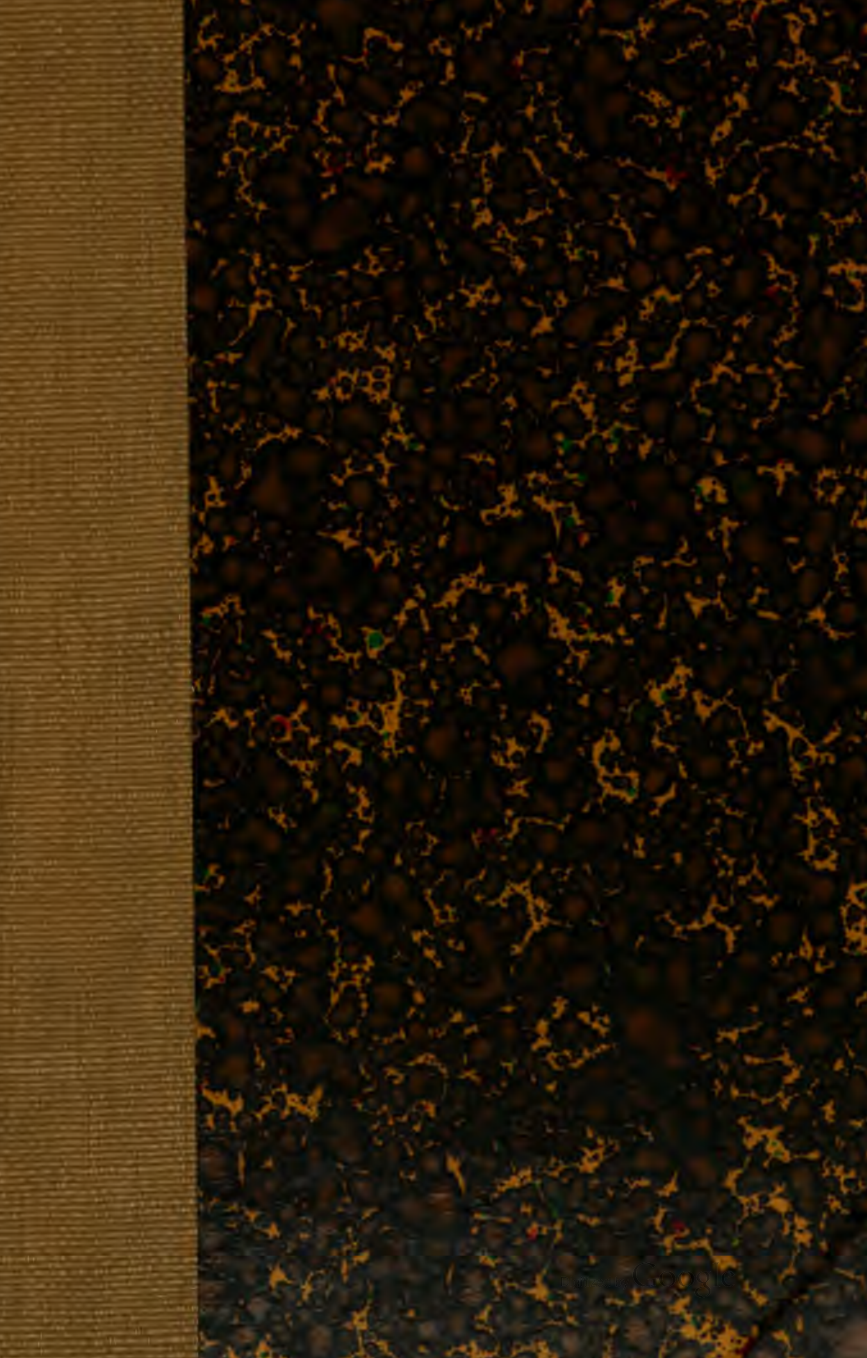
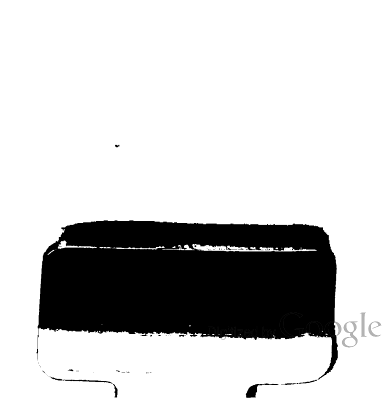






VIE PRIVÉE,

POLITIQUE ET MILITAIRE

DES ROMAINS,

SOUS AUGUSTE ET SOUS TIBÈRE.

Décret concernant les Contrefacteurs, rendu le 19 Juillet 1793, l'An II de la République.

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de son Comité d'Instruction publique, décrète ce qui suit :

Art. I. Les Auteurs d'écrits en tout genre, les Compositeurs de Musique, les Peintres et Dessinateurs qui feront graver des Tableaux ou Dessins, jouiront durant leur vie entière du droit exclusif de vendre, faire vendre, distribuer leurs Ouvrages dans le territoire de la République, et d'en céder la propriété en tout ou en partie.

Art. II. Leurs héritiers ou Cessionnaires jouiront du même droit durant l'espace de dix ans après la mort des auteurs.

Art. III. Les Officiers de Paix, Juges de Paix ou Commissaires de Police seront tenus de faire confisquer, à la réquisition et au profit des Auteurs, Compositeurs, Peintres ou Dessinateurs et autres, leurs Héritiers ou Cessionnaires, tous les Exemplaires des Editions imprimées ou gravées sans la permission formelle et par écrit des Auteurs.

Art. IV. Tout Contrefacteur sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Edition originale.

Art. V. Tout Débitant d'Edition contrefaite, s'il n'est pas reconnu Contrefacteur, sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'Edition originale.

Art. VI. Tout Citoyen qui mettra au jour un Ouvrage, soit de Littérature ou de Gravure dans quelque genre que ce soit, sera obligé d'en déposer deux Exemplaires à la Bibliothèque nationale ou au Cabinet des Estampes de la République, dont il recevra un reçu signé par le Bibliothécaire ; faute de quoi, il ne pourra être admis en justice pour la poursuite des Contrefacteurs.

Art. VII. Les Héritiers de l'Auteur d'un Ouvrage de Littérature ou de Gravure, ou de toute autre production de l'esprit ou du génie qui appartiennent aux Beaux-Arts, en auront la propriété exclusive pendant dix années.

Je place la présente Edition sous la sauve-garde des Loix et de la probité des Citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux tout Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant *d'Edition contrefaite. J'assure même au Citoyen qui me fera connoître le* Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant, *la moitié du dédommagement que la Loi accorde. Les* deux exemplaires, *en vertu de la loi, sont déposés à la Bibliothèque nationale.* Paris, ce 15 prairial, an IX de la République Française.

Buisson

VIE PRIVÉE,

POLITIQUE ET MILITAIRE

DES ROMAINS,

SOUS AUGUSTE ET SOUS TIBÈRE,

Dans une suite de Lettres d'un Patricien à son Ami;

TRADUITES DE L'ANGLAIS.

> Justum et tenacem propositi virum
> Non civium ardor prava subentium,
> Non vultus instantis tyranni
> Mente quatit solidâ.
>
> HORACE, liv. III, ode 3.



A PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Lib., rue Hautefeuille, nº 20.

AN IX (1801).

AVERTISSEMENT
DU
TRADUCTEUR.

Les Lettres de Marcus Flaminius, ont été composées dans la Langue anglaise en Italie, et ont paru à Londres en 1792; elles ont été traduites dans la Langue du pays dont elles contiennent la Description, et y ont obtenu un succès mérité. Les Notes qui accompagnent cet Ouvrage, le mettent au-dessus des Productions frivoles qui occupent le vide de quelques instans, et ne laissent ensuite qu'un vide plus grand encore: l'amour de la Liberté y est fortement exprimé. L'Auteur s'attache à la faire aimer, en la montrant sublime, bien-

a

faisante, fondée sur la raison, et toujours accompagnée de l'ordre et de l'humanité.

Cette considération, jointe à l'intérêt qu'on ne peut s'empêcher de prendre à tous ces Noms fameux de l'Histoire Romaine, m'a déterminé à donner au Public la Traduction de ces Lettres, où l'instruction se mêle à l'agrément. Je me suis cependant permis d'y retrancher des longueurs, et d'y faire quelques changemens qui m'ont paru nécessaires, pour rendre les caractères plus conformes à la vérité historique.

Les Anglais, attachés à leur Constitution qu'ils regardent comme la source de leur prospérité, y ramènent trop souvent dans leurs Ouvrages; l'orgueil national perce même dans les sujets les plus étrangers à leur situation. L'Au-

teur des Lettres de Flaminius n'a pas évité ce défaut, et fait tenir, dans le Sénat avili de Tibère, des discours qui ne conviendroient qu'aux Membres les plus indépendans de la Chambre des Communes. Je ne pouvois faire disparoître cette invraisemblance sans dénaturer l'Ouvrage; j'ai tâché du moins de la diminuer; et le Lecteur tolérera sans doute ce qui en reste encore, en faveur des sentimens généreux dont j'ai cherché à conserver et à lui transmettre l'expression.

ERRATA.

PAGE 47, *ligne* 23 : meilleures, *lisez* meilleurs.
48, 4 : dont l'étude, *lisez* et dont l'étude.
77, 9 : envoya, *lisez* envoie.
80, 7 : déchirer, *lisez* arracher.
137, 28 : d'Aguste, *lisez* d'Auguste.
180, 2 : devenus, *lisez* devenues.
215, 7 et 8 : Ennicus, *lisez* Ennius.
359, 11 : mit, *lisez* met.

PRÉFACE

PRÉFACE.

LORSQU'ON étudie l'Histoire Romaine, l'on regrette de ne pouvoir suivre, dans les moindres actions de leur vie privée, les Grands Hommes qu'elle a immortalisés : cette idée frappe plus fortement ceux qui, comme l'Auteur de cet Ouvrage, ont eu l'occasion de méditer au milieu des ruines de l'ancienne Rome[1].

Son objet principal est de mettre l'Histoire en action. On s'accorde généralement à penser que les règnes d'Auguste et de Tibère renferment l'époque la plus intéressante pour l'Homme de Lettres, le Moraliste, l'Homme

[1] Cet Ouvrage a été composé pendant un voyage de l'Auteur en Italie.

d'Etat et l'Artiste. Les Lettres suivantes donneront une idée de la situation de Rome et de ses habitans pendant les dernières années d'Octave, et les premières de son successeur : l'Empire avoit alors atteint le plus haut point de prospérité et d'étendue.

Sans doute cet Ouvrage ne peut être considéré que comme une esquisse d'un grand et beau Tableau ; mais si l'Auteur parvient à en marquer quelques traits principaux, il aura facilité les recherches des voyageurs avides de parcourir cette terre classique, et satisfait, en quelque sorte, la curiosité de ceux qui ne peuvent aller porter l'hommage de leur admiration à ces lieux si fameux par leur fortune et leurs revers.

L'Auteur a évité les détails minutieux,

et n'a employé les descriptions locales que pour développer les événemens et les sentimens qu'ils excitent.

Une Histoire circonstanciée du siècle d'Auguste seroit un Ouvrage plus considérable que celui qu'il se propose. La seule ville de Rome a suffi pour exercer la plume d'un grand nombre d'Écrivains anciens et modernes, et cependant on fait, chaque jour, des découvertes dans cette mine inépuisable.

Tandis que les Césars étoient les maîtres du Monde, chaque individu de leur vaste domination contribuoit à l'ornement de la Capitale; les talens et le génie venoient de toutes les parties de l'Empire payer leur tribut à ce centre de l'ambition de tous : on y décidoit du sort des Rois; et c'est à Rome que nous devons les connoissances et la civilisation

dont jouissent maintenant les différens Etats de l'Europe.

Il faut se rappeler que le caractère d'Arminius est tracé par un Romain, et qu'il a fallu lui donner des sentimens conformes au témoignage des Auteurs Latins. Les Allemands, simples, braves, et attachés à leur patrie, révèrent la mémoire d'Arminius, qu'ils nomment le Défenseur de leur liberté : le massacre de Teutoburgium est, disent-ils, une affaire à laquelle le courage eut plus de part que la ruse. Quoique nous ignorions sur quoi ils fondent cette assertion, on doit au moins la pardonner à une Nation jalouse de son honneur, et incapable maintenant d'une trahison semblable. Les Romains rendoient justice au génie entreprenant et à la bravoure personnelle d'Arminius. Quintilius Va-

rus passoit pour indolent et avare; mais il paroît que ce furent principalement les efforts qu'il fit pour introduire les Loix et les Tribunaux réguliers des Romains parmi un peuple accoutumé à décider, par le sort des armes, ses querelles publiques et particulières, qui causèrent le mécontentement. Quelque blâmable que fût la conduite de Varus, il n'eût point été convenable qu'un jeune Officier, servant sous ses ordres, attaquât la mémoire de son infortuné Général : il racontera simplement les faits, et s'abstiendra de faire des réflexions.

Le Lecteur trouvera, dans les Historiens de ce siècle, et sur-tout dans les Annales de Tacite, la plupart des caractères consignés dans le cours de cet Ouvrage. En lisant cet Auteur immortel, on jouit de voir Tibère, après la cons-

piration de Clémens, tourmenté par des terreurs sans cesse renaissantes, et qui n'étoient pas toutes enfantées par son imagination ombrageuse et farouche; on suit les progrès de cette tyrannie, qui, craignant toujours davantage, n'ose plus se confier qu'à de vils esclaves et des affranchis, qui, sur les plus légers soupçons, conjuroient la perte ou la persécution des plus vertueux Sénateurs.

On a ajouté à cet Ouvrage quelques Notes tirées des Auteurs anciens et modernes : ces Notes viennent à l'appui des vérités qu'il étoit important de constater, et rappellent aussi au Lecteur les noms modernes des lieux dont on fait mention. L'Auteur soumet les Lettres de Marcus Flaminius à l'indulgence du Savant et du Voyageur.

VIE PRIVÉE,

POLITIQUE ET MILITAIRE DES ROMAINS,

SOUS AUGUSTE ET SOUS TIBÈRE.

LETTRE PREMIÈRE.

O Septimius ! tandis que ta douleur reçoit quelqu'adoucissement de l'idée qu'une mort glorieuse a du moins terminé les malheurs de ton ami, il est condamné peut-être à finir son existence sur une terre ennemie et barbare. Tu me fis promettre, lorsque nous nous séparâmes, de t'apprendre tous les événemens qui arriveroient pendant notre expédition dans la Germanie : incertain si mes lettres te parviendront jamais, je persiste encore à t'écrire. Tu envious, ami, la gloire des heureux compagnons de Quintilius Varus [1] ;

[1] On croit généralement qu'il fut vaincu par Armi-

tu méprisois ton poste tranquille d'Illyrie, quand tu le comparois à cette perspective ouverte à notre ambition . . . . . : nous avons été trahis . . . . . , massacrés . . . . . , déshonorés. Ne frémis pas; je ne vivrois plus pour tracer ces mots terribles, si un pouvoir supérieur à ma volonté n'eût conservé mon existence.

Tu as sans doute appris les détails du combat, ou plutôt de la surprise de Teutoburgium [1], lieux sanglans où périrent Varus et ses trois légions, vaincus par l'artifice d'Arminius. J'étois auprès de notre général, je le vis tourner contre lui sa propre épée; je m'élançai au plus épais des bataillons ennemis, dans l'espoir de ne pas survivre à notre défaite; je tombai au milieu du carnage, et je perdis long-temps tout sentiment de ma situation; je revins enfin à moi-même, et vis, à la lueur de plusieurs feux qui brûloient sur des autels élevés dans un

nius, l'année de Rome 762 et la dixième de notre ère.

Voyez Velleius Paterculus, Strabon, Dion Cassius, etc. etc. etc.

[1] Il est difficile de fixer exactement le lieu de sa position. Quelques-uns imaginent qu'il étoit près de Pyrmont. Cluvérius le place entre Dietmille et Horn.

bois proche du champ de bataille, le spectacle le plus horrible que l'imagination puisse concevoir. Un prêtre, accompagné d'enfans, escorté par des soldats, étoit à chaque autel; les feuilles du chêne sacré couronnoient son front : il immoloit au dieu de la vengeance les malheureux tribuns et les centurions qui avoient été faits prisonniers : déjà le sang de quelques victimes couloit sur les autels; d'autres, chargées d'indignes liens, tendoient le cou pour recevoir la mort. Je rassemblai mes forces; et me traînant vers le feu le plus prochain, je demandai à ces barbares de m'unir à mes compagnons d'infortune. Le prêtre alloit m'exaucer; les enfans commençoient les chants affreux qui accompagnent ces rites féroces, lorsque les soldats qui nous environnoient, déclarant que ma soumission volontaire me donnoit droit à leur protection, m'emmenèrent précipitamment, et me placèrent sur un char qui étoit à l'entrée du bois. Trop foible pour opposer de la résistance, je retombai dans un état d'insensibilité. Mes libérateurs avoient mis un appareil sur mes blessures; ils étoient d'un parti de Chérusques [1], qui retournoient

[1] On croit qu'ils habitoient cette partie de la Germanie

dans leur vallée après le combat. Je souffris des douleurs inouies pendant ce pénible voyage ; mais ces mêmes souffrances servirent à me convaincre que ce seroit une lâcheté de chercher à m'y soustraire par la mort ; et je résolus de supporter tous les maux dont la fortune voudroit m'accabler.

J'arrivai dans cette situation d'esprit aux pauvres habitations de mes conducteurs. Je leur dois la vie ; ils ont guéri mes blessures, et m'ont dispensé avec une rare générosité des travaux ordinaires de l'esclavage. Le seul devoir qu'ils m'aient imposé, est celui de les suivre à leurs chasses, ou de leur procurer du gibier lorsqu'ils ne sont pas disposés à le prendre eux-mêmes. La guerre et la chasse sont les seules occupations qu'ils jugent dignes d'un homme libre : ils n'ont aucune idée des lettres ; les douceurs et les commodités de la vie leur sont également inconnues ; ils sont humains dans leurs actions, mais rudes dans leurs manières. Leur modération envers moi n'a

qui est maintenant comprise dans les duchés de Brunswick et de Lunebourg, et les diocèses d'Halberstadt, Hildesheim et Magdebourg.

Voyez leurs mœurs : *de Moribus Germ*... de Tacite.

jamais été accompagnée d'aucune marque particulière d'attachement ; ils n'ont point insulté à mes malheurs, mais ils n'ont point essayé de consoler mes afflictions. J'ignore si le temps amenera une plus grande intimité entre nous ; mais j'ai découvert qu'il me seroit impossible de leur échapper : les frontières sont gardées avec un soin extrême, non-seulement pour empêcher la désertion des esclaves et la fuite des prisonniers, mais aussi pour repousser les incursions de leurs voisins. Comme ils sont oisifs chez eux lorsqu'une guerre générale ne réclame pas leur assistance, ils dévastent réciproquement leurs terres et pillent tout ce qui est à leur portée : rien n'est plus remarquable ni plus extraordinaire que leur penchant immodéré pour la paresse et leur aversion pour le repos.

LETTRE II.

DANS la Germanie, les chefs ne doivent leurs dignités qu'à la naissance, les généraux qu'à une valeur éminente; mais il n'est pas rare qu'on accorde ces deux titres à une même personne. Arminius [1], maintenant chef et général des Chérusques, joint à un génie entreprenant une grande intrépidité : il obtint, jeune encore, l'estime de ses compatriotes et celle de nos légions, lorsqu'il commandoit un corps d'auxiliaires. Les connoissances et l'expérience qu'il acquit dans l'armée romaine, sont devenues fatales à l'infortuné Varus. Notre défaite consacre et place son nom parmi les noms fameux qui retentiront

[1] Arminius nommé par les Germains *Hermann*. *Voyez* son caractère : Tacite, Velleius Paterculus. La tradition a consacré son nom, et l'on adora, jusqu'à l'introduction du christianisme, un pilier érigé à sa mémoire, appelé *Hermansaule*.

Les mœurs des Germains, dans cette lettre-ci et la précédente, sont tirées de Tacite : *de Mor. Germ.*, et des Commentaires de César, liv. 6.

dans la postérité ; on le nomme déjà le héros de la Germanie : les chefs voisins sont jaloux de sa puissance et envieux de sa gloire. Mais Ségeste, dont il épousa la fille malgré le vœu paternel, est le plus puissant de ses ennemis. On croit ici que l'attachement que ce dernier porte aux Romains, n'est dû qu'au désir de se venger de son gendre, auquel il a voué une haine implacable. Ce fut d'après cette prévention que notre malheureux général repoussa les avis de Ségeste, qui cherchoit à le prémunir contre les intentions perfides d'Arminius. Varus ne se méfia du chef des Chérusques, que lorsqu'il fut trop tard pour éviter le piége qu'il nous avoit tendu.

Arminius, selon la coutume de toutes ces nations, est constamment suivi d'un nombre choisi de jeunes gens des plus nobles familles, qu'il nomme ses compagnons ; ils vont avec lui au combat, et ne quittent jamais ses côtés : on regarderoit comme infame celui d'entr'eux qui abandonneroit son chef, ou même qui lui survivroit après une affaire. Ils portent à leur armure une marque distinctive, et jouissent des priviléges les plus honorables. Cariovalde, chef du parti qui m'a conduit ici, a un fils parmi cette troupe d'élite : son

nom est Sigismar. On dit qu'il s'est signalé dans le dernier combat. Son père est un des premiers guerriers des Chérusques ; et si les vertus du maître étoient un adoucissement au sort de l'esclave, je devrois ne pas trop murmurer de ma position : mais que je suis loin encore de cette heureuse paix de l'ame qui donne la force de jouer avec les fers ! Le vide que j'éprouve est pire que tous mes autres maux : je ne saurois partager les apathiques jouissances de ces peuples, dont le plus grand plaisir est l'absence de la douleur ; ils ne connoissent que l'ivresse, ou la passion plus destructive du jeu : ils sont tellement adonnés à ce penchant funeste, qu'ils perdent souvent dans un seul jour tout ce qu'ils possèdent, et enfin, faisant un dernier effort, mettent en désespérés leur liberté au jeu, et deviennent, par un coup malheureux, les esclaves de leurs antagonistes. Tels sont leurs vices ; mais, il faut l'avouer, ils sont surpassés par leurs vertus : la fidélité conjugale, l'amour paternel et filial, la valeur, l'hospitalité caractérisent ces barbares ; et les bonnes mœurs ont ici plus d'influence, que n'en ont les bonnes loix dans nos pays civilisés. Mon cœur s'y intéresse-

roit bientôt, si mon ame trouvoit de quoi alimenter son activité. Le changement est trop grand : des mœurs, qui nous rapprochent des premiers âges du monde, des sites sauvages et incultes, fournissent pour quelque temps à la méditation, mais ne peuvent remplacer la variété de ces objets qu'ont produits les efforts réunis de l'art et de la nature. La philosophie dont je me vantois, m'abandonne, lorsque je réfléchis qu'il n'a fallu qu'un jour malheureux pour flétrir mon avenir, détruire l'espoir de mon ambition, me fermer tous les chemins de la gloire, rompre tous les liens de l'amitié et de l'affection, et me dévouer sans retour à la douleur, ou à un engourdissement de l'ame qui en détruit les plus nobles facultés. Rappelle-toi, Septimius, cette dernière soirée que nous passâmes à Rome. Avec quelle ardeur je quittois cette capitale de l'univers ! comme je m'enflammois à l'idée de me rendre digne d'elle et de mes aïeux ! Quoiqu'une mort prématurée m'eût enlevé mon père, je voulois honorer ses cendres. Sa vie n'étoit-elle pas devant moi pour me guider ? La mémoire de ma mère m'étoit chère et sacrée ; je lui devois d'ajouter un nouvel éclat aux hon-

neurs de sa famille. « Je mériterai, te disois-je, les éloges des illustres savans qui immortaliseront le siècle d'Auguste, et je reviendrai déposer aux pieds d'Aurélie des gages qui justifieront son choix ». Tels étoient les rêves de mon imagination. Quel affreux réveil les a dissipés !

Puis-je oublier ce moment où le bienfaisant Valérius [1], me serrant étroitement contre son sein, m'exhortoit à montrer que je descendois de ces Romains qui sauvèrent leur pays de l'invasion étrangère, ainsi que de la tyrannie de leurs propres concitoyens; mais en même temps à ne pas oublier qu'il ne restoit que moi pour le consoler de la perte d'une sœur chérie : qui le soutient maintenant au milieu des orages, que sa vertu rigide et son amour pour le salut de Rome ont accumulés sur sa tête ? Fort de la droiture de ses intentions et des principes qu'il défend, il a dédaigné de flatter la fière Livie et son fils dissimulé. Si jamais Tibère est revêtu de la suprême puissance, où sont les vertueux citoyens, les cœurs vraiment ro-

[1] Consultez, sur l'illustration de la famille Valérienne, Tite-Live; Plutarque, vie d'Agricola, etc.

mains

mains qui oseroient se joindre à Valérius, et le garantir de son inimitié? Ami, mon ame est déchirée, lorsque je réfléchis à tout ce que j'ai quitté; une sombre mélancolie me consume, je suis jeté au milieu d'un vaste désert, et mon sort est d'autant plus affreux, que je n'ai ni les moyens de le fuir, ni la force de le supporter. Si le destin m'avoit au moins placé parmi des hommes éclairés, si je pouvois mettre mon inaction à profit, elle ne seroit pas aussi cruelle; mais mon temps se passe sans plaisir et sans utilité; les heures se succèdent, et je reste dans un honteux désœuvrement; rien ne peut satisfaire ni mon cœur, ni mon ambition; je suis sans amis comme sans rivaux.

LETTRE III[1].

L'HIVER approche, et les intempéries de cette saison rigoureuse vont ajouter aux autres souffrances de ce peuple malheureux;

[1] Tacite : *de Mor. Germ.* Klopstoch, tragédie d'Hermannsschlacht; et divers auteurs.

déjà il abandonne ses habitations d'été, pour s'ensevelir dans les tristes cavernes qui doivent le renfermer pendant six mois. La chasse va devenir plus vive ; et comme elle est ma seule occupation, je vois avec plaisir le sommet des montagnes voisines se couvrir de neige. J'éprouve un charme mélancolique à écouter les vents qui rugissent à travers ces plaines désertes, et agitent les têtes de ces arbres antiques. J'ai accompagné Cariovalde dans une expédition contre les hôtes sauvages des bois, et les Chérusques accordent quelqu'estime à mon intrépidité et à mon adresse : mais quel prix pourrai-je attacher à l'adresse qui m'est commune avec une horde de barbares, ou à l'intrépidité, qui consiste à exposer sa vie lorsqu'elle n'est plus qu'un fardeau ? Au milieu des plaisirs et du luxe de Rome, nous concevons à peine qu'on hasarde son existence, par d'autres motifs que ceux de la gloire. Nous avons entendu dire quelquefois, qu'il est des êtres assez malheureux pour se désintéresser de la vie, par le seul motif qu'ils sont enveloppés dans la misère commune. Ce que je prenois alors pour une erreur de l'imagination, n'est qu'une vérité pé-

nible, et je le crois maintenant. Tel est en effet l'état de plusieurs peuples ; leurs maux ne sont pas assez grands pour les pousser à chercher la mort ; mais leur jouissances sont trop peu nombreuses pour leur donner un désir très-vif de l'éviter. Le passé ne leur garantit pas dans l'avenir une plus riante perspective, et ils quittent, sans beaucoup d'efforts, ce théâtre de l'indigence et du travail, emportant l'espoir de trouver dans un monde inconnu le dédommagement des privations qu'ils ont éprouvées dans celui-ci. Toutes les nations se sont fait un élysée ou l'ont adopté sur la foi des autres, quand elles l'ont trouvé analogue à leurs désirs ou à leurs principes. Les Grecs, et nous leurs imitateurs, nous avons créé, pour la récompense du juste, des champs plus fleuris, des plantes plus odoriférantes, des ombrages plus frais, et des palais plus magnifiques que les nôtres. Nous imaginons que les plaisirs y seront variés à l'infini, que la musique deviendra une harmonie divine, que la poésie embrassera, dans ses sublimes accords, le présent, le passé et l'avenir ; et quesous des berceaux embellis d'un éternel printemps, nous nous réunirons à tous les

grands et vertueux personnages qui nous ont précédés ou qui nous suivront. Ainsi nos espérances naissent plutôt de nos désirs que de la nécessité, et par conséquent nous sommes moins pressés de hâter le moment qui doit les réaliser. Les Germains, au contraire, dont l'élysée est plus borné, y tiennent en raison du malheur de leur état présent : ils croient qu'aux banquets d'Odin, ils ne seront plus exposés aux intempéries des saisons ; qu'ils trouveront chaque jour le sanglier dans le bois voisin, prêt à recevoir les coups de leurs javelots, et qu'il paroîtra ensuite fumant sur les tables du festin ; que la coupe ne se videra plus, quoiqu'on s'efforce d'épuiser à longs traits sa liqueur pétillante ; qu'ils ceindront leurs têtes de couronnes de fleurs d'un éclat immortel ; et que tandis qu'ils se reposeront sur leurs lances, des Bardes viendront chanter leurs exploits.

L'attente des Chérusques et de leurs voisins valeureux est, comme tu vois, uniquement fondée sur leurs besoins ; il faut pourtant en excepter l'amour de la gloire, qui est le mobile de toutes leurs actions. Ces réflexions ne te semblent-elles pas démontrer

notre supériorité sur eux ? Nous les égalons en valeur ; et quand on considère combien nos sacrifices sont plus grands, on pourra, sans être accusé de prévention, rendre justice à notre magnanimité. Un sentiment exalté d'honneur peut seul préserver de la mollesse un peuple éclairé, parvenu au plus haut degré de la civilisation.

Les choses qui nous rendent malheureux, n'ont pas toujours les mêmes effets sur les Germains ; ils sentent moins vivement que nous, et leurs sensations portent toujours un caractère mélancolique. Les sombres images leur sont plus familières ; ils voient sans cesse errer des spectres autour d'eux ; ils entendent dans la tempête les gémissemens d'une ame plaintive ; ils distinguent dans les nuages les esprits de leurs ancêtres, brandissant, au lieu de lances, des météores enflammés ; tout est pour eux avertissement et présage. Ces sujets remplissent leurs pensées, et entrent dans toutes leurs conversations, sans qu'ils paroissent s'affecter de ces signes terribles, ou attendre avec anxiété ce qu'ils leur prédisent. La tristesse est toujours près de leur joie ; le premier ordre que donne le chef après le combat, est de placer sur son

tombeau les trophées remportés par sa vaillance. La mort est incessamment présente à leur imagination ; et quoiqu'ils paroissent la voir avec indifférence, ils la redoutent pour les autres : leur deuil est, à la vérité, très-court, mais ils en conservent la mémoire avec une constance invariable ; ils refusent souvent même de survivre à leurs amis, et ne négligent jamais leurs dernières prières. Cet ardent attachement, qui semble incompatible avec la sombre insouciance dans laquelle ils passent leur vie, provient sans doute de la misère de leur position ; obligés de lutter sans cesse contre la douleur et les périls, ils sont sans cesse nécessaires les uns aux autres. Par-tout l'amitié se fonde sur des rapports et des intérêts communs ; mais ici elle est plus épurée : ce sont des besoins réels, des dangers réciproques qui lient les hommes, tandis que parmi nous ce n'est souvent qu'un sentiment factice.

Les prêtres jouissent d'une considération particulière ; ils forment un ordre distinct, et ne sont point obligés de marcher au combat ; ils président à l'éducation de la jeunesse, dirigent les conseils du prince, arment les guerriers, et punissent les grands crimes.

Juge combien est illimité, parmi ces nations, le pouvoir qui prend sa source dans leur orgueil; elles trouvent au-dessous d'elles de se laisser conduire ou punir par des hommes, et ne se soumettent aux décrets de leurs prêtres, que parce qu'elles les regardent comme les organes de la divinité. La religion étant plutôt fondée sur la crainte que sur l'amour, je pense qu'il faut attribuer à ses ministres la férocité de ce peuple; et si on parvient jamais à l'éclairer assez pour lui faire adopter un culte plus doux et plus sensé, je ne doute pas qu'il n'acquière les connoissances propres à remédier aux inconvéniens de son climat et de ses institutions. Alors la cruauté ne ternira plus sa valeur, et il méritera d'occuper entre les nations le rang auquel ses vertus lui donnent des droits incontestables.

LETTRE IV.

Plusieurs mois se sont écoulés, mon cher Septimius, depuis ma dernière lettre, sans que j'aie essayé de te communiquer mes idées. Fatigué de la monotonie d'une vie captive,

aucun objet n'attirant mes regards, n'ayant point d'événemens à décrire, ni de projets à former, j'ai vécu, ou plutôt végété dans une situation d'ame assez semblable à celle des Chérusques que je t'ai dépeints. Je fus tiré hier au soir de cette léthargie par les plus douloureuses sensations.

A la fin de notre souper frugal, Cariovalde fit sortir tout le monde, excepté moi, et m'adressa le discours suivant :

« Jeune Romain, depuis un an tu habites
» parmi nous; tu t'offris volontairement au
» sacrifice de Teutoburgium; je n'aurois pu
» sans injustice te considérer comme mon es-
» clave ; nous t'avions compté parmi les
» morts ; sans ton impatience, tu ne serois
» pas tombé en notre pouvoir; nous n'avons
» donc aucun droit à exercer sur toi, hors
» celui d'empêcher que tu ne prêtes des se-
» cours à nos ennemis; j'ai dû par cette rai-
» son t'amener dans ma famille. Les loix de
» l'hospitalité nous imposent le devoir de
» garder l'étranger aussi long-temps qu'il lui
» plaît de rester avec nous; elles défendent
» de lui demander son nom avant qu'il ait
» habité sous notre toit une année révolue.
» J'ai rempli le premier de ces devoirs, et je

» n'ai point eu de mérite à le faire, puisque tu
» ne pouvois nous quitter; mais j'ai observé
» fidellement le second, et jamais une inquiète
» surveillance n'a gêné tes actions, ni inter-
» rompu tes pensées. Maintenant il m'est per-
» mis d'apprendre ton nom, ton rang dans
» la république, et ton grade dans l'armée ».

Conçois-tu, Septimius, l'étonnement et la surprise que me causèrent ce discours? La manière froide dont il prononça ces paroles me perça le cœur. Je me remis cependant, après un instant de réflexion, et lui répondis que je me nommois Marcus Quintius Flaminius [1]; que touchant à peine à ma dix-neuvième année, j'avois suivi Varus dans son expédition, ayant précédemment fait une campagne dans la Dalmatie [2]; que dans l'ar-

[1] M. Q. Flamininus ou Flaminius. Cette famille étoit originaire d'Albe. Après la bataille des Horaces, plusieurs des principaux nobles de cette ville furent admis parmi les sénateurs romains : Quintius étoit de ce nombre. Tite-Live, liv. I.

La famille Quintienne formoit plusieurs branches, telles que les Capitolinus, les Cincinnatus et les Flamininus.

[2] Germanicus s'y signala à la tête de l'armée qu'il commandoit. Vell. Pat. etc. etc.

mée j'étois au rang des jeunes patriciens formant le corps de cavalerie d'élite qui accompagne le général, et combat immédiatement sous ses ordres; j'ajoutai que, vivement pénétré de l'humanité que les Chérusques, et lui en particulier, m'avoient témoignée, je lui demandois avec instance de permettre qu'on m'échangeât, ou de mettre à ma rançon un prix que mes amis s'empresseroient d'acquitter.

« Les Germains, répliqua Cariovalde, dé» daignent de rendre leurs prisonniers, soit » par échange ou pour une rançon; Arminius » n'accorda la liberté à quelques Romains, » la nuit de leur défaite, que pour qu'ils pus» sent aller apprendre à ton empereur la » perte de ses légions : nos loix interdisent » sévèrement de pareils exemples; tous mes » efforts seroient vains pour l'obtenir; et sans » la nécessité du moment, notre prince lui» même n'eût point osé les enfreindre ». Il me demanda ensuite ce que je voulois faire de tous ces écrits qui paroissoient si fortement m'occuper; et m'assurant que tout moyen de communication étoit fermé entre les prisonniers et leur patrie, il me conseilla de ne pas me livrer à de chimériques espérances, qui ne

serviroient qu'à redoubler les chagrins de mon état actuel : il sourit quand je lui représentai qu'il me seroit impossible de vouloir même renoncer à cette dernière consolation, et que je sentois quelqu'adoucissement à mes maux, en m'occupant de les déposer dans le sein d'un ami, quoique je susse que le récit ne lui en parviendroit peut-être jamais. Cariovalde prétendit que j'étois trop jeune pour avoir formé des liaisons dignes d'être regrettées, et trop peu nécessaire à mon pays pour craindre que mon absence lui fût préjudiciable. Attribuant mes tourmens à un caractère inquiet et impétueux, il m'exhorta à calmer mes passions; et convaincu qu'il me seroit aussi facile de lui obéir que de l'écouter, il me laissa méditer sur son insensibilité et sur mes infortunes.

Sans doute il est affreux d'être réduit à la plus humiliante des conditions, et de ne pas oser s'en plaindre; cependant mon ressentiment, si je m'y livrois, seroit aussi inutile qu'absurde : Cariovalde ne se fait aucune idée des maux qu'il me cause. Mais ces réflexions ne soutiennent plus mon courage; je suis en proie à toutes les passions, déchiré par tous les souvenirs; et si, par quelqu'ef-

fort désespéré, je ne recouvre la liberté, je ne vois de refuge que dans la mort.

LETTRE V.

J'AI tenté la fuite ; et quoique je l'aie fait sans succès, je me flatte, Septimius, que ton ami sera bientôt délivré de ses fers. On m'a rejoint près de ce lieu ; le désespoir doubloit mes forces ; ma conquête a du moins coûté cher à l'ennemi, et je ne succombai dans cette lutte inégale que couvert de blessures ; j'espère qu'elles sont mortelles. Cariovalde vient de m'engager sa foi que mes lettres te seroient remises après ma mort ; je n'ai pas la force de continuer. — Dis à Valérius que je n'ai déshonoré ni mon pays, ni ma famille : dis à ma chère Aurélie que ma constance fut inviolable ; et puisse tout ce que la fortune et la gloire promettoient à Marcus, se réaliser en ta faveur. Adieu....

LETTRE VI.

Il est donc vrai que la mort repousse les malheureux, et ne se plaît qu'à détruire tous les calculs de l'espérance : ton ami respire encore; sa jeunesse, la force de son tempérament l'ont une seconde fois sauvé malgré lui. Sans doute les dieux ne m'auroient pas soumis à ces rudes épreuves, s'ils ne me réservoient quelque dédommagement dans l'avenir. Mes maux ont triomphé de la froide insensibilité des Chérusques. Cariovalde m'a prodigué les soins les plus touchans pendant ma maladie, et il se réjouit de ma guérison avec une sensibilité dont je le croyois incapable. J'ai reçu la visite des chefs voisins; ils m'envoient continuellement des présens de gibier et d'herbes salutaires; je me sens plus calme et plus résigné qu'avant cette tentative infructueuse. Le doux sentiment de la reconnoissance ranime mon cœur, et l'attache à mes généreux ennemis.

Vercennis, épouse de Cariovalde, m'a servi de médecin dans cette occasion comme à mon

arrivée : ses connoissances dans l'art d'Esculape [1], et le don qu'on lui suppose de prédire l'avenir, la rendent l'objet de la vénération et du respect de ce peuple ; mais sa conversation est sans charme, et je ne lui trouve, ainsi qu'aux femmes que j'ai rencontrées, ni ces grâces, ni cette douceur dans les manières qui embellissent le sexe dans notre patrie. Il faut néanmoins convenir que les Germaines paroissent exemptes des défauts que nous reprochons à nos épouses; elles ne sont ni vaines, ni fausses, ni capricieuses; elles suivent leurs époux dans les camps, les animent au combat, et s'opposent même à leur fuite. Elles s'occupent des soins qui parmi nous sont abandonnés aux esclaves, et sont plus respectées cependant que les plus belles et les plus fières de nos dames romaines. Elles n'apportent point de dot à leurs maris ; c'est le père, au contraire, qui reçoit un présent dans cette circonstance, et l'on dépose entre les mains de la mariée une lance avec divers instrumens guerriers. J'ai ici peu de moyen de voir les plus jeunes et de m'entretenir avec elles. Quoiqu'elles aient une grande liberté,

[1] Vell. Pat.

elles en usent très-modérément ; je les ai quelquefois entrevues parlant familièrement aux jeunes gens, sans observer qu'il entrât de la galanterie dans ce commerce. Quant à moi, elles paroissent m'éviter avec soin, et les hommes les maintiennent dans cette réserve ; ils ont conçu les idées les plus défavorables de nos mœurs ; ils sont persuadés que lorsqu'on n'aime ni le jeu, ni les orgies de Bacchus, on ne peut s'occuper qu'à séduire les femmes : et comme ils ne se parent jamais que dans le dessein de paroître plus terribles aux yeux de leurs ennemis, ils regardent la recherche et l'élégance dans les habits comme les signes de la mollesse et du libertinage ; ils supposent également que l'étude de l'éloquence ne peut avoir pour but que de tromper les hommes.

Tu sens qu'avec ces idées, ils n'ambitionnent pas les sciences de la Grèce et de Rome. L'ignorance la plus insurmontable est celle qui naît de l'orgueil ; jamais la raison ne conduira les Chérusques au désir de s'instruire ; mais, ainsi que les autres nations, on pourra les y amener par le luxe. Il y a cependant dans leur vertu une imposante rigidité qui les excite à des actions aussi belles qu'en

pourroit inspirer la philosophie la plus éclairée. Les Germains sont peu attachés à l'argent ; leur avarice consiste plutôt à conserver qu'à acquérir. Ils dédaignent les hasards des spéculations commerciales ; et plutôt que d'améliorer la culture de leurs terres, ils dévastent celles de leurs voisins. Je le répète, leurs vices sont peut-être moins nombreux que les nôtres, mais aussi leurs vertus sont moins grandes ; et comme leur caractère est plus patient et plus froid, leurs passions n'ont pas la même vivacité.

C'est par le besoin d'affoiblir le sentiment des dangers et des fatigues auxquels ce peuple est continuellement exposé, qu'on peut expliquer l'ivresse dégradante dans laquelle il se plonge. Si sa tempérance égaloit sa frugalité, il seroit invincible ; mais il ignore l'art de tirer parti de la victoire ; elle n'est pour lui que le signal d'une orgie, et souvent on le voit, après un triomphe, se laisser surprendre dans un état où il est incapable de résistance, et perdre tout le fruit de ses succès. Les affaires publiques ne se traitent qu'au milieu des repas tumultueux ; mais elles ne sont arrêtées que le lendemain, lorsque les têtes sont refroidies et les passions calmées : ils envisagent ces

banquets

banquets comme une de leurs meilleures institutions politiques ; ils croient que l'homme ne peut déguiser dans l'ivresse ses véritables sentimens ; mais ils remettent la discussion des opinions énoncées dans cet état de délire, au moment où les esprits ont repris leur force et leur sagesse.

Il est facile d'imaginer que dans ces festins (qui ne ressemblent point à ceux établis par Italus pour adoucir et s'attacher le cœur de ses sujets) il s'élève des disputes fréquentes : les armes tranchent toujours les difficultés ; ce sont de vrais festins de Lapithes. Cariovalde a reçu autant de blessures dans les conseils qu'au champ d'honneur. Je ne sais s'il résulte plus d'inconvénient de ces mœurs que de nos manières policées : la sagacité qui nous caractérise peut être, ainsi que la force qui distingue les Germains, le partage d'un traître ; et le Romain qui préfère son intérêt à celui de la patrie, est souvent doué d'une éloquence plus persuasive qu'un républicain probe et zélé. Nos préjugés nous façonnent à l'empire de la séduction, tandis que nous sommes toujours en garde contre celui de la force. Ami, crois-moi, les assemblées délibérantes d'un peuple civilisé ne sont pas

plus libres que les rassemblemens grossiers des barbares.

LETTRE VII.

J'AI éprouvé récemment un plaisir aussi vif qu'inattendu. Je t'ai dit que les chefs des environs me témoignoient un grand intérêt. Vercennis vint hier m'annoncer dans ma caverne, que Manfred, ami de son mari, envoyoit quelques esclaves chargés des marques de sa bienveillance. Elle eut à peine achevé, qu'ils entrèrent portant un sanglier. Ils étoient suivis d'une personne vêtue à notre manière, dont les traits me frappèrent à l'instant. Juge de mes sensations, lorsque je le reconnus pour le Grec Philoclès. Tu sais qu'il étoit l'ami de Varus, qu'il suivit dans la Germanie. La vivacité de son esprit, sa douceur, l'étendue de ses connoissances le faisoient rechercher avec empressement, non-seulement du général, mais des officiers les plus distingués de l'armée. Je l'accueillis avec transport, en lui exprimant les regrets que m'inspiroient notre

commune situation ; il ne parut sensible qu'au bonheur de me voir. Manfred l'avoit fait prisonnier lors du pillage du camp, et l'avoit ensuite gardé comme esclave. Ayant appris qu'un Romain étoit au pouvoir du chef des Chérusques, il supplia son maître de lui permettre d'accompagner ses présens. Il étoit loin, me dit-il, de s'attendre au plaisir de me trouver, m'ayant vu au nombre des morts. Il me pressa ensuite d'obtenir que Cariovalde l'admît dans sa maison, et qu'il engageât Manfred à l'échanger contre un de ses esclaves. Le chef a cédé à ma prière, en lui enjoignant de retourner solliciter l'aveu de son maître, à qui il envoie un de ses esclaves les plus intelligens pour le remplacer, dans le cas où il consentiroit à cet échange.

Nous passâmes la nuit entière à rappeler l'affreux événement qui nous a livrés à l'esclavage. Philoclès n'a pu me donner d'autres détails que ceux qui étoient à ma connoissance : il a néanmoins accru mon indignation et mon horreur, par le tableau des insultes faites à nos aigles révérées [1] et aux autres trophées de la gloire de Rome, monumens aujourd'hui de sa honte ineffaçable. Humi-

[1] Velleius Paterculus.

lié, abattu, ne pouvant soutenir le récit de nos disgraces dans la bouche d'un Grec, je le priai de s'arrêter. Philoclès, après m'avoir doucement reproché de manquer de philosophie, changea de sujet avec cette politesse qui m'étoit depuis si long-temps étrangère. Sa conversation a ranimé des souvenirs que je dois essayer de perdre, si je veux conserver quelque courage dans ces déserts; et je crains que la vivacité de mon imagination ne me fasse payer bien cher le charme que j'ai goûté. Je lui demandai, avec inquiétude, s'il n'avoit rien appris de Rome depuis notre captivité. Il n'a pas été plus heureux que moi sous ce rapport. Il ne reste donc plus d'incertitude qui puisse tromper ma douleur! Ses réponses, en confirmant ce que je savois de la destruction presque totale de notre armée, m'ont réduit à un état pire que celui dont je me plaignois. Il dit qu'excepté les principaux centurions et tribuns qu'on égorgea dans le bois sacré, avec quelques prisonniers qui tombèrent en partage aux Marses, tous périrent sur le champ de bataille. Cette affreuse conviction a renouvelé toutes mes peines; je pleure mes amis comme s'ils venoient de m'être ravis; cependant l'espoir de garder

Philoclès près de moi, verse quelque consolation dans mon ame : je ne me croirai plus un être isolé au milieu d'une foule impitoyable. Je pourrois, sous un aussi bon maître, perfectionner mes connoissances en littérature et en philosophie. De telles ressources adouciront ce que la solitude a de pénible, et mon cœur va de nouveau s'ouvrir au bonheur de la sociabilité.

LETTRE VIII.

Mes désirs ont été remplis. Philoclès est mon compagnon d'étude, et les agrémens de son esprit éclairé ont rendu presque supportable ma longue captivité. Grâce à Cariovalde, il jouit d'une liberté presqu'égale à la mienne; je ne puis cependant parvenir à vaincre entièrement les préventions que le chef a conçues contre lui; il met une grande différence entre nous, et ce n'est que l'intérêt que j'y prends et le soin que j'ai de répéter sans cesse son éloge, qui l'engagent à le traiter avec bonté.

La conversation aimable du philosophe adoucit mes chagrins; sa gaieté est inaltérable; je trouve, dans la variété de ses connoissances, une source inépuisable de distractions. Les prodiges qu'il opère ici, sont un sujet toujours nouveau d'étonnement pour moi; car à l'exception de Cariovalde, il a gagné l'affection et excité la curiosité des Chérusques de ce canton; il n'est établi dans ce lieu que depuis trois mois, et a déjà fait plus de progrès dans l'esprit de ce peuple, que moi qui habite avec lui depuis deux ans.

Tu connois sa figure imposante, sa physionomie douce et agréable, sa voix mélodieuse, son élocution facile et naturelle: peut-être penses-tu qu'ignorant la langue du pays et ne trouvant pas beaucoup de Chérusques qui sachent le grec, ce dernier avantage ne lui est que médiocrement utile. Te rappelles-tu la peine qu'il avoit à parler latin à Rome, et quels efforts nous faisions pour l'engager à se dépouiller de ses préjugés et à converser dans notre langue, quand Valérius, qui ne se prêtoit jamais à cette vanité grecque, l'invitoit chez lui à la campagne? Philoclès peut à présent se faire entendre moitié par signes, et moitié en latin, par tous ceux qui l'ont ap-

pris, soit dans les longues guerres contre les Romains, soit dans les corps auxiliaires où beaucoup d'eux ont servi. Je n'ai pu me défendre de lui faire remarquer la nécessité à laquelle il étoit réduit : « Cela ne durera » pas long-temps », m'a-t-il dit; « de deux lan- » gues étrangères, je préfère la moins bar- » bare (en voulant désigner la nôtre), et j'es- » père porter les Germains à des sons plus » conformes à mes idées ». En vérité, cet espoir ne me semble pas dénué de vraisemblance; car il a déjà établi une école où il donne des leçons avec une patience étonnante. Une des principales causes de sa popularité tient à son intimité avec Norbert, grand-prêtre du bois voisin. Il s'est déclaré ouvertement son disciple, le suit chaque jour afin de s'initier dans les connoissances traditionnelles du pays; il vient ensuite me raconter les différens points de leur religion et de leur culte, que j'ignorois. Connoissant ses opinions religieuses, tu imagines bien qu'il ne se fait aucun scrupule de se conformer aux cérémonies qui satisfont son but; il a même obtenu l'amitié de Vercennis, en écoutant ses rêveries et les explications de ses prophéties.

LETTRE IX.

Notre philosophe est devenu l'oracle des Chérusques : on l'admet dans toutes les habitations, et, par une faveur signalée, les prêtres ont enjoint à Cariovalde de l'affranchir. On lui a assigné une portion de terre ; il a déjà trouvé le moyen de rendre plus commode qu'on ne l'auroit cru possible dans ce pays barbare, la caverne et la chaumière qu'il a bâties au-dessus. Il a orné son jardin de diverses plantes qui croissoient auparavant sans culture, et qui produisent aujourd'hui par ses soins un effet également agréable et utile.

On célébra, il y a deux jours, la fête du solstice d'été ; les Germains pratiquent dans cette occasion plusieurs cérémonies superstitieuses. Philoclès y assista. Il invita vers le soir les prêtres, les bardes et les principaux chefs du voisinage, à venir se reposer dans son habitation. On leur servit une collation de fruits, de laitage et de légumes préparés à notre manière. On avoit placé la table dans un bosquet sur les bords d'un ruisseau lim-

pide. Les convives étoient couronnés de fleurs ; et des parfums, extraits des plantes les plus odorantes, furent versés sur leurs têtes à la manière des Grecs. Après qu'on eut achevé le repas, douze jeunes garçons et autant de jeunes filles, auxquels il avoit enseigné les danses athéniennes, s'avancèrent aux sons mélodieux de la flûte, et célébrèrent le triomphe de l'été, en saluant le soleil couchant avec diverses cérémonies empruntées soit des Grecs, soit des Germains. Une femme, jeune et belle, sortit ensuite du milieu des arbres ; elle comptoit à peine son dix-huitième printemps. Sa robe, d'une blancheur éclatante, étoit attachée par une ceinture de pourpre, sur laquelle étoit brodée l'image du soleil ; elle portoit sur sa tête une guirlande d'épis de blé ; et ses cheveux blonds, arrangés avec une heureuse négligence, tomboient en grosses boucles sur ses épaules. L'éclat de son teint, l'azur de ses yeux, la touchante candeur de son visage, la modeste simplicité de son maintien et la grâce de ses moindres gestes, me firent prendre ce que je voyois pour une illusion. Elle s'avança, tandis que les danseurs se formoient en demi-cercle derrière elle ; et ayant rendu hom-

mage au soleil, en s'inclinant lentement, elle s'arrêta dans l'attitude la plus gracieuse, les yeux levés vers l'astre resplendissant, jusqu'à ce qu'il se fût perdu dans l'horizon. Puis, d'une voix harmonieuse, elle chanta, en l'honneur d'Apollon, une ode que les jeunes gens et leurs compagnes accompagnèrent de leurs voix.

L'assemblée entière fut frappée d'étonnement : Philoclès paroissoit au-dessus d'un mortel. Quant à moi, Septimius, mes idées étoient dans ce moment autrement occupées. J'avois reconnu la plupart des danseuses ; mais celle qui venoit de remplir le rôle principal, m'étoit totalement étrangère ; ma surprise fit sourire le philosophe : il répondit à mes instances, pour savoir qui elle étoit, qu'aussitôt que nous serions seuls, il satisferoit ma curiosité. Il ajouta qu'il m'avoit fait un mystère de cette fête, espérant, par une agréable surprise, me distraire de mes malheurs.

La charmante danseuse rentra avec ses compagnons dans le bosquet, et disparut. Les convives demeurèrent, selon l'usage du pays, jusqu'à ce qu'ils fussent complètement abrutis. Je les avois quittés depuis long-temps,

lorsque je revins auprès de Cariovalde ; je le trouvai plongé dans une sombre rêverie, sur la porte de son habitation. Je lui dis que sa présence avoit manqué au plaisir dont je venois de jouir. « Marcus », me répondit-il en soupirant, « ton Grec combat pour les » Romains. Le fier Marius, le grand et in» vincible César, le noble Drusus, l'habile » et rusé Tibère n'ont jamais fait autant de » mal aux Chérusques, que le séduisant et » insidieux Philoclès. Tu es trop jeune et » trop bon pour concevoir les maux dans » lesquels il va plonger cette malheureuse » nation : oui, généreux ennemi, tu pleure» rois sur nous, si tu voyois combien un seul » homme a déjà répandu les germes de la » corruption parmi nous. Toi, jeune homme, » tu chercherois à nous vaincre par une guerre » ouverte et franche ; mais ce Grec, sous le » masque de l'amitié, cherche à saper la base » solide de notre gloire, à empoisonner la » source de notre patriotisme : il a déjà sé» duit ceux qui nous instruisoient, les gar» diens de nos loix et les juges de nos crimes. » Au moins n'ai-je pas à me reprocher d'a» voir autorisé, par ma présence et mon » exemple, les innovations destructives qu'il

» a introduites au milieu de ce peuple abusé ».

Cariovalde prononça ces paroles avec feu ; jamais je ne l'avois vu aussi animé. Je pris néanmoins la défense de Philoclès, et je m'efforçai de persuader au chef que des manières polies et des études soignées, loin de corrompre le cœur, tendoient à élever et à agrandir les sentimens. Il ne me fit point de réponse, et il se retira mécontent.

LETTRE X.

Le Grec ne rentra que tard. Il m'apprit, sans attendre mes questions, que Berthe, cette aimable personne qui paroissoit avoir fait impression sur moi, étoit fille d'un chef, parent d'Arminius, tué dans une rencontre avec les Romains. Elle habite près du bois sacré, chez l'unique frère de son père, l'oncle et l'ami intime du grand-prêtre Norbert ; c'est par ce dernier qu'il fit connoissance avec lui ; et ayant trouvé à Berthe de l'intelligence et des dispositions, il lui a enseigné la langue et la musique des Athéniens. Il me fit

un grand éloge de sa douceur et de ses progrès dans l'étude ; mais il lui reproche de manquer de vivacité. « Elle est, dit-il, très-
» attachée à la religion de son pays, dont
» elle observe scrupuleusement toutes les su-
» perstitions ; elle voit dans ses ministres des
» interprètes des dieux, et ne me traite avec
» respect, que par ce que je lui ai été pré-
» senté comme ami et comme disciple du
» grand pontife. » — « J'espère, lui répon-
» dis-je, que vous ne lui ferai jamais regretter
» la confiance qu'elle vous accorde, et je suis
» convaincu que Philoclès a trop de délica-
» tesse pour concevoir des idées qui soient
» contraires à ce qu'il doit à la candeur et à
» l'innocence. Au reste, je crois devoir vous
» apprendre que Cariovalde est loin d'être
» content de vos succès auprès des Chérus-
» ques ; je vous conseille d'être plus réservé
» désormais, et de choisir, dans les coutumes
» de notre patrie que vous voulez introduire
» parmi eux plutôt celles dont la pratique
» tendroit à les rendre meilleures que celles
» dont la douceur ne feroit que les séduire ».

« Quant à Berthe », répliqua le philosophe,
« je n'ai eu d'autres vues en l'instruisant,
» que de développer un esprit qui n'est pas

» indigne de mes soins : vous ne soupçon-
» nez pas un homme qui a vécu trente ans
» au milieu des beautés les plus accomplies
» de la Grèce et de Rome, dont l'étude est
» la seule passion, de se laisser séduire par
» les charmes d'une jeune barbare. Mon ob-
» jet principal, en la plaçant dans le groupe
» des danseurs, fut de vous donner une
» distraction agréable; mes leçons ne ser-
» viront qu'à semer de quelques fleurs le
» sentier d'épines où le sort l'a fixée. Les
» craintes de Cariovalde sont naturelles à
» l'ignorance, je lui pardonne de toute mon
» ame le mépris qu'il accorde à des talens
» qu'il ne sauroit apprécier. Qu'il se con-
» sole par l'idée que, tant qu'il vivra, les
» Chérusques ne seront ni trop instruits,
» ni trop policés; il faut la révolution de
» plusieurs siècles pour amener une nation
» barbare à la civilisation, ainsi que pour
» faire tomber un peuple civilisé dans la mol-
» lesse et l'avilissement, quoique je con-
» vienne que les progrès soient plus rapides
» dans le second cas que dans le premier ».

« Mais », lui dis-je, en l'interrompant,
« n'admettez-vous pas la possibilité qu'une
» nation puisse s'énerver avant même qu'elle
» s'élève

» s'élève à la civilisation»? — « Je ne le pense
» pas des Germains, me répondit-il un peu
déconcerté. » Je n'ai ni le pouvoir, ni le désir
» de les corrompre ; mais si je pouvois adoucir
» la fierté sauvage de leur caractère, je ne leur
» rendrois certainement pas un médiocre ser-
» vice. Cette nation assez semblable à la vôtre
» dans les commencemens, s'attache aux exer-
» cices qui fortifient le corps, et dédaigne les
» travaux plus nobles de l'esprit ».

« Il est certain, Philoclès, répliquai-je,
» que tous deux ont besoin d'être exercés ;
» mais nos anciens Romains y ajoutèrent une
» étude non moins importante, celle de for-
» mer le cœur ». — « Cela est juste, dit-il ;
» et pour vous prouver combien j'approuve
» cette maxime, je vous laisse le soin de for-
» mer celui de ma belle pupille. J'ai cru
» m'apercevoir que vous ne seriez pas trop
» mécontent de cet emploi ».

Après ces mots qu'il accompagna d'un sou-
rire, il me livra à des réflexions dont je te
ferai part dans ma première lettre.

LETTRE XI.

Lorsque Philoclès m'eut quitté, je récapitulai attentivement notre conversation, ainsi que sa conduite, depuis qu'il est ici. Je t'avoue, Septimius, que je me sentis prêt à partager l'opinion de Cariovalde. Berthe m'avoit plu : tu sais si la beauté a du pouvoir sur moi. Mais la manière dont le Grec m'en avoit parlé, étoit trop singulière pour ne pas m'inspirer, à la fin, du mépris pour lui, et de l'intérêt pour elle. Dans ce moment l'image d'Aurélie vint à mon secours, et je ne vis qu'un homme qui vouloit me la faire oublier, et m'engager dans un piége qui m'aveuglât sur ses intentions perfides envers ceux qui l'avoient reçu à ma prière. A mesure que je me livrois à cette idée, je sentis croître mes soupçons et mon éloignement pour lui ; mais s'il falloit cesser de l'estimer, où pourrois-je retrouver un compagnon ? Cette réflexion me troubla. J'aurois voulu le croire innocent, afin de n'être pas privé du plaisir que j'éprouvois dans sa société.

Cependant mes doutes étoient trop forts pour que je voulusse attendre de lui sa justification : je connoissois suffisamment son éloquence pour craindre qu'elle ne me persuadât. Je l'évitai en conséquence le jour suivant, et je cherchai, au contraire, toutes les occasions de m'entretenir avec Cariovalde, dont la réserve ne se dément pas. Sans doute ses vertus ont droit au respect, mais je ne puis former aucune intimité avec lui : son fils unit, dit-on, à la fermeté et à la franchise de ses compatriotes des mœurs plus aimables et plus douces. Je suis bien malheureux qu'il soit absent de ce pays! mais qui pourroit, ami, me dédommager de ta perte ? Ne jouirons-nous plus de ces épanchemens qui, en resserrant notre amitié, nous encourageoient dans la poursuite de la vertu et de la gloire ?

Il me reste encore quelqu'espoir de trouver Philoclès moins coupable que je ne l'avois d'abord imaginé.

J'observerai de près sa conduite : si elle justifie les craintes du chef des Chérusques, je ferai tous mes efforts pour repousser le mal dont j'aurai été la première cause.

L'imagination du philosophe lui fournit

aisément des fables instructives, et son éloquence leur prête un charme que j'affoiblirois en les répétant. Je ne puis résister cependant au plaisir de te donner une idée de la leçon qu'il a lue ce matin à ses nombreux disciples, parmi lesquels se trouvoit la jolie Berthe : elle renferme des sentimens qui m'ont intéressé.

La fable suivante fut composée à Rhodes, en réponse à cette question faite par Tibère à plusieurs gens de lettres qu'il avoit assemblés :

Quels étoient les chants ordinaires des sirènes ?

Tu jugeras si la réponse de Philoclès convient au sujet Il rapporte que Tibère, dégoûté du monde à cette époque, et tourmenté d'une ambition sans espérance, applaudit hautement au sens moral de cette fable. On censure aisément la vanité chezles autres, quand on désespère de pouvoir jamais contenter la sienne.

LES SIRÈNES.

Les nymphes qui protégent les côtes de l'Hespérie, ayant vu depuis long-temps avec compassion les naufrages produits par les chants des sirènes, parurent à la cour de

l'Olympe, et dans une posture suppliante, demandèrent à Jupiter de détruire le charme du rocher fatal : elles représentèrent au père des dieux que l'innocent et le coupable étoient exposés au même danger, puisqu'il passoit à peine un vaisseau près de ce lieu, qui n'y rencontrât sa perte.

Jupiter les écouta avec bonté, et leur répondit ainsi : « Ignorez-vous, ô Néréïdes !
» que ma volonté dirige tout ce qui arrive
» sur la terre ? Les sirènes n'en sont que
» les ministres. Vous avouez que quelques-
» unes des victimes méritent la rigueur de leur
» sort ; je veux bien maintenant vous con-
» vaincre que tout ce qui échoue sur ces
» rochers, est également coupable, et ne doit
» inspirer d'autre pitié que celle que des êtres
» supérieurs accordent aux erreurs des mor-
» tels. Allez sur ces îles funestes, et observez
» bien tout ce qui s'y passera ».

Les nymphes obéirent ; elles prirent place sur le rocher de la plus âgée des sirènes, ayant observé que la séduction des deux plus jeunes avoit détruit de plus nombreuses, mais de moins nobles victimes : elles voulurent savoir en quoi consistoit le charme de la plus puissante séductrice, devant la-

quelle les plus beaux vaisseaux venoient se briser.

Une galère richement ornée, poussée par un vent favorable, s'offrit bientôt à leurs yeux: les voiles étoient de pourpre, et l'aigle de Jupiter, brodé en or, brilloit sur ses drapeaux. Un homme d'une beauté majestueuse se tenoit à la proue; il portoit dans sa main un sceptre d'or, et son front étoit ceint d'un bandeau sacré.

Le vaisseau eut à peine approché du rivage, que la sirène commença ainsi ses chants perfides: « Gloire à toi, Dioclès! grand-» prêtre de Jupiter! aimé des hommes et » des dieux! que ton voyage soit prospère » vers les rives de la Sicile; les habitans de » Syracuse t'attendent en foule sur le port, » en demandant au ciel qu'il te rende promp-» tement à leurs vœux. Ecoutez, ô mes » sœurs! écoutez, Tritons et Néréïdes des » côtes Eubéennes[1], écoutez le récit des vertus » de Dioclès, et sachez les faveurs que répan-» dent sur lui les dieux immortels. Sorti d'une

[1] Les îles des Sirènes sont trois rochers, presqu'en face du cap de Minerve, dans le golfe de Sorrento. On prétend que toute la côte près de Naples fut peuplée par une colonie d'Eubéens.

» race illustre, embelli de tous les dons de
» la nature, Dioclès fut dès l'enfance destiné
» au culte de Jupiter ; élevé dans son tem-
» ple, il apprit non-seulement ses mystères
» sacrés, mais encore l'art de l'éloquence et
» celui de la poésie. La faveur de son souve-
» rain, en l'élevant au-dessus même de l'en-
» vie, ne servit qu'à le rendre plus cher à
» ses concitoyens : les habitans de Syracuse
» ne lui refusèrent jamais leurs voix pour les
» charges publiques, et tous ont ressenti les
» effets de sa bienfaisance ou de sa sagesse.
» Combien de malheureux reçoivent, chaque
» jour, leur nourriture sur son seuil hospi-
» talier ! de quels dons magnifiques il orne
» les temples des dieux ! avec quelle dignité
» il soutient le pouvoir sacerdotal ! quelle
» splendeur éclate dans ses banquets ! Quoi
» de plus glorieux, Dioclès, que ton voyage
» en Étrurie [1] chez les prêtres de Janus ?
» La garde du temple de Jupiter, les plus
» grands honneurs du sacerdoce sont ta ré-
» compense. Retourne heureux, Dio c ls,
» retourne, et jouis de tous ces biens ».

Tandis que la sirène continuoit ses chants,

[1] L'ancien nom de la Toscane.

les Néréïdes examinoient la contenance de Dioclès, qui ne pouvoit dissimuler le plaisir qui l'agitoit. La coupe des libations, qu'il levoit en l'honneur du temple de Minerve, érigé sur le promontoire opposé, tomba de ses mains. Il voulut écouter de plus près ces chants flatteurs ; il ordonna au pilote de diriger vers le rocher : à l'instant l'abîme engloutit la galère sacrée.

On vit bientôt un autre vaisseau moins pompeux que le premier. L'habileté et la discipline de l'équipage se faisoient remarquer. Un personnage d'un air sévère et pensif le commandoit, « Sois le bienvenu, s'écria la cruelle sirène, » sage et équitable Sophro-
» nime ! fameux aux plaines de l'Hespérie ;
» les cités de la Campanie [1] rendues à leur
» première tranquillité, par ton autorité
» ferme et prudente, applaudissent à ta sa-
» gesse, tandis qu'elles fléchissent sous tes
» décrets. Combien ces honneurs surpassent
» ceux qu'on ne doit qu'à la naissance ! Ta
» gloire t'appartient ; elle est le fruit de tes
» talens ; avec raison tu regardes en pitié
» ces nobles que tu laisses si loin derrière

[1] Nommée maintenant *Terra de Cavero*, et faisant partie des états du roi de Sicile.

» toi : ne crains rien du destin, puisque ta
» sagesse t'élève au-dessus de lui ».

Sophronime fut aussi sensible que Dioclès au charme de la flatterie, et voulut qu'on s'approchât encore plus près du rocher. En vain le pilote prudent voulut s'y opposer; le sage législateur se fit obéir, et subit le sort commun.

Une galère légère et bien armée parut ensuite. La jeunesse et la gaieté brilloient sur le front des rameurs; les chants du triomphe retentissoient au milieu d'eux. On vit à leur tête un guerrier revêtu d'armes brillantes; ses yeux étoient pleins de feu, tous ses mouvemens nobles et assurés; un haut plumage ombrageoit son cimier : il paroissoit souffrir impatiemment l'inaction de la traversée. « Grand
» Aristomaque! dit la sirène, les rivages
» d'Eubée saluent ta galère triomphante :
» puissant vainqueur! reçois nos hommages.
» Accoutumé dès tes plus jeunes ans aux
» applaudissemens de la multitude, ne dé-
» daigne pas ceux des nymphes de ces ro-
» chers; approche, et sache que nous som-
» mes informées de tes exploits. Tu fis tes
» premières armes dans l'armée du belliqueux
» roi des Thraces, lorsqu'indigné du repos,

» tu abandonnas la maison paternelle et la
» Macédoine. Nous savons tes conquêtes
» dans la grande Grèce, où ton bras victo-
» rieux subjugua, à la tête d'une jeune et
» brave cohorte, la fière Crotone [1] et la dé-
» licieuse Sybaris [2] : nous n'ignorons pas tes
» succès devant l'impérieuse Rhégium [3], dont
» les superbes remparts ont voulu inutile-
» ment te résister. Puissent tes victoires s'é-
» tendre d'un pôle à l'autre, et tes lauriers
» fleurir toujours arrosés du sang de tes en-
» nemis ! »

Aristomaque et ses amis cédèrent à la séduction ; ils s'avancèrent, et le conquérant fameux disparut devant la sirène.

Pendant que les Néréïdes déploroient son sort, on entendit au loin une douce musique, dont les sons étoient portés sur l'haleine des zéphyrs. Bientôt on aperçut le poète Terpandre à la proue d'un vaisseau de Lesbos. Sa main habile touchoit une lyre, tandis que sa voix harmonieuse l'accompagnoit en vers sublimes. Il chanta le pouvoir créateur de

[1] Ancienne ville de la grande Grèce, depuis long-temps détruite.

[2] On croit que Sybaris étoit près de Corigliano.

[3] Reggio, ville de la Calabre, en face de Messine.

l'imagination, la magie de l'éloquence, l'inspiration divine de la poésie, le génie qui anime le marbre on marie les couleurs brillantes. Attentif à ses propres chants, il fut long-temps sourd à la voix de la sirène : mais à peine l'eut-il entendue, que ses accens expirèrent sur ses lèvres. « Poète célèbre, chanta la sirène,
» sans toi, que seroient les héros et les sages?
» c'est ton art seul qui les rend immortels.
» Faut-il s'étonner que tu sois plus honoré
» que les monarques eux-mêmes? Approche,
» approche, et permets qu'une déesse essaie
» d'imiter les ravissans accords d'un mortel ».

Terpandre obéit, et son vaisseau vint se briser contre les rochers. Les Néréïdes pleurèrent sa chute, en s'étonnant qu'une folle vanité s'unît à des talens aussi rares. « A
» quoi servent, dirent-elles, les vertus et les
» qualités dont les hommes sont si fiers? Igno
» rent-ils que ce qui les distingue, n'est qu'un
» don du ciel? leur ingratitude est justement pu-
» nie. Retirons-nous, et admirons les sages
» décrets de notre immortel souverain ».

Elles alloient quitter le rocher lorsque la voix des sirènes se fit entendre de nouveau : elles regardèrent quelle victime alloit encore devenir la proie de ces sœurs cruelles. Elles

ne virent qu'un petit bateau qui portoit quelques personnes simplement vêtues. Les rayons du soleil couchant tomboient sur un jeune homme d'une figure imposante, dont la physionomie ouverte et animée respiroit la vertu, le courage et la sensibilité. Ses compagnons le traitoient avec respect, quoiqu'il parût, en partageant leurs travaux, ne pas vouloir qu'on le distinguât. Pendant que ce petit nombre de rameurs faisoit voguer lentement la barque, la sirène adressa au chef les paroles suivantes :

« Divin Eumène ! la vérité sembleroit elle-même fabuleuse, si je racontois toutes tes vertus et tous tes exploits. Courageux compagnons de ce héros, vous qui avez partagé ses dangers et sa renommée, soyez témoins de mes discours. Votre héros, votre Eumène, né d'une noble famille du Samnium [1], exercé aux armes, à l'âge où les hommes sont encore amusés des hochets de l'enfance, a joint les études du philosophe aux talens du guerrier. Vous connoissez quelle gloire il acquit en défendant sa patrie, et en vengeant son père qui avoit été vaincu par les perfides Lucaniens. Vous savez les honneurs que lui dé-

[1] A présent faisant partie du royaume de Naples.

cerna le sénat des Samnites, le généreux pardon qu'il accorda à ses ennemis : vous n'avez pas oublié qu'il se démit du gouvernement de la république, dans la crainte de devenir un jour le tyran de sa patrie. Chaque Samnite récite encore avec admiration l'éloquent discours qu'il prononça lorsqu'il abandonna les rênes de l'empire, et qu'il résolut de se retirer dans l'île de Prochyte [1], pour y couler paisiblement ses jours au sein de l'amitié. Pourquoi, ô magnanime jeune homme ! l'univers ne retentiroit-il pas du récit de tes hautes vertus ? Viens entendre comme on te révère sur ces bords ; écoute comme le peuple de l'Eubée a décidé de te rendre à ta république, comblé de plus d'honneurs que tu n'en reçus jamais : il a résolu de soutenir tes droits et de rétablir tes loix souveraines ».

La sirène alloit poursuivre; mais la barque étoit déjà loin. Le héros sourit, et dit, en rougissant, à ses compagnons : « Combien il faut que cette nymphe me méprise, pour croire que je veuille me faire un mérite de mes actions ! Je n'ai consulté que mon cœur; et, pour me conduire autrement, il auroit fallu que j'étouffasse sa voix. L'approbation

[1] Procida, île près de Naples.

des sages peut me flatter : mais que m'importent les applaudissemens d'une multitude insensée ! Les Néréïdes abandonnèrent le rocher, pour suivre l'humble barque jusqu'à l'île de Prochyte. Eumène et ses compagnons préparèrent, en abordant, un sacrifice aux dieux ; cependant le peuple et le sénat samnite députèrent vers lui pour solliciter son retour : la guerre les menaçoit, et son secours leur devenoit nécessaire. Il obéit sans hésiter ; et sans imposer aucune condition aux ambassadeurs qui l'imploroient, il vola à la défense de son pays, où il fut de nouveau couronné par la victoire.

Les nymphes retournèrent au pied du trône de Jupiter, et s'inclinant devant sa majesté terrible : « Auguste souverain ! s'écrièrent-elles, » tes décrets sont justes ; pardonne à » notre présomption ; nous mériterions d'être » aussi les victimes des sirènes, si jamais » nous mettions notre jugement en opposi- » tion à ta sagesse ineffable ».

LETTRE XII.

CARIOVALDE a paru, dit-on, satisfait du sujet sur lequel Philoclès a dernièrement entretenu ses disciples. J'ai saisi cette occasion pour lui démontrer que ses craintes étoient vraisemblablement peu fondées, et que Philoclès, en joignant le plaisir à l'instruction, trouveroit le moyen de rendre la vertu aimable. « Dis-moi, me demanda-t-il,
» si tu lui as appris que j'en étois mécon-
» tent? je ne puis rien répondre à tes obser-
» vations que tu n'aies préalablement éclairci
» ce doute ». Ma réponse fut affirmative. « Sa
» fausseté est profonde, répliqua-t-il, et son
» hypocrisie est plus que suffisante pour
» tromper un peuple aussi simple que les
» Chérusques. Celui qui peut employer le
» langage de la vertu dans la cause du vice,
» est le plus dangereux des hommes. Mar-
» cus, il n'est pas digne de ton amitié; il
» cherche à te séduire toi-même en usant
» des seuls moyens qui puissent l'emporter
» sur la noble fermeté de ton caractère;

» pense au sort qu'il prépare à la malheu-
» reuse victime devenue l'instrument de ses
» desseins. Je fus ami du père de Berthe ; et
» quoique son oncle, aveuglé par sa vénéra-
» tion pour le sacerdoce, seconde le Grec dans
» ses indignes projets, ne crois pas que je
» souffre qu'on sacrifie cette jeune fille ; je
» saurai te préserver des remords éternels
» qui seroient ton partage. Si tu étois moins
» attaché à l'idée chimérique de revoir tes lé-
» gions et de retourner à Rome, je t'aurois
» adopté en te donnant des possessions qui
» eussent suffi à tes besoins et à te faire
» obtenir Berthe ; mais tu préfères le titre
» d'ennemi, et je ne puis te forcer à recevoir
» des bienfaits que tu repousses ».

La générosité de ce digne vieillard m'é-
mut vivement, et mon cœur laissa éclater
tous les sentimens qu'elle lui inspiroit ; mais
je lui répétai en même temps, que l'espoir
de revoir ma patrie étoit la seule chose qui
pût me la faire supporter.

« Ta vie commence, reprit le chef, et tu
» as choisi, entre des années de peines, de
» vaines espérances et de désirs inutiles,
» une suite de jouissances calmes et douces,
» au milieu d'amis qui, s'ils n'ont pas toute
» l'élégance

» l'élégance et les lumières de tes compa-
» triotes, sont plus francs et plus fidèles
» qu'eux. Nous ne pouvons vanter nos
» vignes d'Albe et de Falerne, mais nos bois-
» sons sont pures et sans mélange. Si mes
» réflexions t'affligent, je les supprimerai;
» je te conjure seulement d'être en garde
» contre Philoclès. Je ne te demande pas le
» sacrifice de sa société, mais tu te convain-
» cras, en observant sa conduite, que je ne
» lui fais pas injure; tu me rendras grâce
» un jour, et tu honoreras ma mémoire pour
» t'avoir préservé du déshonneur».

Que diras-tu, Septimius, lorsque je t'a-
vouerai qu'après avoir écouté cet homme
vertueux, ému de la vérité de ce qu'il
me disoit, ayant formé la résolution de ne
plus me confier au philosophe et de fuir les
occasions de rencontrer Berthe, puisque
mon devoir ni mon honneur ne me permet-
tent d'accepter les offres de Cariovalde;
que diras-tu de ce que, sans approfondir
mes véritables sentimens, sans oser réflé-
chir aux suites que peut avoir ma conduite,
je suis tombé dans ces mêmes erreurs, dont
le chef vénérable avoit cherché à me ga-
rantir?

En le quittant, je m'enfonçai dans les bois pour me distraire des idées pénibles qui se pressoient en foule dans mon imagination ; mes yeux qui erroient vaguement, se fixèrent sur un chêne, où je crus voir tracés des caractères romains. En approchant, je vis avec surprise mon nom gravé sur son écorce ; je te laisse deviner ce que je sentis. Sans doute un compatriote étoit près de là ; je cherchois par-tout avec la double agitation de l'espérance et de la crainte : tout étoit calme et muet ; au moindre bruit des feuilles agitées par le vent je m'attendois à voir paroître un ami long-temps regretté, lorsque soudain quelqu'un s'avança dans un sentier qui conduisoit au lieu où j'étois, et, m'ayant aperçu, s'enfuit précipitamment. La curiosité m'entraîna sur ses pas avec une égale rapidité, jusqu'à ce qu'un ruisseau, interceptant la course de l'objet que je poursuivois, je trouvai, non sans étonnement, Berthe, dont le trouble fut si grand, que je la soupçonnai d'être l'auteur de ce qui m'avoit causé tant de perplexité. J'eus pourtant assez d'empire sur moi pour ne faire aucune question qui ajoutât à son embarras ; elle essaya de se remettre ; et comme elle

tenoit en main une lance, elle me dit qu'elle étoit venue dans l'intention de chasser. Il n'y avoit d'autre moyen pour sortir du labyrinthe, où sa fuite nous avoit engagés, que de retourner sur nos pas à travers le taillis que nous avions déjà parcouru, ce qui nous ramena naturellement auprès de l'arbre d'où nous étions partis. Sa rougeur acheva de me convaincre que mes soupçons étoient bien fondés. Philoclès nous y rencontra : apercevant les caractères imprimés et l'embarras de Berthe, il la força de confesser (malgré tous mes efforts) qu'elle avoit mis en pratique les instructions qu'il lui avoit données dans cet art ignoré presque généralement des Chérusques.

Pardonne ma foiblesse en songeant aux circonstances qui semblent, en quelque sorte, m'excuser. Je suis néanmoins mécontent de moi : la vertu et la réserve de cette belle fille égalent sa candeur et son ingénuité; elle se flatte qu'elle me fera renoncer au désir de revoir ma patrie et qu'elle sera le prix de ce sacrifice. J'ai vainement tenté de la détromper ; car, pendant qu'elle me voit passer des heures entières avec plaisir auprès d'elle, comment concevroit-elle les diverses passions

qui déchirent mon ame? Il est affreux de ne pouvoir sortir de ces contrées; ma présence alimente des sentimens qui la rendront malheureuse, et moi-même puis-je me défendre de l'attrait qui me rappelle sans cesse auprès d'elle?

Cariovalde me traite avec sévérité. Je n'ose m'expliquer avec lui, quoiqu'il me fût très-facile de lui prouver mon innocence; mais, hélas! c'est le secret de Berthe, et dois-je me justifier en l'accusant? Philoclès semble touché de ma position; il m'exhorte à espérer du temps quelque remède aux peines que j'éprouve: mais ses conseils, ami, sont-ils bien désintéressés?

LETTRE XIII.

PHILOCLÈS persiste à instruire ses disciples de manière à détruire toutes les préventions de Cariovalde; il s'efforce de leur inspirer une libéralité de sentiment qui tend à les faire sortir de la sujétion servile où les tiennent leurs princes et leurs prêtres, et à les élever à la

dignité d'êtres pensans. Je fus d'abord indigné de sa lâche complaisance pour leurs cérémonies superstitieuses ; mais il paroît qu'il ne s'y prêta un moment que pour obtenir plus facilement la confiance du peuple et saisir les occasions d'éclairer son esprit. Malgré les progrès de la philosophie qu'il lui prêche, il n'a pas perdu l'affection des prêtres : ils le soutiennent avec chaleur contre Cariovalde, qui ne cesse de demander son expulsion. Quant à moi, je semble plutôt maintenant exciter la pitié du chef que son courroux : il a eu un entretien avec Berthe qui lui a ingénument avoué les circonstances que je t'ai détaillées dans ma dernière lettre. Chaque jour resserre la chaîne que je n'ai le courage ni de supporter, ni de rompre. Je n'ose me livrer à mes pensées, et je suis contraint de chercher dans la société de Philoclès une distraction qui ne manque jamais son effet. Il est occupé dans ce moment à instruire ses disciples ; il a pris le sujet de sa leçon dans les époques les plus fameuses des annales de la Grèce : ils l'écoutent avec avidité lorsqu'il leur raconte les efforts successifs que fit le peuple athénien, pour conserver ou recouvrer sa liberté ; le dévouement généreux d'Harmodius

et d'Aristogiton, la chute des trente tyrans, la mort d'Agis et de Cléomène, ainsi que d'autres événemens de ces siècles mémorables.

LETTRE XIV.

Des mois entiers se sont écoulés sans que mon ame abattue et flétrie ait pu recourir aux illusions qui charmoient pendant quelques momens ses douleurs. Le doute, l'anxiété, l'ennui, en la possédant tour-à-tour, l'ont rendue incapable de consolation. Le malheur de ma situation augmente sans cesse et m'environne de tous côtés de peines ou de piéges auxquels je ne vois aucun moyen de me soustraire. Que signifie l'inactivité de nos armées? Est-il possible que le peuple romain soit assez dégénéré pour renoncer à venger les manes de trois légions, jadis l'espoir et l'orgueil de Rome; de trois légions qui, même en succombant, ne furent pas indignes de l'estime de leur pays? Il est vrai que ce lieu où je suis condamné à végéter, est loin de la station ordinaire de nos troupes : mais n'auroient-elles pas dû se faire jour à travers les plus

sombres retraites de ces régions hostiles, et forcer nos ennemis à se repentir de leur perfide triomphe? On dit que nos armes sont redoutées dans quelques-unes des provinces germaniques, que Tibère agit avec prudence et maintient une discipline rigide, qu'il a même remporté des avantages assez importans; mais son bras vengeur n'auroit-il pas dû, avant ce temps, traîner aux pieds de Jupiter Capitolin ces nations barbares qui ont osé insulter le nom romain? Je connois bien Tibère; il craint plus le blâme qu'il n'aime la gloire; il veut seulement conserver son crédit auprès d'Auguste, et ne s'exposera pas à perdre sa réputation témérairement, ni à risquer sa fortune pour venger l'honneur de sa patrie. La crainte de partager les reproches qu'on a sans doute prodigués à l'infortuné Varus, le rendra circonspect. On m'a dit que, tandis que notre armée étoit livrée à la mort et à l'infamie, le fortuné Tibère réduisoit [1] toute l'Illyrie à l'obéissance, et recevoit les applaudissemens des Romains, applaudissemens que notre honte rendoit plus vifs encore. O Septimius! compagnon de mes jours plus heureux! je n'envie pas ta renommée: je me

[1] *Voyez* la vie de cet empereur.

réjouis de tes victoires ; mais l'ennemi de Valérius triomphera-t-il ? La ruine de notre armée ajoutera-t-elle un nouveau laurier à ceux qui parent déjà son front ? Ami, je n'attends de lui ni justice, ni retour au bonheur : je rends hommage à ses talens, mais j'abhorre ses principes.

C'est par hasard que j'ai appris ces détails sans pouvoir m'assurer de leur vérité. Cariovalde a défendu expressément qu'on s'entretînt devant moi d'affaires publiques ; il a fait une absence de quelques mois, et n'est revenu que depuis peu de jours. Il m'avoit engagé à le suivre : mais devois-je faire le métier de brigand et d'assassin ? Il partoit pour une incursion sur la frontière voisine. Quel intérêt ai-je aux querelles de ces barbares ? L'épée qui n'est pas employée à servir la patrie, ne mérite pas de vaincre ; néanmoins, le croiras-tu ? je n'ai pu lui refuser qu'avec peine de l'accompagner. L'horreur de mon inertie, le désir de m'éloigner de Berthe, l'espoir de mourir me pressoient fortement d'accepter sa proposition ; mais l'honneur prévalut. La solitude est maintenant mon unique consolation. Je passe les journées à contempler les horribles beautés de l'hiver, les torrens qui, tombant avec

impétuosité des montagnes stériles et glacées, déracinent dans leur course les hauts sapins et les chênes vénérables. J'ai deux fois sauvé la vie des malheureux habitans dont les cabanes avoient été emportées par les eaux furieuses : j'ai dû à ces événemens un grand adoucissement à mes peines. La bienfaisance, ami, est encore au pouvoir de l'être courbé sous le poids du malheur ; elle allége le fardeau insupportable qui l'accable ; son ame se relève à son aspect divin : sentiment sublime, je te rends grâces, tu m'as fait éprouver quelques momens de bonheur, même dans ces tristes lieux !

Les soupçons de Cariovalde sur Philoclès, ne se réalisent que trop. Tu as pu croire un instant que les dehors m'avoient trompé ; j'avoue que l'apparence des vertus et des sentimens libéraux qu'il professe, m'avoit séduit ; mais je suis bien honteux de mon aveuglement et de lui avoir accordé une estime qu'il est si peu fait pour mériter.

LETTRE XV.

Désespérant de faire arriver mes lettres jusqu'à toi, j'avois renoncé à la consolante occupation de t'écrire : je sais à peine comment j'ai vécu depuis les pénibles saisons qui ont rempli cet intervalle. J'ai appris enfin les événemens qui ont eu lieu à Rome depuis ma captivité. Tel qu'un homme long-temps privé de la lumière, ne peut soutenir les rayons du jour, qui percent quelquefois dans sa prison, je me sens confondu par le récit de tant de faits importans et nombreux, qui se présentent à la fois à mon imagination. Au milieu des diverses sensations qui m'agitent, l'espérance vient pour la première fois s'efforcer d'adoucir mes tourmens ; et si je ne puis me flatter d'un prompt retour vers nos légions, j'ai du moins raison de croire que ma vie ne se terminera pas dans une odieuse captivité.

En rentrant, il y a quelques jours, d'une chasse longue et fatigante, je trouvai Cariovalde engagé dans une conversation animée avec un jeune homme, dont l'aspect me pré-

vint et m'intéressa. Le chef lui ayant dit que j'étois ce Romain, qui depuis si long-temps habitoit avec lui, il vint m'embrasser, et m'offrit son amitié d'une manière vive et affectueuse. Je fus ému de la sensibilité qu'il me témoigna : j'observai qu'en me parlant, des pleurs mouilloient ses yeux; je ne pus retenir les miens, et c'est la première fois, Septimius, depuis que j'ai été enlevé à tout ce qui m'est cher, que j'ai éprouvé un pareil soulagement. Cependant je me remis promptement, et je cherchai à dérober ma foiblesse à Cariovalde.

« Marcus, dit-il, tu as maintenant un ami; ce jeune homme est mon fils, ce Sigismar dont tu m'as si souvent entendu parler. Quoiqu'il ait porté la mort parmi tes légions, il est plus digne de ta confiance et de ton amitié, que ce traître Grec, qui concentre en lui seul toutes les affections dont il est capable. L'affaire confiée à mon fils par son général, est d'une nature trop publique pour t'être dissimulée; il t'instruira des changemens survenus dans ton pays pendant ton absence; et si le succès couronne nos efforts en faveur de la Germanie, tu pourras un jour revoir tes compatriotes ».

Je te peindrois foiblement les sentimens tumultueux qui s'emparèrent de moi, et les passions qui m'agitoient, pendant que Sigismar m'apprenoit le retour de Tibère [1] à Rome, son triomphe, son second voyage en Illyrie, d'où il fut rappelé pour recevoir l'Empire des mains d'Auguste mourant. Je ne sais si nous sommes encore dignes de la liberté; mais certes nous ne pouvons être assez dégénérés pour mériter un Tibère.

Quel mélange inoui de peine et de plaisir j'ai ressenti, lorsque Sigismar me dit que le grand, l'aimable Germanicus [2], seul digne de succéder à Jules et à Auguste, commande présentement les légions destinées à repousser les Germains; qu'il est général de ces troupes que j'ai tant de fois souhaité de rejoindre, et qui, méconnoissant leur devoir, ont osé, en l'absence de leur chef occupé

[1] Tacite, liv. I.

[2] Germanicus César. Il hérita du surnom de Germanicus de Drusus son père, frère de Tibère. Ce dernier fut reçu dans la famille des Césars par Auguste, qui ne voulut lui accorder le titre de fils que lorsqu'il eut adopté Germanicus.

Sa mère, Antonie, étoit fille de Marc-Antoine et d'Octavie, sœur d'Auguste.

à recueillir les tributs dans la Gaule, saisir le prétexte de la mort d'Auguste, pour justifier leur rebellion ! Tels sont les détails que m'a donnés le fils de Cariovalde; il les tient d'Arminius. Excité par l'ambition et la haine qu'il porte aux Romains, il a conçu l'espoir de vaincre facilement une troupe séditieuse et indisciplinée ; et c'est dans cette vue qu'il envoya ce jeune guerrier parmi les Chérusques, pour les engager à revenir aux armées. Sigismar promet d'intercéder auprès de son prince, pour obtenir ma liberté. Le généreux jeune homme compatit à ma situation; puisse-t-il cesser un jour d'être notre ennemi ! Il souhaite avec ardeur de réveiller l'esprit guerrier des Chérusques ; mais ils ne paroissent pas se pénétrer des sentimens qui l'animent, quoique Philoclès, malgré les bienfaits des Romains, son attachement prétendu pour Varus, et les maximes qu'il a constamment soutenues, en déclamant contre la guerre qu'il nommoit le fléau de l'humanité, soit maintenant très-actif en faveur de l'ambassade, et se permette les expressions les plus injurieuses contre la république. Son exemple a néanmoins plus d'influence que ses exhortations ; le peuple, enivré des plaisirs qu'il a introduits, conserve

sa barbarie ordinaire, et n'a plus son énergie : quoiqu'il observe toujours strictement les pratiques extérieures de sa religion, et qu'il soit aussi attentif aux présages, il semble douter d'une vie future. Les discours sceptiques de Philoclès l'ont jeté dans ses incertitudes, qui le troublent sans l'éclairer. Il n'a plus de confiance dans la sagesse de ses prêtres, et n'ose cependant s'opposer à leur pouvoir ; il se livre, avec plus de fureur que jamais, à la passion du jeu. Les festins sont plus fréquens et plus recherchés ; les femmes, instruites à considérer la réserve comme un préjugé, se joignent au désordre général, et l'augmentent encore par leur présence. L'avarice croît avec la prodigalité, et amène à sa suite des vices inconnus jusqu'à ce jour dans ce pays. Sigismar s'étonne des changemens qu'il entrevoit ; son père, les attribuant au séjour du philosophe, emploie ses efforts pour arrêter les progrès de la corruption, et tirer ce peuple de l'apathie dans laquelle il est plongé.

LETTRE XVI.

On a tenu conseil pour délibérer sur l'état présent des affaires ; le banquet qui l'a précédé a été, selon l'usage, une scène de tumulte et de confusion. On y consentit aux secours demandés par Arminius ; mais le choix d'un chef occasionna de violens débats. Cariovalde qui, par son âge, une expérience consommée, la supériorité connue de ses talens, jouit depuis long-temps de l'honneur de conduire ses concitoyens aux combats, trouva un compétiteur dans un jeune homme nommé Morven, dont l'insolente ignorance n'a d'autre appui que la protection de Norbert et de quelques prêtres inférieurs, joints à un petit nombre de chefs factieux, que leur jeunesse et leur imprudence ont rendus les instrumens des ennemis de Cariovalde. La dispute a été vive ; les deux partis en sont venus aux mains ; le sang a coulé ; et un des amis de Cariovalde ayant succombé, la supériorité demeura au parti contraire. Morven fut élu, malgré les efforts et les remontrances du côté

le plus sage de l'assemblée. Sigismar, exclu des conseils par la place qu'il occupe auprès du prince, attendoit avec impatience le résultat des délibérations, lorsque son père arriva et lui raconta, en versant des larmes d'indignation, ce qui venoit de se passer. Si tu avois vu ce guerrier vénérable déchirer ses cheveux blancs, se rouler par terre dans la douleur, déplorant alternativement la mort de son ami et l'affront fait à sa vieillesse, tu aurois été, ainsi que moi, ému de ses souffrances. Je partageois le vif ressentiment que lui inspiroit l'injustice dont il étoit victime, quoiqu'il pût être redoutable aux Romains; car nous pouvons réduire nos ennemis, sans qu'il soit nécessaire qu'ils s'affoiblissent par des divisions intestines.

Sigismar indigné proposa d'appeler au prince, de l'élection de Morven; mais comme les principaux habitans de chaque canton ont le droit de se choisir un chef qui les commande, Cariovalde n'est pas si aveuglé par la colère et la vengeance, qu'il veuille compromettre la liberté de son pays, en recourant à un chef aussi puissant.

« Arminius, dit-il, est un prince grand et populaire; sa puissance peut réparer l'outrage

trage qu'on m'a fait ; mais ne pourroit-il pas arriver qu'un chef moins juste et moins sage s'en prévalût pour casser les décrets d'une assemblée légale et libre. Non ! j'abandonnerai cette ingrate vallée ; j'irai dans les états de Manfred, et, simple soldat sous ses ordres, je trouverai dans les rangs des Romains quelque main généreuse qui terminera les jours d'un vieillard déshonoré, dont le seul espoir, après une vie glorieuse, est de mourir confondu parmi la foule ».

Sigismar est inconsolable : ses sentimens élevés, ses aimables qualités que je découvre chaque jour, m'ont attaché à lui par la plus tendre affection.

LETTRE XVII.

La malice la plus invétérée des hommes n'imagina jamais rien de plus terrible que ce qui m'est réservé. O mon ami ! le bonheur fuit encore loin de moi ! — Il ne me sera pas même permis de mourir innocent et tranquille... — L'honneur doit étouffer la reconnoissance, l'amitié, la justice : que je périsse.

— Que Valérius oublie que sa sœur eut un fils qui le chérit d'une tendresse filiale : toi, Septimius, perds la mémoire d'un infortuné, et qu'Aurélie lui pardonne d'avoir osé l'adorer. Il me reste à peine la force de t'apprendre les horreurs dont je suis environné ; mais, quel que soit mon sort, je veux un jour être justifié à tes yeux. Lis, absous, et couvre d'un voile ma malheureuse histoire.

Pendant que je cherchois à consoler Sigismar, Cariovalde et son fils reçurent une députation du bois sacré, qui leur ordonnoit de se rendre au sacrifice d'usage après les délibérations du conseil. Ils furent long-temps absens ; et lorsqu'ils rentrèrent, je fus effrayé de l'horreur et du désespoir dont ils paroissoient frappés : ils s'assirent tous deux sans proférer une parole. Cariovalde avoit enveloppé sa tête de son manteau ; Sigismar ne répondoit que par ses larmes à mes pressantes instances pour savoir ce nouveau sujet de douleur. Le chef demeuroit toujours muet et immobile : trois fois son fils essaya de parler ; mais sa langue sembloit se refuser à découvrir le fatal mystère. Nous restâmes plus d'une heure dans cette pénible situation. La violence de leur affliction paroissoit s'aug-

menter par les témoignages mêmes de ma sensibilité : enfin Sigismar s'arracha de mes bras, et me laissa avec son père. Le chef découvrit son visage inondé de larmes ; puis, me prenant la main et me fixant avec une tendresse inexprimable, il me dit : « Marcus, on nous nomme des barbares ; mais jusqu'à ce moment, nous n'avions pas mérité ce titre injurieux. Il existe parmi nous une ancienne coutume qui ordonne, qu'après avoir vainement tenté les divers moyens de découvrir quelle sera l'issue de la guerre projetée, on obligera un des nôtres à combattre un prisonnier de la nation que nous voulons attaquer ; le combat est à mort : si le Chérusque succombe, nous abandonnons notre projet ; sa victoire est au contraire interprétée comme un augure favorable. On n'a recours à cette épreuve que dans les grandes et dernières extrémités. Les prêtres qui ordonnent et dirigent ces sacrifices impies, ont toujours choisi leurs victimes parmi ceux que la loi avoit déjà condamnés pour quelques crimes. Juge de ma surprise, lorsqu'on eut célébré le sacrifice, d'entendre prononcer par Norbert la sentence exécrable contre mon fils

et contre mon hôte, contre l'ami que je me plaisois à regarder comme l'enfant de mon adoption et le frère de celui qui doit maintenant être son meurtrier, ou recevoir de lui la mort. Je me suis vainement révolté contre cette sentence inique, en leur représentant qu'on ne pouvoit te traiter en prisonnier : vainement j'appelai les dieux à témoins de l'ignominie à laquelle leurs ministres condamnoient mon fils; leurs ames sont corrompues, la justice en est bannie, et la nation les soutient. Le ciel sait que je me suis toujours opposé à ces rites inhumains; et tant que j'ai eu quelqu'influence, ils ont été inusités. J'ai employé aujourd'hui la menace et la prière : voyant mes efforts inutiles, je les ai suppliés du moins de permettre qu'un autre prisonnier romain prît ta place : mais leur haine contre ma famille l'emporte; ils ont conjuré notre perte; et toi, malheureux Marcus, tu seras enveloppé dans notre ruine ! Ton âge est presque celui de mon fils; vos armes seront égales : demain, peut-être, j'aurai cessé d'être père. S'il est vainqueur, je ne me consolerai jamais de ta perte, et le remords empoisonnera ses jours ».

Je restai sans mouvement pendant cet af-

freux récit : sorti de ma stupeur, je voulus prévenir par ma mort la cruelle nécessité de la donner au fils de Cariovalde. Une autre projet vint bientôt détruire le premier, et me décida à me livrer volontairement aux coups de Sigismar: mes passions s'entre-choquoient avec une rapidité qui me préserva de céder à leur violence. La réflexion ramena enfin le calme dans mon ame ; je ne vis que de la foiblesse à céder aux inspirations du désespoir ; quelqu'horrible que fût l'idée de plonger mon épée dans le sein d'un homme que j'aimois, de combattre le fils de mon bienfaiteur, je me devois néanmoins de soutenir l'honneur de la patrie et de m'acquitter du devoir qu'elle m'imposoit, avec la même ardeur que si j'eusse été en présence des légions, près de leur général, et sous les ailes de l'aigle victorieuse. Cariovalde auquel j'ouvris mon cœur, m'embrassa avec une tendresse paternelle.

« O Marcus, dit le respectable guerrier, pourquoi sommes-nous ennemis des Romains ? pourquoi l'ambition de ta nation et l'obstination féroce de la mienne nous accablent-elles de ces maux ; ou plutôt pourquoi la cruauté raffinée de Philoclès a-t-elle ajouté à l'atrocité de nos décrets sanguinaires ; car, n'en doute pas,

ses instigations ont seules égaré nos prêtres. Hélas ! infortuné jeune homme, tu ne verras plus ton pays ni tes amis ! Si ton bras me prive d'un fils, mon pardon ne sauroit te servir : le soleil levant verra ton sang couler sur l'autel d'Odin ; ta mort est résolue ; celle de Sigismar est non moins certaine : je connois son ame, il ne pourra survivre à l'accablante idée d'avoir été le meurtrier de son ami ». Cariovalde, après ces mots, me laissa seul ; la dernière partie de son discours releva mes esprits abattus. « Je ne serai pas long-temps la proie du remords : je ferai mon devoir ; et si le ciel m'accorde le funeste honneur de défendre avec succès la cause de Rome, je veux, par ma fermeté dans les tourmens que me feront endurer ces barbares, imprimer une telle crainte et un si grand respect pour le nom romain, qu'ainsi que Porsenna, ils reconnoissent leur erreur, et évitent à l'avenir la lutte inégale de la férocité contre le courage ».

LETTRE XVIII.

J'ÉTOIS parfaitement calme hier, mon cher Septimius, lorsque je terminai ma lettre. Tu

ne me soupçonneras pas d'aller au devant de mon sort d'une manière indigne d'un Romain. Mais le malheureux Sigismar m'attendrit; son amitié, l'espoir qu'il avoit offert à mon cœur si long-temps déchiré, la profonde douleur qu'il ressent de la funeste nécessité de me combattre, en m'inspirant une tendre reconnoissance, affoiblissent le bras qui doit lui percer le sein. Nous avons passé la nuit entière à nous affliger ensemble : déjà l'orient se colore à l'approche du matin ; aussitôt que le soleil commencera sa carrière, nous irons au bois sacré terminer le fatal sacrifice. Ma mort est inévitable, que je sois vaincu, ou que Sigismar succombe victime du génie de Rome : ainsi j'ai supplié Cariovalde de te faire parvenir toutes les lettres que je t'écrivis depuis la défaite de Teutoburgium. J'aurois mieux fait, sans doute, de ne pas ranimer ta douleur par le détail des souffrances dont tu me crois délivré depuis long-temps ; mais tant que je respirerai, mon cœur aura besoin de se communiquer au tien ; je me sens plus tranquille en te donnant cette dernière preuve de mon affection, et en te faisant dépositaire de ma renommée.

Si jamais les légions découvrent le lieu où

j'aurai péri, qu'elles ne cherchent pas à me venger : le plus grand nombre des Chérusques est innocent ; et lorsque nos armes les auront vaincus, qu'on oublie qu'un Romain expira parmi eux : notre clémence leur donnera des mœurs plus douces, et nos loix les rendront moins ignorans et plus humains..... Adieu, Septimius.

LETTRE XIX.

C'est ton ami qui t'écrit, il a échappé à la mort et à la nécessité plus cruelle de la donner au fils de son libérateur ; mais qu'il a payé cher cette faveur du sort ! Jamais ce jour ne reviendra sans ramener avec lui les plus profonds regrets. J'avois à peine cessé de te donner les derniers témoignages de mon inaltérable affection, que je vis arriver un grand nombre de jeunes garçons et de jeunes vierges conduits par des Bardes qui célébroient dans leurs chants la bravoure des Chérusques, et supplioient les Dieux de leur accorder la victoire. Ceux-ci étoient suivis de plusieurs prêtres inférieurs qui, toujours armés,

composent la garde de Norbert et de ses collègues. Sigismar refusa long-temps de les suivre : il les conjura de l'écouter ; mais ils réitérèrent les ordres du grand-prêtre. Il s'adressa au peuple : l'assemblée demeura immobile. J'essayai de calmer le généreux jeune homme, en lui disant que, dans quelques heures, cette épreuve douloureuse seroit finie, et que j'aurois cessé d'être esclave ; qu'il se rappelât, quel que fût son sort, que nous avions tous deux obéi à la voix de l'honneur et de la patrie.

Cariovalde nous embrassa sans parler ; il paroissoit plus tranquille qu'il ne l'avoit été depuis plusieurs jours. Nous arrivâmes au bois sacré ; j'y entrai pour la première fois ; je me sentis troublé à la vue des arbres parés des boucliers et des drapeaux romains : ce spectacle excita mon indignation et me fit oublier un moment tout autre intérêt que celui de venger Rome. Nous fûmes suivis d'une multitude immense désarmée. Chaque homme, en approchant de l'endroit consacré, se laissoit lier les mains par quelques-uns des prêtres : cette coutume vient, m'a-t-on dit, de ce qu'ils croient n'être plus libres en entrant dans ce lieu, mais sous l'influence immédiate de la divinité.

On amena ensuite un cheval d'une blancheur éblouissante ; les Bardes, après avoir chanté le dieu des batailles, l'offrirent en sacrifice sur son autel. Norbert et ses compagnons prirent alors des branches de chêne, et, les trempant dans la source qui coule au bas de l'autel d'Odin, en arrosèrent l'armure de Sigismar : ils nous remirent à chacun une épée semblable, et nous attachèrent sur le bras gauche un bouclier peint de différentes couleurs. Aussitôt que nous fûmes armés, on donna le signal de l'attaque. Sigismar me regarda fixement, et s'écria en se préparant au combat : « Marcus, pardonne-moi ; je jure de » ne pas te survivre ». Les prêtres l'encourageoient ; ils lui ordonnoient de contempler les dépouilles des Romains, que ses compatriotes avoient suspendues dans le bois sacré. Je m'aperçus que cette exhortation le fit tressaillir : au lieu de venir sur moi, il courut à l'arbre qui étoit en face de lui, et regarda attentivement un casque que je reconnus bientôt pour celui que je portois lorsqu'on m'amena de Teutoburgium. Il étoit surmonté d'un loup en or couché aux pieds de Rémus et de Romulus, et d'un travail si parfait qu'il étoit impossible de le méconnoître.

« Sigismar, lui dis-je, ce casque n'atteste
» point ma honte; tu n'ignores pas que j'ai
» survécu, malgré moi, à la destruction de
» notre armée : puisse-t-on l'ensevelir dans
» ma tombe. Mais non, les Romains ne soup-
» çonneront pas la vertu de Marcus ». — « Ce
» casque est-il à toi, s'écria Sigismar hors
de lui? » Mon ami! mon libérateur! jamais
» cette arme ne sera levée sur celui qui la
» porta ». Au même moment, il jeta son épée
loin de lui et continua ainsi : « Tu comman-
» dois, quelques jours avant la bataille de
» Teutoburgium, un détachement de cava-
» lerie envoyé pour escorter les fourrages.
» Les habitans du pays, tourmentés depuis
» long-temps des dégâts qu'on leur faisoit
» éprouver, demandèrent des secours. Les
» Germains furent défaits dans le combat qui
» se livra; il avoit duré deux heures. Beau-
» coup de nos gens furent tués, d'autres
» prirent la fuite, laissant leur chef exposé
» à la furie des Romains. Il se défendit long-
» temps, en déclarant qu'il ne se rendroit
» pas ; sa conduite te plut, et tu lui donnas
» noblement la vie. Ce chef est Sigismar;
» il conserva le souvenir de ta générosité; il
» reconnoît, par ce casque que tu portois

» alors, que c'est à Marcus qu'il doit ce bien-
» fait et l'honneur qu'il a acquis depuis. Non!
» Arminius même ne me forceroit pas à
» lever mon bras contre toi : mais il est
» juste autant que puissant; il vengera notre
» cause; il ne souffrira pas que ces brigands
» féroces triomphent et jouissent de leur
» cruauté ».

Le grand-prêtre, furieux, et que l'étonnement avoit seul empêché d'interrompre Sigismar, ramassa son épée; il ordonna aux autres prêtres de nous attacher à l'autel, et, s'écriant à haute voix que le culte étoit profané, décida que notre mort devoit expier ce sacrilége, et que ce décret seroit exécuté sur-le-champ.

Dans cet instant, un bruit se fit entendre, qui, augmentant toujours, jeta Norbert et ses compagnons dans la consternation. Nous vîmes bientôt approcher Cariovalde accompagné de quelques chefs principaux et d'un grand nombre de gens armés; il s'avança majestueusement vers le pontife, parut étonné de nous voir liés à l'autel, et le menaça d'une mort certaine et immédiate, si dans l'instant même il ne nous rendoit la liberté. Les prêtres qui l'entouroient furent épouvantés,

et lui-même pâlit ; mais bientôt il sut réveiller, par ses discours, le fanatisme de ceux qui suivoient Cariovalde, et il leur enjoignit, au nom d'Odin, de jeter leurs armes et d'obéir à ses ministres. Une terreur panique saisit toute l'assemblée ; le peuple se soumit ; et quelques prêtres auxquels Norbert avoit donné préalablement l'ordre d'environner Cariovalde, parurent entre les arbres, et, venant derrière le chef mémorable qui étoit resté intrépide auprès de ses lâches partisans, le frappèrent de plusieurs coups de lance : il tomba en appelant les autres chefs à la défense de Marcus et de son fils. L'horreur de Sigismar, à la vue de cet attentat, lui donna une force plus qu'humaine ; il rompit ses liens, et, arrachant son épée, il courut près de son père mourant. Je me délivrai aussi, après de grands efforts, et m'élançai vers lui. L'action parut si atroce aux chefs qui étoient à côté de Cariovalde, qu'ils exhortèrent ceux qui en avoient été témoins à le venger. La confusion et l'effroi furent alors à leur comble, et le grand-prêtre, ainsi que le plus grand nombre de ses complices, devinrent les justes victimes du ressentiment du peuple.

Nous portâmes Cariovalde à son habitation ; les larmes, les exclamations, les cris de Vercennis rendoient ce spectacle plus terrible et plus touchant. Le chef étoit calme et résigné ; on voyoit encore dans les regards qu'il jetoit sur nous, la plus vive tendresse se mêler aux ombres de la mort qui commençoient à les obscurcir. « Mes enfans, nous dit-il, je meurs content, je vous ai sauvés ; j'avois, par mes ardentes sollicitations, persuadé à quelques amis de me suivre au bois sacré où j'ai craint d'arriver trop tard ; vous avez vu comme ils m'ont abandonné ; mais les dieux vous ont protégés. Je ne crains pas qu'ils m'accusent de sacrilége ; la cruauté, l'injustice, voilà ce qui les outrage : mais si l'on m'avoit secondé, le sang eût été épargné. Je regrette la mort de Norbert et de ses compagnons égarés...... Mes enfans ! votre devoir vous conduit séparément à défendre la cause de votre pays......; mais restez unis..... et puisse la Providence éternelle, qui veille également sur Rome et sur la Germanie, établir entr'elles une paix durable...... » ! Il ne put en dire davantage, et il expira avec l'intrépidité qui signala toujours son caractère.

Sigismar est tellement absorbé par la douleur, qu'il ne peut ni penser ni agir ; je crains qu'il ne succombe à son désespoir. Le tumulte n'est pas encore appaisé. Les prêtres qui ont pu échapper, se sont réfugiés dans les cavernes souterraines, ou se sont enfuis vers les forêts éloignées.

LETTRE XX.

Une fièvre ardente a succédé aux agitations du malheureux fils de Cariovalde. Il aimoit son père avec une tendresse extrême, et l'impression qu'a faite sur lui sa mort sanglante, a failli les réunir. Grâces aux soins assidus de sa mère, il commença à reprendre des forces ; j'ai employé toutes les miennes pour le consoler et le rappeler à la vie.

Lorsque le calme fut rétabli parmi le peuple, il tomba dans la consternation : il se reprocha la violation du bois sacré, et se mit à la recherche des cavernes des environs pour en retirer les prêtres, les rétablir dans leurs dignités, et obtenir son pardon. Philoclès, qui ne s'étoit pas montré le jour

du sacrifice, a conseillé ensuite aux Chérusques de secouer le joug ; il leur a fait envisager l'état de liberté auquel ils pouvoient aspirer depuis que le sort les avoit délivrés de l'autorité de leur chef et de la tyrannie sacerdotale : il leur a proposé de se proclamer indépendans et de profiter des occupations qui retenoient ailleurs Arminius et Ségeste, pour braver leur despotisme. Son avis a été adopté. Les chefs qui ont refusé de s'y soumettre, ont été chassés. Philoclès fait maintenant la loi ; et tandis qu'il prêche la liberté, il jouit d'un pouvoir sans bornes.

Sigismar, sans appui, à peine échappé à la mort, ne peut s'opposer aux progrès de l'insurrection ; il a reçu ce matin un courier de son général ; le retour de Germanicus a dissipé la sédition de l'armée [1], et il a refusé la dignité impériale dont les soldats avoient voulu le revêtir. Les légions, ajoute Arminius, sont entrées dans le pays ennemi ; les Marses [2] sont en armes, et les Cattes [3] se sont rendus à ses instances pour se joindre

[1] Tacite, liv. 1.

[2] Marses, peuple près d'Amersfort. Cluvérius.

[3] Cattes, Hessois.

à

à lui. Il a envoyé sa femme Thusnelda [1] vers son père, pour l'engager à prendre une part active dans cette guerre; mais il compte peu sur le succès de cette démarche, quoiqu'il ait dans son parti les sujets de Ségeste, et que ceux-ci puissent forcer leur prince à concourir avec lui. Arminius ordonne à Sigismar de le rejoindre promptement avec les troupes qu'il a pu rassembler : ce dernier fait les plus grands efforts pour déterminer ses concitoyens à accorder les secours qu'ils avoient promis; mais on leur a fait un tel récit de la valeur de Germanicus et de l'ardeur de son armée repentante, que la crainte s'unit à toutes les raisons qui leur font trop souvent négliger les ordres d'Arminius. Le peuple se persuade d'ailleurs qu'on n'aura pas le temps de réprimer sa rebellion, et les conseils de Philoclès prévalent.

Je gémis de l'influence pernicieuse de cet homme sur l'esprit simple et crédule des Chérusques. La mort de Cariovalde a vérifié ses prédictions; je conserverai toute ma vie un tendre respect pour sa mémoire : à un amour éclairé de la patrie, à des talens distingués

[1] Thusnelda, femme d'Arminius. Strabon en fait mention.

dans l'art militaire, il joignoit une intrépidité magnanime et une justice inébranlable. Qu'il est rare, ami, de trouver parmi nous un caractère aussi fortement empreint de grandes vertus!

La douleur de Sigismar m'affecte profondément; l'image de Valérius, toujours présente à mon cœur, sur-tout depuis l'avénement de Tibère, me remplit de craintes et d'alarmes : peut-être, ainsi que Cariovalde, a-t-il été sacrifié à la haine d'un ennemi puissant et implacable.

Sigismar se propose d'aller rendre visite à Manfred; je l'y suivrai. Il se flatte qu'il obtiendra de cet ami de son père, des secours avec lesquels il rétablira l'ordre et la tranquillité, et pourra contraindre les Chérusques à fournir les troupes exigées par leur prince. Il espère que son général lui accordera ma liberté. Que l'incertitude me fait éprouver de tourmens! Le bon jeune homme est encore trop foible pour rien tenter dans ce moment; et l'ardeur qu'il met à s'acquitter de ses devoirs, ne sert qu'à retarder sa guérison.

LETTRE XXI.

Quoique mes soupçons contre Philoclès dussent me préparer à ce que je viens d'apprendre, je n'en suis pas moins pénétré de douleur ; l'aimable Berthe, que je n'avois pas vue depuis l'arrivée de Sigismar, est venue consoler Vercennis dans son affliction ; elle m'a dit que Philoclès avoit assisté au conseil des prêtres la nuit qui précéda le sacrifice. Il vint ensuite chez son oncle, d'où elle fut renvoyée pendant leur conférence : le jour suivant on l'obligea à demeurer chez elle ; ce ne fut qu'au retour de son oncle qu'elle apprit le meurtre de Cariovalde, et ce qui avoit amené ce déplorable événement. Saisie d'horreur à ce récit, elle essaya de faire quelques questions, et découvrit que Philoclès avoit lui-même persuadé au grand-prêtre de demander la célébration d'un rite autorisé par les loix, et qu'il lui avoit suggéré de faire nommer Sigismar et moi. « Si le combat a » lieu, dit-il au pontife abusé, et que Marcus » soit vainqueur, vous n'aurez plus à craindre

» le pouvoir de votre chef, lorsque, par la
» mort de son fils, il aura perdu son cré-
» dit auprès d'Arminius : si le Romain suc-
» combe, vous serez délivré d'un ennemi,
» et vous imprimerez une tache ineffaçable
» sur la maison de Cariovalde, en l'obli-
» geant à violer les loix sacrées de l'hospita-
» lité ; mais si, comme il est probable, le
» chef altier résiste et emploie la violence
» pour casser vos décrets, vous aurez un
» prétexte pour détruire son usurpation, et
» rétablir les droits de votre ministère ».

En écoutant le récit de Berthe, je me sentis touché de pitié pour ces malheureux Chérusques, égarés par l'art perfide d'un traître ; je me fis les plus amers reproches d'avoir attiré cet agent du crime parmi ce peuple jadis si pur et si bon. La sensibilité que Berthe laissoit échapper en parlant de mes dangers, me causa une vive émotion. Ah ! si la raison et l'honneur s'opposent à une union plus intime entre nous, elle ne me défend pas de lui vouer pour la vie une tendre amitié !

Sigismar sembloit charmé de la voir ; j'observai même qu'il paroissoit moins malheureux en sa présence : mais sa santé m'inquiète ; la fièvre l'a repris avec des redouble-

mens ; cette rechute est due aux nouvelles qu'il a reçues de son général.

Ségeste a envoyé vers César des ambassadeurs, parmi lesquels est son fils qui reçut autrefois les honneurs du sacerdoce à l'autel des Ubiens, et quitta la prêtrise lorsque la guerre éclata, pour déserter et se joindre aux rebelles. Germanicus l'a traité avec clémence ; il a favorablement accueilli les envoyés de Ségeste, dont la mission a pour objet d'implorer son assistance, pour le tirer de la captivité où le retiennent ses sujets, et d'empêcher qu'ils ne l'obligent à faire la guerre aux Romains. Arminius mande que Mattium [1] est réduit en cendres, et que les Marses ont été défaits par Cécina. Vercennis, en apprenant ces désastres, courut dans la place publique où le peuple étoit rassemblé, le conjura, dans les termes les plus passionnés, d'obéir à son chef, et de se réunir aux autres Germains pour s'affranchir du joug odieux des Romains. Puis égarée, furieuse, se livrant à un enthousiasme prophétique, elle exhala ainsi les inspirations de la divinité :

« Je vois les fiers dominateurs du midi
» prosternés devant les nations hyperborées ;

[1] Mattium ; Marpurg.

» leurs somptueux palais se sont écroulés dans
» la poussière; leurs temples, couverts de
» mousse, sont devenus l'habitation des scor-
» pions et des serpens; leurs corps ont perdu
» cette vigueur tant vantée, et leurs cœurs
» ne s'exaltent plus au son de la trompette
» guerrière; leur puissant empire est tombé
» dans le mépris et l'oubli, tandis que les fils
» vaillans de Teuton étendent au loin leurs
» conquêtes. L'habitant de la voluptueuse
» Hespérie leur cède le sceptre du monde;
» l'oiseau de Jupiter est maintenant le mes-
» sager d'Odin; il abandonne les eaux du
» Tibre, et baigne ses ailes victorieuses dans
» le Rhin et dans le Danube ».

Tout absurdes que sont ces prédictions, elles m'ont néanmoins attristé : nous avons perdu la liberté qui sembloit devoir être impérissable; mais notre courage nous reste, Septimius; et tant que nous le conserverons, nul ne pourra nous arracher l'Empire. Cependant, qui sauroit prédire jusqu'à quel point il est possible que nous dégénérions encore? Mon cœur frémit à cette idée : Rome pourroit périr!... Puisse le ciel écarter ce présage!

Les exhortations de Vercennis ont été in-

fructueuses ; le génie de Philoclès l'a emporté sur la divinité même.

LETTRE XXII.

SIGISMAR est enfin assez fort pour soutenir le voyage ; nous partons demain pour les états de Manfred ; il a passé la plus grande partie de la nuit sur le tombeau de son père ; je ne l'ai arraché qu'avec peine de ce lieu de douleur. Cariovalde est enterré dans le bois sacré, près de l'endroit où il fut assassiné ; son fils est toujours convaincu que les prêtres sont les seuls auteurs de ce meurtre. Je n'ose le désabuser ; le desir de la vengeance l'exposeroit à une perte inévitable, dans ce moment où le traître Philoclès est environné d'un peuple dévoué à ses conseils ; il ne saura ce fatal secret que lorsqu'il sera sous la protection de Manfred.

L'espoir de la liberté ranime mon cœur, et lui fait éprouver des sensations qui lui étoient depuis long-temps étrangères. J'ai revu ces montagnes, sur le sommet desquelles je regardois avec désespoir l'horizon, qui me rappeloit des pays inaccessibles à un malheu-

reux captif. Je suis retourné dans ces vallées, où, assis sur les bords des ruisseaux gelés, j'étois plongé dans ma douleur solitaire. La perspective s'est éclaircie, et la seule réflexion qui vienne la rembrunir, est celle de devoir la liberté à la clémence du perfide meurtrier de l'infortuné Varus; sa haine implacable suscite continuellement de nouveaux ennemis aux Romains, avec lesquels il étoit uni par les liens des traités et de la reconnoissance.

Sigismar désiroit que sa mère le suivît chez Manfred; mais elle s'est refusée à ses prières: elle a préféré se rendre aux instances que Berthe lui a faites pour qu'elle vînt habiter chez son oncle avec elle. Je ne ferai point d'adieux à cette fille intéressante, je ne pourrois supporter ses larmes; l'idée d'avoir troublé, quoiqu'innocemment, son repos, a bien souvent ajouté à mes douleurs.

La lune brille d'une clarté plus vive; l'espérance répand son charme sur chaque objet. Mon bouclier, mon casque, et les armes que je portois aux champs de Teutoburgium, sont de nouveau en ma puissance. Les années de ma captivité s'effacent de mon souvenir; mais retrouverai-je tous mes amis?... Quelle sera l'agitation de mon cœur lorsque j'appro-

cherai du camp romain ! Hélas ! il ne m'est pas encore permis d'y diriger mes pas : mon imagination anticipe trop avidement sur ce qu'elle espère ; et combien de circonstances peuvent retarder mon bonheur !

LETTRE XXIII.

Nous sommes arrivés chez Manfred ; on attend chaque jour Arminius ; on dit que Thusnelda et son père sont prisonniers des Romains, et qu'Arminius, respirant la vengeance, vient en personne exciter les Chérusques à la guerre.

Manfred a reçu le fils de son ami avec affection ; nos larmes ont coulé au souvenir de cette irréparable perte. Manfred consentiroit, ainsi que plusieurs autres chefs, à suivre Arminius pour secourir les Cattes [1], si la victoire de Cécina sur les Marses, et la rapidité de sa course n'imprimoient par-tout la terreur. Le territoire des Bructères sépare seul ce pays de nos armées ; et ces peuples sont tellement effrayés du sort qui les menace, qu'ils parlent de dévaster leurs champs,

et de se retirer dans quelque contrée plus éloignée.

LETTRE XXIV.

Arminius est ici avec une troupe d'élite : il a quitté le corps d'armée, à une petite distance de ce lieu. On l'a reçu avec acclamation ; mais il a bientôt fait cesser ces transports de joie, en déclarant qu'il étoit mécontent de la mauvaise volonté que les Chérusques montroient à le soutenir dans cette guerre. Sa contenance est naturellement ouverte et animée ; mais ses passions lui ont fait contracter un air sauvage et féroce. Sa taille est encore plus élevée que celle de ses compatriotes ; ses yeux sont perçans, et ses traits plutôt expressifs que réguliers. A peine arrivé, il imposa silence de la main à la foule qui l'écoutoit : il parla d'une voix qui marquoit son indignation ; il raconta briévement la captivité de sa femme et ce qu'il nommoit la perfidie de son père ; il demanda des armes et des guerriers pour combattre César et

[1] Tacite.

Ségeste. Il prodigua les reproches, parla avec mépris de notre gouvernement et de nos légions, diminua nos succès ; dit que notre puissant empereur, revêtu de toutes ses dignités, secondé d'une armée nombreuse, n'avoit pu triompher que d'une femme sans défense, tandis que trois légions et autant de généraux étoient tombés sous les coups des Germains ; qu'il ne faisoit jamais la guerre en traître, ni contre des femmes, mais ouvertement et contre des guerriers armés pour le combat. Enfin il commanda aux Chérusques d'entrer dans leur bois sacré, et d'y regarder les drapeaux qu'il y avoit consacrés aux dieux de la patrie.

« Que Ségeste, continua-t-il, devienne volontairement esclave et s'abaisse sous le joug qu'il s'est imposé ; qu'il rende son fils aux autels des Romains, que ce jeune homme abandonna, excité par un patriotisme d'un moment : mais ne pardonnons jamais à celui dont la trahison a introduit, entre le Rhin et l'Elbe, la hache, les faisceaux et la toge. D'autres nations sont assez heureuses pour ignorer le gouvernement des Romains ; leurs châtimens ne s'y font pas sentir ; leurs tributs n'y sont point levés ; ils n'ont point de traîtres

tels que Ségeste. Vous qui avez si courageusement repoussé cette invasion hardie, tandis qu'Auguste que les Romains ont déifié, tandis que son successeur Tibère, ont vainement tenté de vous asservir les Germains, craindrez-vous un jeune homme sans expérience et une armée séditieuse? non. Si vous préférez vos parens, vos amis, notre culte antique à des maîtres orgueilleux, vous suivrez plutôt Arminius, qui vous conduisit toujours à la liberté, que Ségeste qui voudroit vous plonger avec lui dans la plus basse et la plus ignominieuse servitude ».

Ce discours, et la manière dont il le prononça, électrisèrent toutes les ames : ils frappèrent sur leurs boucliers (signe chez ces peuples qu'ils consentent à la guerre). La fureur les gagna si promptement, que Sigismar, craignant pour moi, voulut m'éloigner pour me mettre en sûreté : mais les paroles d'Arminius m'avoient indigné ; et quand la mort en eût été le prix, je ne pouvois résister au désir de prendre la défense de ma patrie outragée. Je me fis jour à travers la foule, et m'approchant de lui : « Prince des Chérusques, lui dis-je, vois un Romain qui fut laissé couvert de blessures aux champs de

Teutoburgium ; il admire ta valeur, mais il condamne ton injustice : tu combattis trop long-temps dans nos rangs pour ne pas reconnoître notre courage. Dis quand tu nous as vus vaincre par la fourbe et la trahison »?

Arminius me regarda avec étonnement : peut-être il se rappeloit mes traits. Il réfléchit un moment, et répliqua ainsi : « Romain, ta témérité mérite la mort ou la liberté : l'une est contraire à mon inclination ; Thusnelda captive me défend de t'accorder l'autre ». Crois-moi, Septimius ; quoique j'eusse, en venant ici, la conviction d'y obtenir la liberté, et quelqu'ardeur que j'aie de rejoindre l'armée, je ne pus me défendre d'un sentiment de joie, en pensant que je ne devrois pas à Arminius un aussi grand bienfait. Sigismar a fait, en dépit de mes prières, tous ses efforts pour changer la résolution de son chef; ils ont été infructueux : il a juré d'être inexorable jusqu'à ce qu'il ait assouvi sa vengeance ou recouvré Thusnelda. Il a donné ordre à Manfred de me conduire dans les montagnes, et de rejoindre ensuite l'armée combinée par un chemin court, mais difficile. Je ne suis point découragé ; je compte sur les légions : elles renverseront tout ce qui s'oppose

à leurs conquêtes, et sans doute le terme de ma captivité n'est pas éloigné.

Sigismar va suivre son prince. Nos adieux ont été touchans : son cœur est formé pour les sentimens les plus nobles et les plus affectueux. Arminius a témoigné un juste ressentiment de la mort de Cariovalde et de la rebellion du canton : mais les Romains ne laissent plus de place à d'autres soins ; demain il poursuivra sa route dans le pays des Chérusques. Il a fixé aux différens chefs un jour prochain pour se rendre dans la plaine où campe son armée. La vigilance, l'activité, la présence d'esprit de ce barbare sont admirables ; c'est un des plus dignes adversaires qu'aient rencontré nos légions. Il est supérieur aux autres princes, en ce qu'il ne lutte pas, comme eux, contre le pouvoir naissant de Rome, mais contre toutes les forces de l'Empire dans sa plus grande prospérité. Au reste, ni sa bravoure, ni son patriotisme ne peuvent justifier la trahison à laquelle il a dû son premier succès. On peut user de ruse contre un ennemi ouvert et déclaré ; l'état de guerre justifie l'artifice : mais chercher à détruire sourdement la nation à laquelle on a juré la paix, et, sous le masque de l'amitié

et de la bonne intelligence, saisir la première occasion favorable pour l'attaquer, cette conduite, quel qu'en soit le mobile, dégrade le héros, et ternit même la gloire d'être devenu le libérateur de sa patrie.

LETTRE XXV.

Ce n'étoit point un vain pressentiment, ô mon ami ! qui m'assuroit que bientôt je reverrois nos légions. Je t'écris au milieu d'un camp romain. Je sais que Valérius, que Septimius respirent. Tu recevras désormais mes lettres, et moi les assurances de ta constante amitié. Je suis ivre de joie et puis à peine me recueillir, pour t'apprendre par quel moyen je suis arrivé au bonheur dont je jouis.

Après le départ d'Arminius, et ma séparation douloureuse d'avec Sigismar, Manfred rassembla deux mille soldats, et commença sa marche vers les frontières des Bructères. Cette route est la plus courte qui conduise aux montagnes désignées pour être le lieu de ma captivité : mais nous aperçûmes tout-à-coup

je parvins à me frayer un chemin à travers le taillis, et j'arrivai dans un pays ouvert, emportant l'aigle que j'avois sauvée. J'eus à peine achevé de rendre grâces aux dieux de cette délivrance inespérée, que je rencontrai un détachement de soldats romains. Rien ne put égaler leur étonnement en me voyant sortir tout sanglant et noirci, de ces bois en feu, avec l'étendard des légions. Je sus par eux que leur chef étoit Stertinius [1], envoyé par César pour faire une incursion sur le territoire des Bructères, et ils me conduisirent immédiatement auprès de lui. La joie, l'espérance, la curiosité précipitoient mes pas. Stertinius, dont le nom seul m'étoit connu, me reçut avec le plaisir qu'éprouvent les braves en revoyant un camarade qu'ils croyoient depuis long-temps perdu. « Valérius, m'a-t-il dit, est toujours à Rome, opposant avec un très-petit nombre de sénateurs, une constante et intrépide résistance à toutes les usurpations du pouvoir souverain ».

Il me paroît néanmoins que Tibère, quoiqu'intérieurement mécontent de la conduite ferme de Valérius, si contraire à celle de plusieurs personnages du même rang, qui

[1] Tacite, liv. I.

semblent implorer la servitude, recherche son estime et saisit les occasions de le convaincre qu'il a plus de considération pour ses principes indépendans que pour la basse adulation de tous les autres sénateurs. Quoique j'aie peu de confiance en Tibère, je me sens plus tranquille ; car son intérêt est attaché à maintenir au moins l'apparence de l'équité.

Stertinius ne connoît pas personnellement la famille d'Aurélie ; il n'a pu m'apprendre de toi que ton existence : demain, nous joignons Germanicus ; ce moment mettra fin, j'espère, à toutes mes anxiétés.

LETTRE XXVI.

QUE nos idées sont fausses, ami ! et que nous croyons aisément inspirer les sentimens que nous éprouvons nous-mêmes ! Les derniers momens de l'homme sensible, que la mort inexorable ravit à ses amis et à tout ce qu'il aima, sont remplis par sa sollicitude pour leur bonheur, et les consolations qu'il s'efforce de leur donner. Il meurt : quelques

larmes ont peut-être coulé sur sa tombe, et les objets qui lui furent le plus chers, retournent promptement à la poursuite de nouvelles liaisons ; ils anticipent même sur le temps, afin de détruire plus vîte l'idée importune de celui qu'ils auroient à regretter. Pardonne, Septimius, ces amères réflexions ; ce n'est point à toi que je les adresse : je n'accuse pas ton cœur de m'avoir oublié, mais j'avois pensé que l'image de ton ami étoit trop bien gravée dans celui d'Aurélie, pour en être bannie à l'instant où elle me croiroit perdu.

Peu après nous être mis en marche, le matin, nous fûmes rencontrés par le respectable Cécina, l'ami de mon père et de Valérius [1] ; Cécina, que quarante années de services signalés ont rendu cher à toute la république. Germanicus l'envoyoit reconnoître les bois et les défilés, établir des ponts, élever des chaussées dans les endroits marécageux sur la route de nos troupes à Teutoburgium. La piété de César le dirige vers ce lieu où il veut rendre les derniers devoirs à la mémoire de Varus et de ses soldats, et il satisfait au vœu de l'armée.

[1] Consultez, sur Cécina, son caractère et ses actions, Tacite et autres auteurs.

Des larmes inondèrent les joues du guerrier, lorsqu'approchant de lui, il reconnut mes traits : il confirma ce que m'avoit dit Stertinius, en m'apprenant que tu étois à Rome ; mais il évita de répondre, lorsque je lui parlai d'Aurélie. Accoutumé à respecter en lui la sévérité de notre antique discipline, je n'osai répéter sur-le-champ ma question, et je me renfermai dans les détails de ce qui m'étoit arrivé pendant ma captivité, jusqu'à ce que, trouvant une occasion favorable, j'osai lui reparler encore de ce qui m'intéressoit si vivement. « Vous êtes trop pressé, jeune homme, dit-il, de connoître la destinée d'Aurélie : elle épousa Dolabella quelques mois après la défaite de Varus. Quoique jeune, il a montré un mérite distingué, et notamment durant toute la campagne. Aurélie est à Rome, non moins célèbre par son esprit que par sa beauté : elle est amie intime de Livie [1], femme de Drusus. Ses jours s'écoulent avec rapidité, et le plaisir les orne

[1] Livie, appelée par quelques historiens *Livilla*, pour la distinguer de l'impératrice de ce nom. Elle étoit fille de Drusus et d'Antonie ; elle épousa en premières noces Caius César, fils adoptif d'Auguste, et, après sa mort, Drusus, fils de Tibère, et enfin Séjan. Tacite.

de ses fleurs. Je la vois rarement; mes manières rudes et surannées feroient un trop grand contraste avec le cercle brillant qui l'environne sans cesse ».

Je restai muet de douleur et d'indignation. Tu sais que Dolabella[1] et moi fûmes longtemps rivaux, et que je dus la préférence que me donnèrent les parens d'Aurélie, à celle qu'elle m'accordoit elle-même. Qui n'auroit cru à sa constance, après tant de sermens et de promesses? T'avouerai-je ma foiblesse? Je me croyois si tendrement aimé, que l'idée de sa douleur, toujours présente à ma pensée, me rendoit cent fois plus malheureux. Elle a choisi mon rival.... Il est trop aimable pour la devoir à l'obéissance seule..... Oh! mon cher Septimius, si tu pouvois concevoir à quel point elle m'étoit chère, tu excuserois l'égarement d'esprit où m'a jeté cette funeste nouvelle. Je n'osois me livrer au plaisir de t'en parler dans ces lettres qui soulageoient mes affreux ennuis, quoiqu'elle occupât toutes les facultés de mon ame. Qu'aurois-je dit en effet qui n'eût affoibli ce que

[1] Dolabella, d'une noble famille de Rome, de la branche des Cornelius.

Tacite et plusieurs historiens en font mention.

je sentois ? Le prestige est détruit......et j'ai moins de raison de la blâmer que de me plaindre de moi-même. Quel droit avois-je d'exiger qu'elle me fût fidelle, lorsque j'avois cessé d'être ? Je voulois son bonheur..... Eh bien ! mes vœux sont remplis. Cependant devoit-il suffire de quelques mois pour effacer le souvenir du plus tendre amour.....? Mais que fais-je ? m'abandonnerai-je honteusement à de lâches regrets ? Des devoirs nouveaux réclament contre une passion qui n'a plus d'excuse, et ma seule étude sera désormais de regagner le temps que j'ai perdu, en mettant à profit celui qui me reste.

Nous comptions rejoindre ce soir l'armée ; mais les mauvais chemins ont retardé la marche. Nous espérons arriver demain matin à Teutoburgium en même temps que César. J'y verrai Dolabella.... Il mérite sa renommée ; je l'ai toujours connu brave et généreux ; mais, le dirai-je ? j'aurois préféré qu'il eût acquis sa gloire dans quelqu'autre province que la Germanie, où languissoit captif le malheureux Marcus. Si j'avois pu prévoir alors ce que ce jour m'a découvert, quelle eût été ma rage et mon désespoir ! Cependant je puis maintenant reprendre mon

poste ; la guerre n'est pas terminée. Arminius se prépare à venir au devant de nous avec des forces plus considérables : on peut encore cueillir quelques lauriers. Ami, je te le jure, ils élèveront ma tombe sur cette terre ennemie, ou ils ceindront mon front, lorsque je monterai au Capitole rendre grâce à l'immortel Jupiter, qui m'a conservé Valérius et Septimius.

LETTRE XXVII.

Ce jour sera à jamais mémorable par les circonstances attendrissantes qui l'ont rempli. Trop ému pour me livrer au sommeil, je veux profiter du courier que Germanicus envoie à Rome, pour te faire le récit des événemens de la journée.

Nous commençâmes notre marche à la lueur de la lune, et nous arrivâmes, bientôt après le lever du soleil, à la vallée fatale, dont l'aspect mélancolique nous pénétra d'horreur et d'indignation. On voyoit[1] d'un côté les ruines du camp de Varus, et de l'autre les vastes forêts

[1] Tacite, liv. 1.

où s'étoient cachés les Barbares ; au milieu, un champ blanchi des ossemens de nos soldats ; quelques-uns entassés, tels qu'ils étoient tombés fidèles à leur devoir ; d'autres épars, ainsi que le désespoir et la confusion les avoient séparés des rangs. Les armes brisées et les corps des chevaux étoient confondus avec les restes infortunés de leurs maîtres. Le souvenir des amis, des camarades dont j'avois partagé les plaisirs et les dangers, me plongea dans la plus amère douleur ; le temps qui s'étoit écoulé depuis, sembla s'effacer, et mon imagination ingénieuse à redoubler mes profonds regrets, me reporta au jour qui précéda ce jour sanglant. Varus étoit là, environné de jeunes patriciens dont la contenance animée par l'espérance et l'ambition de se distinguer, donnoit un nouvel éclat à la tournure brillante de notre cavalerie. Trois légions le suivoient, composées de la plus brave jeunesse de Rome : ma mémoire trop fidelle n'omettoit rien... tout a disparu... Je ne vois que l'affreuse réalité ; et moi, le seul qui leur ai survécu, j'erre à présent sur cet espace désolé, foulant à chaque pas leurs restes mutilés! — Les trompettes de César vinrent heureusement m'arracher à ces sombres images :

l'armée parut à l'entrée du vallon. César descendit de cheval, et tous les officiers l'imitèrent : il régnoit un morne silence ; jamais on ne vit un spectacle plus auguste et plus déchirant. Les troupes restèrent long-temps immobiles dans une religieuse contemplation des morts. Nos cohortes s'avancèrent, et Stertinius me présenta au général, qui, après un moment d'étonnement, me reçut avec une tendresse fraternelle. Toute l'armée m'environna : les témoignages d'intérêt que je reçus étoient bien nécessaires à mon cœur !

Germanicus me mena autour de la plaine, et me fit désigner le lieu où tombèrent les légats [1], celui où Varus reçut la première blessure, et celui où il se perça de son épée. Il me demanda dans quel endroit les Barbares s'étoient emparés de nos aigles ; je lui montrai un amas d'ossemens qui attestoient la longue défense qu'on leur avoit opposée : ici, Stertinius, s'avançant, lui offrit l'étendard de la dix-neuvième légion, en lui apprenant comment je l'avois emporté du bois enflammé des Bructères. Il s'éleva à l'instant de toutes parts un

[1] Les légats étoient les lieutenans généraux sous les ordres du commandant en chef ; ils formoient son conseil ; leurs personnes étoient sacrées.

cri de joie qui me paya de mes souffrances.

Germanicus m'embrassa avec ardeur : on peut, Septimius, s'enorgueillir de ses éloges. Il visita ensuite le bois, où nous trouvâmes encore les autels sur lesquels on immola les tribuns et les centurions. Germanicus avoit su plus de détails que moi, sur cet horrible événement, par les captifs qu'Arminius renvoya à Auguste : l'humanité se refuse à ce récit. Avec quelle reconnoissance j'offre de nouvelles actions de grâce à la Providence, qui m'épargna la honte de devoir la liberté à l'audacieux meurtrier de mes concitoyens ! Sa cruauté envers les prisonniers paroît incompatible avec son courage et sa magnanimité ; on ne reconnoît aucune trace de ces qualités dans l'indigne traitement qu'il fit éprouver au corps de notre général ; ses soldats expirans essayèrent en vain de l'inhumer à la hâte pour le soustraire à la vengeance insatiable de ce farouche ennemi.

Le ressentiment des troupes étoit fortement exprimé sur tous leurs traits ; chaque homme, pleurant un ami, un frère, sans pouvoir distinguer leurs dépouilles chéries, aida à former une seule tombe dans laquelle nous les réunîmes toutes avec respect. On

éleva au-dessus un monument de gazon. Germanicus honora leur mémoire en partageant nos travaux ; et lorsqu'on eut achevé de leur rendre les devoirs funéraires, il prononça trois fois le dernier adieu, et parla ainsi :

« Braves soldats, qui avez sacrifié votre » vie pour la défense du nom romain, nous » vous imiterons lorsque l'intérêt de la patrie » l'exigera. Puisse cette terre hostile, dont » votre valeur a pris possession, peser légè- » rement sur vous, et nos armes chasser à » jamais l'ennemi des lieux que vos manes » ont consacrés » !

La musique des légions joua alors une marche animée ; et quittant Teutoburgium, nous arrivâmes à une plaine ouverte, où nous campons cette nuit. Demain, le général se propose d'aller à la poursuite d'Arminius, qui n'est pas très-éloigné.

Après qu'on eut dressé les tentes, Germanicus assembla les soldats ; et me remerciant publiquement d'avoir enlevé l'aigle aux Barbares, il m'accorda une récompense militaire, et me donna près de lui le grade que j'avois sous Varus. Il invita ensuite les légats, quelques tribuns, et plusieurs jeunes patriciens que j'avois connus à Rome, à venir

souper avec lui. Dolabella fut de ce nombre : il me félicita avec embarras sur mon retour, et je ne sais pourquoi il ne prit aucune part à la conversation, qui fut soutenue par Germanicus avec l'esprit et la facilité qui le font comparer au premier des Césars.

J'écris à Valérius : s'il est absent de Rome, je te recommande de lui faire parvenir ma lettre promptement ; tu feras remettre l'autre à Philon, l'affranchi de mon père. Combien le luxe a créé de besoins ! Il y a quatre jours seulement qu'une arme pour me défendre, un simple habit pour me préserver des injures du temps, me paroissoient suffisans, et maintenant chaque moment fait naître quelque besoin nouveau. Le questeur me rendra toutes ces livrées de la civilisation ; mais je serai encore long-temps sans pouvoir reprendre l'habitude de cette grandeur oppressive, qui oblige à se faire servir par des hommes souvent moins forts et moins actifs que nous.

César m'a donné le choix de rester avec lui, ou de retourner à Rome : tu croiras aisément qu'il n'a pas été douteux. Mon ami, je ne te reverrai, je n'embrasserai mon second père, que lorsqu'une victoire décisive

m'aura donné des titres qui justifient que je ne rentre pas dans ma patrie, citoyen indigne d'elle et de vous.

LETTRE XXVIII.

APRÈS avoir fermé ma lettre, j'essayai inutilement de m'abandonner au sommeil ; les idées se succédoient si rapidement dans mon esprit agité, qu'elles chassoient le repos loin de moi ; et dès qu'il fut jour, César m'envoya l'ordre de me rendre auprès de lui.

Je le trouvai occupé à écouter quelques officiers qu'il avoit envoyés pour observer les mouvemens de l'ennemi ; ils rapportoient qu'Arminius, à la tête d'un détachement, se retiroit avec précipitation dans les bois. Germanicus fit sortir sur-le-champ la cavalerie pour le poursuivre ; j'obtins la permission de l'accompagner, et bientôt nous le rejoignîmes. Il continua à fuir jusqu'à ce qu'il nous eût attirés dans un terrain difficile, où il fit faire halte à ses Chérusques. Le combat s'engagea vivement ; l'avantage sembloit pencher de notre côté, lorsque tout-à-coup le chef des

Germains donna le signal à un corps considérable, qu'il avoit placé en embuscade dans les bois voisins. Nous fûmes entourés de tous côtés. Nos soldats ne surent quel chemin prendre; l'ennemi les poussoit dans des marais ou des déserts qui leur étoient inconnus. Je fis tous mes efforts pour les rappeler au devoir, et je parvins trois fois à les rallier. Je dois convenir que je fus puissamment secouru par la valeur et le sang froid de Dolabella. Nous fûmes réduits bientôt à un nombre insuffisant pour faire face à toutes les forces d'Arminius: les troupes auxiliaires, qu'on avoit envoyées pour nous soutenir, furent saisies d'une terreur panique, à la vue de la cavalerie qui, prenant la fuite, nous avoit lâchement abandonnés. Notre situation devint alors désespérée, et nous nous apprêtâmes à vendre chèrement notre vie. Dolabella combattoit à mes côtés, sans que l'un ou l'autre eût rompu le silence: enfin nous vîmes s'élever au loin un nuage de poussière; nous conclûmes que Germanicus venoit à notre secours. L'espérance ranima nos cœurs; nos gens reprirent leur ardeur accoutumée: mais tandis que je les encourageois à persévérer, je perdis Dolabella de vue. Un mo-

ment après, je le vis abattu sous un soldat marse, qui étoit prêt à le percer de sa lance : je me précipitai vers lui, et n'eus que le temps de prévenir le coup mortel. Je plongeois mon épée dans le flanc du barbare, qui tomba de son cheval ; deux autres voulurent le venger, et me firent une légère blessure au bras. Dolabella n'avoit pas été atteint ; la chute de son cheval avoit entraîné la sienne ; je lui donnai le mien et pris celui du Marse. Les légions repoussèrent les ennemis ; mais la première déroute avoit été trop grande pour que la victoire pût être complète. Les Germains se retirèrent, et nos troupes rentrèrent en bon ordre dans le camp. On m'a donné ce matin la couronne civique [1], pour avoir sauvé la vie à Dolabella ; faut-il ajouter qu'il m'accable de remercîmens pour une action qu'il eût faite à ma place ?

La saison avancée, et la rigueur du climat suspendront pour quelque temps les opérations de la campagne. Demain nous nous mettrons en marche du côté de la rivière Amisia [2].

César s'y embarquera, avec les légions, sur

[1] Aulus Gellius. Pline, etc. etc.

[2] Amisia ; l'Ems.

les

les vaisseaux qui les amenèrent ; une partie de la cavalerie se dirigera, en côtoyant la mer, vers le Rhin, et Cécina traversera les marais avec ses troupes, qui consistent en quatre légions, sur la chaussée étroite élevée autrefois par Lucius Domitius.

Comme j'accompagne le général, il n'est pas vraisemblable que je trouve l'occasion de t'écrire avant notre arrivée dans nos quartiers d'hiver, où j'espère recevoir de tes nouvelles.

LETTRE XXIX.

NOUS arrivâmes hier, après un voyage pénible, au lieu de notre destination [1]. Germanicus, pour alléger la charge des vaisseaux dans l'endroit le plus dangereux de notre navigation, fit aller par terre Vitellius avec la seconde et la quatorzième légion. Le temps étoit très-gros avant que nous fussions entrés dans l'embouchure du Visurgis [2], où nous reprîmes les troupes qui avoient marché

[1] Tacite, liv. I.

[2] Visurgis ; le Weser.

avec beaucoup de peines et de dangers à travers les marais ; mais la présence de leur général leur fit oublier toutes les fatigues.

Cécina et son armée étoient arrivés quelques jours avant nous. Tu apprendras la victoire remportée par cet habile guerrier, après des difficultés inouies, et un combat acharné. Il s'est couvert d'un honneur immortel en sauvant les légions qui lui étoient confiées. Sur la nouvelle qu'il étoit attaqué et environné par toute l'armée d'Arminius, et qu'un corps nombreux de Germains étoit en marche pour aller ravager le territoire des Gaulois, les soldats restés pour garder les quartiers d'hiver, formèrent l'infame résolution, dans leur effroi, de détruire le pont sur le Rhin, afin de prévenir à la fois la retraite de notre armée et l'invasion des Barbares. Agrippine [1], avec un courage digne de la petite-fille d'Auguste et de la femme de Germanicus, prit sur elle le devoir d'un commandant en chef, et s'opposa à leur dessein. Elle reçut, à l'entrée du pont conservé par son courage, le victorieux Cécina et ses légions : elle les combla d'éloges et de remercîmens, distri-

[1] Agrippine, fille de Marcus Agrippa, et de Julie, fille d'Auguste.

bua des habits aux soldats et des secours aux blessés. L'armée la chérit presqu'à l'égal de Germanicus. Je crains bien que ses vertus et la hauteur de son ame ne la fassent moins aimer de l'empereur : déjà il laisse percer, dans ses lettres à son fils adoptif, la jalousie qu'il conçoit de ses succès. Cependant la conduite de ce dernier est sans reproche ; il ne perd aucune occasion de faire valoir Tibère, et de porter l'amour des soldats sur leur empereur. Il visita ce matin les blessés, s'informa des actions et de la conduite de chaque homme, loua leur courage, et les consola par l'espoir de nouveaux succès. Les Gaulois lui ont offert des armes, des recrues, des chevaux et des tributs ; il n'a accepté que les chevaux et les armes ; et c'est sur sa fortune particulière qu'il prend les récompenses qu'il distribue aux soldats.

LETTRE XXX.

J'AI reçu ta lettre, mon cher Septimius, et mon bonheur est extrême: tu viens passer l'hiver avec ton ami ! Je ne te dirai pas ce que j'ai senti en lisant cette preuve touchante de ton amitié; ton cœur l'a déjà deviné. Tes engagemens avec Drusus et ton départ au printemps pour l'armée d'Illyrie sont les seules choses qui viennent interrompre ma joie, mais elles donnent un double prix à ta résolution. J'attendois une lettre de Valérius par le même courier; il est vrai que son séjour à sa maison de Baies explique son silence. Ce que tu me dis de Valérie a vivement excité ma curiosité: elle n'avoit que douze ans lorsque je quittai Rome, et même alors je ne l'avois jamais vue; sa mère Sempronia qu'une santé délicate obligeoit à vivre sous le climat plus doux de la Campanie, la retenoit toujours auprès d'elle. Elle est, dis-tu, depuis sa mort, l'amie, la compagne de son père. Heureuse Valérie! que j'ai souvent regretté un semblable sort!

Livie écrit à son frère Germanicus; elle lui mande entr'autres choses qu'Aurélie s'est

évanouie au milieu d'un cercle nombreux, en apprenant que je vivois encore. Dolabella a demandé un congé jusqu'au printemps; mais le général, ayant précédemment défendu à tout officier de s'absenter, n'a pu le lui accorder. César veut entrer de bonne heure en campagne; il voudroit finir cette guerre par un coup décisif. Il rassemble à cet effet toutes les forces qu'il peut réunir ; il a donné ordre qu'une flotte considérable fût prête à mettre à la voile, et il a envoyé Silius, Anténs et Cécina présider à la construction de vaisseaux assez forts pour résister à la violence des mers du Nord. Dolabella doit prévenir les Bataves que le rendez-vous sera dans leurs ports. Nous nous embarquerons aussitôt que les vents d'hiver auront cessé de souffler; l'armée se trouvera ainsi dans le cœur de la Germanie en beaucoup moins de temps qu'elle n'auroit mis à y pénétrer par terre. Si l'on considère la courte durée des étés dans cette région, le temps qu'on est obligé de perdre dans les marches, dont les longueurs et les difficultés sont augmentées par la nature du pays et l'opiniâtre activité des habitans, qu'on y ajoute l'embarras des bagages qu'on pourra de cette manière transporter facile-

ment sans retarder les opérations, on trouvera le plan de César aussi sage que hardi. Il voit avec chagrin que Tibère, prétextant les troubles de l'Asie pour le séparer des légions qui lui sont dévouées, cherche à lui ravir les conquêtes, que sa prudence et sa bravoure dans les campagnes précédentes lui garantissoient pour celle-ci, et tout augmente son impatience de terminer promptement la guerre.

Malgré les soins de nôtre général, j'entends des murmures et les reproches qu'on fait à Tibère : on croit qu'il s'étudie aux plus odieuses mesures que puisse suggérer une politique injuste et illibérale. La cruauté féroce d'un Arminius dans les combats, peut-elle se comparer aux crimes accumulés que médite froidement un homme d'état et dont il dirige l'exécution du fond de son cabinet ?

Si je t'ouvre mon ame, Septimius, sur ces matières importantes, j'en détourne soigneusement ceux qui voudroient s'y livrer devant moi ; notre devoir est de résister à l'accroissement et à la corruption du pouvoir, mais non de fournir un prétexte à ses excès par des discours séditieux. Tu sais si j'étois fait pour jouir de la liberté de nos pères. Ah! sans doute nous n'en étions plus dignes, puisque nous

l'avons perdue; mais cet immortel souvenir me préservera d'un honteux avilissement, et je saurai me soumettre aux loix sans m'abaisser à flatter la puissance.

Arminius fait, dit-on, des préparatifs immenses; la réflexion que Sigismar est parmi nos ennemis, vient souvent me troubler: mes yeux cherchèrent inutilement à le découvrir dans le combat qui eut lieu entre leur cavalerie et nos troupes; et quelques informations que j'aie prises, je n'ai pu rien savoir.

LETTRE XXXI[1].

Avec quelle rapidité ont fui les heures consacrées aux doux entretiens de l'amitié! et qui pourroit remplacer cette sublime alliance des ames? Ta présence, Septimius, redonnoit une nouvelle activité à tous mes sentimens; l'adversité et la mort même n'ont pu triompher de notre union. Que j'aurois besoin dans ce moment de tes consolations! Le messager que j'envoyai à Valérius avant ton départ, l'a vainement cherché, et le bruit répandu si

[1] La partie historique de cette lettre est tirée de Tacite, liv. I.

soigneusement par Tibère, qu'il avoit quitté Baies et s'étoit embarqué à Brindes [1] pour passer dans la Grèce, me paroît tout-à-fait improbable, malgré des lettres de plusieurs citoyens de cette ville qui assurent l'y avoir vu. Si ce récit étoit vrai, le courier n'eût-il pas découvert dans quel vaisseau il est parti et vers quel lieu il dirigeoit sa course ? Un sénateur aussi distingué ne peut facilement se cacher. J'ai néanmoins adressé les lettres que je lui écris, chez l'hôte où il a, dit-on, demeuré, en attendant un vent favorable. Je n'ai point encore perdu toute espérance : lorsque mes devoirs ici seront remplis, j'irai acquitter ceux qu'il a droit de réclamer, et je ne prendrai aucun repos, dussé-je parcourir la terre, jusqu'à ce que j'aie découvert la retraite du protecteur de ma jeunesse.

Peu après ton départ pour l'Illyrie, tandis qu'on préparoit nos vaisseaux, César détâcha Silius pour faire une incursion sur les terres des Cattes. Il se mit lui-même à la tête de six légions, sur la nouvelle que l'ennemi assiégeoit une des forteresses qui commande la rivière Luppia [2]; mais des pluies violentes et sou-

[1] Brundusium; Brindes.

[2] Luppia; la Lippe.

daines empêchèrent Silius de rien tenter de considérable : il ne put emmener qu'un médiocre butin et quelques prisonniers, parmi lesquels sont la femme et la fille du prince des Cattes. César n'eut pas un meilleur succès; les assiégeans avoient fui à son approche : ils détruisirent en se retirant un ancien autel dédié à Drusus. Germanicus l'érigea de nouveau et fit célébrer des jeux en l'honneur de son père : il y concourut pour les prix ; je fus assez heureux pour en remporter plusieurs. César fit élever des forteresses et des retranchemens dans quelques endroits ouverts à l'ennemi ; et dès que la flotte e[illegible]ppareillé, nous nous embarquâmes sur le canal auquel Drusus [1] a donné son nom. Son fils qui ne manque jamais une occasion d'honorer sa mémoire, offrit un sacrifice à ses manes sur le

[1] Drusus, le dernier des fils de Livie, célèbre par ses conquêtes qui lui acquirent le surnom de Germanicus, transmissible à ses descendans. Il mourut à l'âge de trente ans. *Voyez* son caractère dans Vell. Pat. Tacite, etc. etc.

Le canal de Drusus, entre Arnheim et Doesburg, dans la Gueldre, à huit milles d'Isl-Vort et de Doesburg, Tesselgat ou Tivelstroom. *V.* Ainsworth, Cluvérius. On dit que Drusus n'eût joui de la souveraine puissance qu'afin de l'abolir pour jamais, ce qui le fit moins regretter d'Aguste.

pont de la galère prétorienne, le conjurant dans ses prières de le guider dans une entreprise semblable à celle qui répandit autrefois le bruit de sa renommée jusqu'aux pays les plus lointains.

Nous continuâmes notre voyage sur la mer du Nord. Les Romains sont restés long-temps sans tenter cette expédition : Drusus qu'ils ne sauroient trop regretter, puisqu'il étoit la dernière espérance de la liberté expirante; Drusus est le premier de nos guerriers qui ait affronté cet Océan orageux et ces côtes inconnues. Son fils contemploit avec transport ces flots te[illegible]les qui rappeloient à son cœur sensible la mémoire de son père «Marcus, me dit-il, » regarde la hauteur majestueuse et la » couleur verdâtre de ces vagues : combien » ce spectacle est plus imposant que celui que » nous voyons des ports de Misène et de » Ravenne [1] ! Ces trophées en l'honneur de » mon père sont plus fameux et plus durables » que le marbre de Paros ou de Corinthe. » Lorsque les pyramides de l'Egypte seront » au niveau de cette terre d'où elles élèvent

[1] Misène et Ravenne, deux principales stations de la flotte romaine. Les vagues de l'Océan sont beaucoup plus vertes que celles de la Méditerranée.

» maintenant leurs têtes hardies ; lorsque les
» ruines des temples, des cirques, des obélis-
» ques exhausseront les vallées à la hauteur
» des montagnes, lorsque Rome sera confon-
» due avec les Barbares, et que nos esclaves
» seront devenus nos maîtres, ces vagues ré-
» sisteront encore aux secousses de la terre, et
» elles survivront aux révolutions des empi-
» res ; elles rendront encore témoignage à
» l'intrépidité de celui qui le premier osa af-
» fronter leur furie.

» Que Socrate discoure sur la mort, et que
» Zénon pose les maximes du stoïcisme ;
» voici la véritable école de la magnanimité,
» du courage et de la vigilance. Où prendroit-
» on de plus sublimes leçons sur l'instabilité
» des choses humaines, l'inconstance de la
» fortune, la nécessité d'une continuelle sur-
» veillance, d'une active industrie, d'une dis-
» cipline exacte, et d'une présence d'esprit
» inébranlable ? C'est ici que l'on doit appren-
» dre à se convaincre des avantages de l'union,
» de la subordination, et d'une ferme confiance
» dans l'immortel régulateur de l'univers ».

Nous conversâmes ainsi pendant la traver-
sée ; et les vents étant favorables, nous arri-
vâmes, après une heureuse navigation, à l'em-

bouchure de l'Amisia. Germanicus quitte ici la flotte pour s'avancer à marche forcée dans le pays.

LETTRE XXXII [1].

Je ne te fatiguerai pas du détail de nos marches depuis l'Amisia jusqu'au Visurgis, sur les bords duquel nous sommes campés, et qui seul nous sépare de l'armée d'Arminius. Son frère Flavius qui a toujours combattu sous nos drapeaux avec une fidélité inébranlable, se trouve actuellement avec nous. Il n'a ni les talens, ni l'ambition du chef des Chérusques; mais il joint à un courage intrépide une probité sévère, et fut toujours un allié utile.

Arminius a paru ce matin sur la rive opposée, et a demandé à conférer avec lui. Germanicus y a consenti; et ayant observé qu'il avoit fait éloigner sa garde, il a commandé à nos archers de se retirer. Plusieurs de nos officiers désirant assister à l'entrevue des deux frères;

[1] Entrevue de Flavius et de son frère. Tacite, liv. 2.

j'ai voulu les y suivre dans l'espoir d'avoir des nouvelles de Sigismar. — Je n'ai pas été plus heureux qu'à l'ordinaire.

Arminius a salué Flavius qu'il n'avoit pas vu depuis long-temps : ce dernier avoit perdu un œil, durant cet intervalle, dans les campagnes de Tibère. Cette circonstance a fixé l'attention de son frère ; il voulut savoir quelle récompense on lui avoit donnée pour un tel malheur. Flavius répondit que des couronnes, des colliers et d'autres honneurs militaires, ainsi qu'une augmentation de paie, avoient été le prix de ses services. Arminius, l'ayant écouté avec mépris, lui a demandé comment il préféroit être un mercenaire aux ordres d'un tyran, à l'honorable emploi de commander un peuple qui combattoit pour sa liberté ? Ces reproches ont touché foiblement Flavius, qui lui a parlé de la grandeur de Rome, de la clémence de Tibère envers sa femme et son fils qu'on traitoit à Ravenne avec le respect et les mêmes égards qu'ils pourroient attendre d'un père et d'un époux : mais loin d'appaiser Arminius, il sembloit que ces noms augmentassent sa rage ; il a traité son frère d'esclave, lui a reproché de servir contre son pays et ses parens : l'autre à son tour l'a accusé de

perfidie envers Varus et d'avoir troublé le repos de la Germanie.

« La liberté, lui a-t-il dit, est un masque dont tu couvres ton ambition. Ton indomptable orgueil ne peut souffrir de maître ni d'égal. C'est toi qui détruis les Chérusques; ce ne sont pas les Romains. Plus fidèle aux traités solennels qui lioient notre nation à la république, tu aurois maintenu ton pays dans son indépendance; tu aurois acquis un allié généreux et puissant, prêt à te défendre contre tes voisins. Je ne suis point un traître; mes principes n'ont jamais varié, et les Chérusques apprendront un jour que l'homme qui trahit la foi jurée à ses ennemis, ne la respecte pas davantage à l'égard de ses amis ».

Arminius, à ce discours, s'est répandu en invectives contre les Romains et en injures contre son frère. Celui-ci, perdant toute patience, a crié qu'on amenât son cheval et ses armes; et, malgré la rivière qui les séparoit, ils alloient dans leur furie s'y plonger tous deux pour la traverser et décider leur querelle, si Stertinius ne se fût opposé à ce combat impie.

L'armée a frémi de ce qui venoit de se passer, et l'horreur des discordes civiles s'est peinte sur tous les visages. Germanicus a profité de

cet événement pour leur faire une utile leçon.
« Voyez, a-t-il dit, à ceux qui l'entouroient,
» voyez quels sont les fruits de la désu-
» nion, et quelle tache elle imprime aux plus
» grands caractères ! Des principes séditieux
» et l'amour du changement ont flétri tous
» les lauriers d'Arminius ; et Flavius même
» dont la foi, la persévérance dans une juste
» cause, méritent nos éloges, se voit en-
» traîné malgré lui à tourner ses armes con-
» tre sa patrie, et pleure sur chaque victoire
» qu'il nous aide à remporter sur elle. La
» haine qu'on porte à ceux qu'on doit aimer
» est d'autant plus implacable, qu'elle s'est
» accrue par la difficulté qu'on éprouve à rom-
» pre des liens chers et sacrés. Que les dieux
» préservent de pareils crimes les enfans de
» Romulus ! Assez long-temps leurs bras
» vengeurs s'appesantirent sur nous : puis-
» sent-ils, en nous accordant la victoire sur
» ces peuples égarés, les forcer bientôt à
» jouir de la paix et du bonheur » !

Les troupes, applaudissant aux discours du général, ont repris leurs travaux avec une ardeur nouvelle. Les ponts seront achevés dans peu de jours, et nous devons nous attendre très-prochainement à une affaire générale.

LETTRE XXXIII [1].

Toute l'armée a passé ce matin le Visurgis ; la cavalerie l'a traversé à gué sur plusieurs points, afin d'amuser l'ennemi et de protéger le passage des légions. Les alliés bataves, dont on ne sauroit trop admirer l'intrépide hardiesse, sont tombés par leur témérité dans une embuscade des Chérusques ; la plus grande partie de leur noblesse y a péri ; le reste, aidé par notre cavalerie que commandoient Emilius et Sternius, n'a dû son salut qu'à son courage.

Un transfuge, venu dans la journée, nous a avertis que les forces combinées des diverses nations de la Germanie étoient rassemblées dans le bois consacré à Hercule, et que leur chef se proposoit d'attaquer notre camp cette nuit. Leurs feux que nous apercevions, et les rapports de ceux qu'on avoit envoyés à la découverte, ont confirmé ce récit. Après avoir tout préparé pour recevoir l'ennemi ;

[1] Visite du camp. Tacite, liv. II. *Voyez* Polybe pour la description d'un camp romain.

Germanicus

Germanicus m'a communiqué son dessein de découvrir par lui-même quelle étoit l'opinion des soldats. « A la veille d'une affaire gé-
» nérale, ajouta-t-il, il est important de
» bien connoître leurs dispositions. Si l'on
» en croit les tribuns et les centurions, les
» hommes sont toujours avides de se me-
» surer avec l'ennemi. Mais je me méfie de la
» servilité de mes affranchis et des préven-
» tions de mes amis. Si j'assemble un con-
» seil, ce qui est proposé par deux ou trois
» chefs est indubitablement adopté par le
» reste. Le seul moyen de savoir à quoi m'en
» tenir est de me déguiser, et, ce soir, me
» mêlant dans la foule, d'écouter les doléan-
» ces des soldats dans la confiance et l'aban-
» don de leurs repas ». De tout autre général, ce projet m'eût embarrassé; j'aurois craint qu'il ne trouvât la vérité qu'il cherchoit; mais je n'avois rien à redouter pour Germanicus.

Aussitôt que la nuit eût répandu ses ombres, nous avons commencé notre ronde; et sortant par la porte Augurale [1], pour éviter les sentinelles du Prétoire, nous avons dirigé nos pas vers les tentes des alliés. Tout

[1] L'Augurale étoit une espèce de chapelle.

étoit dans le meilleur ordre parmi eux. Ils s'entretenoient des récompenses qu'ils attendoient de la générosité de César, et de l'avantage que leur procureroit l'affoiblissement de leurs voisins. Nous sommes entrés ensuite dans le centre du camp [1] par la voie Quintana. Quelques-unes des tentes étoient ouvertes, et les soldats assis autour des tables, parloient de Germanicus. Un entr'autres se faisoit remarquer : il étoit au rang de ceux qui sont armés de javelots ; il paroissoit plus animé que ses compagnons. La vive gaieté de la jeunesse étoit répandue sur tous ses traits. « Enfin ce sera demain, dit-il, que nous » verrons un combat, et que Germanicus » pourra se convaincre que, malgré ce que » prétendent nos pères, la race présente n'a » pas dégénéré ». — « Penses-tu, dit un autre, » que Scipion l'Africain se soit jamais » mieux battu que notre César ? et pour- » quoi ne suivrions-nous pas son exemple ? » Dans quel temps a-t-on vu un général qui » sût lancer plus loin le javelot et le disque, » ou qui le surpassât à la danse pyrrhique ? » J'ai cent fois essayé vainement d'imiter son » agilité ; il est notre chef en toute occasion.

[1] C'étoit la partie du camp occupée par les vivandiers.

» Jules étoit, sans doute, un fameux guer-
» rier ; mais je combattrois quiconque ose-
» roit soutenir qu'il fût supérieur à notre
» général ». — « Resterons-nous » ? me dit Ger-
manicus, en me prenant le bras. — « Si je res-
» tois, je serois obligé de répondre au défi
» de ce soldat ».

Passant aux tentes des Princes [1], nous avons été témoins de la joie de ces guerriers qui, dans la vigueur de l'âge, joigent encore l'expérience à la force et à l'activité. Dans la première tente, une nombreuse troupe buvoit à la santé du général. « Quelle honte, di-
soit l'un, » si nous ne profitions pas de l'exem-
» ple que nous offre celui qui semble ne nous
» commander que pour avoir le droit de
» nous devancer dans les fatigues et dans
» les dangers » ! — « Avec quelle impatience,
dit un autre, » j'attends le jour où nous
» prouverons au prince des Chérusques toute
» notre horreur pour sa perfidie ! et, pour
» rions-nous regretter la vie, après avoir été
» témoins des honneurs rendus par Ger-
» manicus aux légions qui périrent avec
» Varus » ?

De là nous sommes allés aux tentes des Triarii;

[1] V. Juste-Lipse, *de Milit. Rom.*

ces braves vétérans s'occupoient à frotter leurs armures et à aiguiser leurs épées ; ils paroissoient attendre et désirer le combat du lendemain. « Si nous combattons, comme je l'es-
» père, disoit un de ces braves, ce sera la
» quinzième bataille à laquelle j'aurai assisté ;
» mon cœur présage un succès certain. J'ai
» servi long-temps sous Drusus ; c'étoit un ex-
» cellent général : mais je pense que son fils ne
» lui cède pas en talent ». — « Servilius, s'écrioit un autre, » je t'ai souvent dit qu'il connoît les
» actions de chaque soldat de l'armée; il pour-
» roit te faire un récit plus exacte que moi-
» même des batailles et des siéges où j'ai reçu
» toutes mes blessures. Dernièrement, lorsque
» les Germains attaquèrent Cécina, je fus
» frappé d'un coup de lance : il vint me voir,
» s'assit sur ma couche ; et prenant mon bou-
» clier qui étoit resté près de moi, il compta
» les coups dont il avoit été percé. Crasti-
» nus, me dit-il, ménage-toi pour ton pays,
» des hommes tels que toi soutiennent di-
» gnement la gloire de nos pères et excitent
» l'émulation de leurs enfans ».

« Sa modestie égale sa valeur, dit un troisième ; » il n'est point entouré de vils flatteurs
» ni de parasites : tendre époux, bon père,

» il n'est pas moins cher à l'humanité que fa-
» vorisé par la gloire ».

Germanicus, embarrassé de ces éloges, s'est hâté d'aller au pavillon de la cavalerie : l'ardeur et la gaieté animoient tous ces jeunes guerriers, ils ne parloient qu'avec transport du combat qui s'approchoit. « Le Visurgis, disoient-ils,
» ne le cédera pas en célébrité au Métaurus[1]. La
» famille Claudienne fut toujours féconde en
» héros, et Germanicus ajoute un double éclat
» à sa race. Quelle majesté brille sur son vi-
» sage ! quelle élégance dans ses manières » !
» Ces jeunes chevaliers, me dit tout bas le gé-
» néral, voient tout en beau, et je ne doute
» pas qu'ils ne combattent avec autant d'ar-
» deur qu'ils me louent. Allons entendre les
» tribuns ».

Plusieurs étoient réunis dans la tente de Caius Albinus, qui leur donnoit un grand repas. Nous ne nous sommes pas approchés dans la crainte d'être aperçus par les gens qui servoient. Nous avons néanmoins entendu quelques officiers qui faisoient l'éloge des sages opérations de la campagne ; deux d'entr'eux, placés à l'entrée de la tente, contemploient les astres et s'entretenoient de

[1] Rivière d'Italie, appelée *Métro*. Cluvérius.

l'excellente traduction de l'Astronomie d'Aratus [1] par Germanicus. La conversation devenue alors générale, a roulé sur les connoissances diverses du fils de Drusus : tout le monde est convenu qu'il égaleroit Jules-César, si le génie de Rome le conservoit à la république.

Germanicus s'étoit éloigné pendant ces discours, et se disposoit à rentrer dans sa tente, lorsqu'une voix, qui ne m'étoit pas inconnue, a appelé la sentinelle : nous avons jeté nos manteaux en courant sur les ouvrages avancés. En même temps les soldats qui campent à l'occident, ont quitté leurs tentes pour savoir ce qui arrivoit : c'étoit un cavalier chérusque, suivi de quelques autres. Ils sont venus presque sous nos lignes ; et le chef, s'adressant insolemment en langue latine aux soldats, a offert, de la part d'Arminius, des femmes, des terres, et cent sesterces [2] à tout homme qui, par sa désertion, voudroit se soustraire, disoit-il, à une destruction certaine. J'ai reconnu la voix de Morven, ce jeune homme qui fut la principale cause de la mort de

[1] Cet ouvrage subsiste toujours.

[2] Le sesterce valoit trois sous et demi de notre monnoie.

Cariovalde en s'opposant à son élection. Nos soldats, enflammés de colère, se sont écriés unanimement qu'ils acceptoient ce présage, et qu'ils sauroient bientôt s'emparer de tous ces biens qu'on venoit leur proposer. Le général a doublé les postes, en cas que le chef des Chérusques voulût prendre les retranchemens d'assaut. Il s'est avancé en effet; mais, voyant que nous l'attendions, il n'a pas risqué l'entreprise.

Après avoir quitté César, j'ai réfléchi avec inquiétude à ce qui venoit de se passer. Sigismar n'auroit jamais consenti à partager la faveur d'Arminius avec le meurtrier de son père. Quel a donc été le sort de cet infortuné ? J'ai été long-temps tourmenté de ces idées, qui n'ont enfin cédé qu'à l'espoir de la victoire. Il est tard. L'armée se met en bataille au lever du soleil. Adieu! je vais essayer de prendre du repos.

LETTRE XXXIV[1].

Les chants du triomphe retentissent dans le camp ; la poursuite de l'ennemi a duré tout le jour. Quoique harassé, je ne puis différer de te faire partager le bonheur que nous éprouvons.

Au lever du soleil, nous avons offert les sacrifices accoutumés. L'espoir et le courage, présages plus certains que ceux que donnent les entrailles des victimes, brilloient sur les visages. Notre général a disposé son armée dans une plaine nommée *Idistavisus*, entre le Visurgis et des montagnes couvertes de bois, qui forment un amphithéâtre autour des sinuosités de la rivière.

Arminius a rangé ses troupes sur un vaste terrain : une partie occupoit le côté opposé de la plaine, et l'autre s'est placée à l'entrée des bois. Le lieu où nous devions combattre étoit parsemé d'arbres, et couvert de buissons et de ronces. César a exhorté les soldats à surmonter avec vigueur les difficultés

[1] Tacite, liv. II.

de notre position, sans s'émouvoir de la supériorité du nombre. Les ennemis, leur a-t-il représenté, ne peuvent tirer aucun avantage de l'inégalité du terrain ; ils seront au contraire gênés par la grandeur de leurs boucliers et la longueur de leurs lances, lorsqu'il faudra combattre parmi les broussailles. La conduite ferme et le sang froid des Romains ont un grand avantage sur l'impétuosité de ces barbares. « Leur esprit ni leurs corps » ne sont pas accoutumés à résister à des » travaux continuels : s'ils n'ont pas vaincu » à la première attaque, ils se livrent au » découragement sans que la crainte de la » honte les retienne. Indisciplinés, ils mé» prisent ou négligent les ordres de leurs » chefs, et la férocité, plutôt que l'amour » de la patrie, ou le sentiment de l'honneur, » les pousse au combat. Vils et timides dans » le malheur, ils usent avec orgueil et cruauté » de la victoire. Rappelez-vous, Romains, » que nous sommes au cœur de la Germa» nie, plus près de l'Elbe que du Rhin ; » il faut maintenant, par un dernier effort, » mettre un terme à vos longues fatigues et » le comble à la gloire que vous avez ac» quise si chèrement. Marchons sur les traces

» de mon père : nos noms seront immor-
» tels. Vengeons Varus et ses légions, et
» que le sang ennemi appaise leurs manes
» irrités qui accusent notre lenteur ».

A cette harangue, à peine nécessaire, les soldats à grands cris ont demandé le combat, et nos rangs se sont formés dans l'ordre suivant : Les auxiliaires gaulois et germains étoient placés en avant ; après eux, les archers à pied ; quatre légions venoient ensuite, suivies de César, avec deux cohortes prétoriennes et la cavalerie d'élite. Derrière nous, marchoient quatre autres légions avec les troupes armées à la légère et le reste des cohortes alliées.

Nous devions maintenir le combat dans cet ordre; mais César, s'apercevant qu'Arminius avoit placé des Chérusques en face sur la montagne, dans l'intention de fondre sur nous de ce poste avantageux, et voyant qu'ils s'avançoient avec fureur pour nous attaquer, a envoyé un corps de cavalerie pour les prendre en flanc, et donné ordre à Stertinius d'aller avec le reste les entourer ou les prendre en queue. Une circonstance singulière a contribué à relever le courage de nos troupes. Huit aigles ont paru sur nos têtes et

dirigé leur vol sur les bois voisins : le général les montrant aux soldats : « Suivez ces » divinités tutélaires, leur a-t-il dit ; elles vien» nent elles-mêmes nous enseigner le chemin » de la victoire ». L'ardeur est devenue générale, et bientôt la fortune du jour s'est déclarée pour nous. Rien ne peut égaler le désordre de l'ennemi ; ceux qui étoient dans la plaine fuyoient dans les bois, et ceux qu'on avoit postés dans les bois, se jetoient dans la plaine : nous avons chassé les Chérusques de la montagne. Arminius, quoique blessé, a déployé un courage infatigable ; il animoit les combattans par son exemple, il les excitoit de la voix ; et tombant sur nos archers, il les auroit mis en déroute, si je ne m'étois trouvé auprès des auxiliaires pour les encourager. Aidés de ce renfort, nous l'avons forcé d'abandonner le champ de bataille avant même que la cavalerie ne fût venue à notre secours. Je regrette de n'avoir pu faire Arminius prisonnier : il a trouvé le moyen d'échapper avec son oncle Ingomar, autrefois ami des Romains. Ils ont trompé notre espérance en se défigurant, à ce qu'on imagine, avec le sang qui couloit de leurs blessures ; mais je soupçonne plutôt que quelques Ger-

mains, quoique de nos alliés, auront favorisé leur fuite. Si la cavalerie qui poursuivoit les Chérusques avoit pu arriver à temps, nous nous en serions indubitablement emparés. L'ennemi a été complètement vaincu : un grand nombre s'est jeté dans la rivière et a été noyé ou tué par les soldats. Nous avons fait un carnage horrible : la terre, dans un espace de huit milles, est couverte de morts, et la poursuite a duré depuis la cinquième heure jusqu'au déclin du jour. Les archers qui, sans nous, auroient été taillés en pièces, ont assouvi leur vengeance sur ceux des ennemis qui s'étoient réfugiés au haut des arbres : j'ai fait cesser ce jeu cruel aussitôt que je m'en suis aperçu, et j'ai commandé qu'on les fît prisonniers. On a érigé sur le champ de bataille un trophée des armes des nations vaincues, sur lequel on a inscrit leurs noms. L'armée, cédant au désir de Germanicus, a salué Tibère *Imperator*; mais cet honneur n'est dû qu'à celui qui, durant l'action, s'est montré aussi brave soldat que grand capitaine Il a décerné des récompenses à ceux qui se sont distingués, et à moi particulièrement, pour avoir soutenu et repoussé les derniers efforts d'Arminius. Grâces aux dieux, notre

perte a été médiocre. Les Germains étoient néanmoins remplis d'une telle confiance, qu'ils avoient apporté une grande quantité de chaînes pour lier les prisonniers : nous les avons trouvées parmi les dépouilles.

LETTRE XXXV [1].

La bravoure de ces peuples et leur amour pour l'indépendance sont vraiment dignes d'admiration. Ni les pertes qu'ils ont faites dans le dernier combat, ni toutes leurs détresses n'ont autant excité leur douleur et leur indignation, que la vue des trophées élevés par notre armée sur la plaine d'Idistavisus. Ils avoient résolu de se retirer au-delà de l'Elbe, et d'abandonner pour jamais aux Romains leur pays et leurs dieux domestiques ; mais ce spectacle a ranimé leur furie, et ils ont décidé de réunir de nouveau leurs forces éparses. Les vieillards, les enfans mêmes courent joindre les étendards de leur chef, et nous devons nous attendre

[1] Tacite, liv. II.

fond, excepté d'un seul côté, où les Angrivares [1] élevèrent autrefois un rempart pour protéger leurs frontières contre les incursions des Chérusques. Arminius y plaça son infanterie, cachant la cavalerie près de là dans les bois, afin de prendre en queue les légions lorsqu'elles essaieroient d'entrer dans la forêt. César eût connoissance de ce plan et le fit tourner contre l'ennemi. Il rangea dans la plaine la cavalerie commandée par Tubéron; il disposa une partie de l'infanterie pour pénétrer dans le bois, et l'autre pour attaquer la hauteur : il prit sur lui ce dernier soin comme étant le plus périlleux, et m'accorda d'en partager le danger. Les Germains avoient tout l'avantage du lieu; le terrain les défendoit autant que s'ils eussent été derrière des murailles. Germanicus, pour remédier à cet inconvénient, fraya un chemin aux légions, en faisant avancer les frondeurs, et mit le désordre parmi les ennemis par le moyen de plusieurs machines qui lançoient sur eux des traits, des dards et des flèches. Pendant cet intervalle, je parvins à gagner le haut du retranchement. César et les cohortes prétoriennes me suivirent

[1] Angrivares : ils habitoient les environs de Minden.

virent aussitôt. Après avoir pris possession et nous être assurés de ce poste important, nous dirigeâmes l'attaque sur la forêt. La bataille fut longue; l'un et l'autre parti la soutenoient avec un même courage et une égale opiniâtreté; le combat étoit digne des Romains. Notre armée étoit enfermée par la rivière et les montagnes; les Germains eux-mêmes étoient serrés par des marais et des terrains impraticables: ainsi il n'y avoit d'espoir qu'en la valeur, et de sûreté que dans la victoire. Germanicus parcouroit les rangs, encourageant les troupes à le suivre et à renverser tout ce qui s'opposoit à leur passage; et afin d'être mieux connu des soldats, il ôta son casque au moment le plus vif de l'action. Les légions le secondèrent avec ardeur. Nous avons été vainqueurs; mais la victoire nous a coûté plusieurs de nos plus braves soldats, et mon cœur répugne à décrire le carnage horrible qu'on a fait des Germains. Grands jusque dans leur défaite, ils méritent notre estime; je dirai plus, nos regrets. Arminius et Ingomar ont fui; mais ce n'est qu'après avoir fait des efforts surnaturels, et lorsque la terre eut été jonchée des corps de leurs soldats. Aussitôt que Germanicus vit

que nous étions maîtres du champ de bataille, il détacha une légion pour former le camp ; le reste a poursuivi l'ennemi jusqu'à la nuit. Nous avons fait peu de prisonniers, et pas un Chérusque n'est parmi eux.

Toi, Septimius, qui as éprouvé la satisfaction que ressent un soldat dans ces heureux momens, tu partageras notre ivresse. Adieu ; le messager que César dépêche à Rome, ne peut plus attendre.

LETTRE XXXVII[1].

Je te félicite, ami ; tu pourras maintenant te signaler. Les troubles d'Illyrie, en te donnant l'occasion de servir la patrie, me feront moins vivement éprouver le regret de ne t'avoir pas eu pour compagnon de nos victoires.

Germanicus a fait ériger un trophée en marbre, avec cette inscription :

L'ARMÉE DE TIBÈRE CÉSAR,
AYANT SUBJUGUÉ TOUTES LES NATIONS
QUI HABITENT ENTRE LE RHIN ET L'ELBE,
CONSACRE CE MONUMENT
A MARS, JUPITER ET AUGUSTE.

[1] Tacite, liv. II.

Il n'y fait aucune mention de lui-même, soit par la crainte d'exciter la jalousie de Tibère, soit que sa vertu se contente du sentiment intérieur de ses grandes actions, et préfère l'approbation de ses concitoyens et les éloges de la postérité à des honneurs éphémères et à des inscriptions fastueuses. Il me semble néanmoins que ce monument diminue notre gloire au lieu de la consacrer. Sommes-nous stipendiaires de Tibère, ou défenseurs de la patrie et soldats de Germanicus ?

Stertinius a marché contre les Angrivares ; ils se sont aussitôt soumis, et toute cette partie de la Germanie est en paix. Après le combat, César fit un discours touchant pour exprimer sa reconnoissance à l'armée. Il laissa même couler des pleurs en parlant de ceux qui avoient péri. Entre les récompenses qu'il distribua, j'obtins la couronne murale, pour avoir escaladé le premier le rempart. On peut se réjouir, ami, des faveurs contre lesquelles la voix publique, ni celle de notre cœur, n'élèvent aucun reproche. Mais pourrai-je me prévaloir d'un succès où la fortune eut presqu'autant de part que mes efforts ? et n'avois-je pas à expier ma trop longue inactivité ?

Nous nous embarquerons demain sur la rivière d'Ems, et nous retournerons par l'Océan à nos quartiers d'hiver; quelques légions iront par terre à travers le pays.

Germanicus a maintenant la perspective assurée d'achever l'été prochain la pacification de ces contrées. Nous pourrons alors tourner nos pas vers Rome, où j'espère trouver le meilleur des amis. Mais hélas ! Valérius, où sera-t-il.......? Mon imagination frémit des funestes soupçons qu'elle conçoit.... César a reçu des lettres de la Grèce : on n'y dit pas un mot de mon oncle. J'attends toujours avec impatience les informations que tu cherches à recueillir. Puisses-tu être plus heureux que ne le présage mon cœur !

LETTRE XXXVIII [1].

Je ne crains pas la mort, et je redoute peu la douleur. Les maux qui n'atteignent que moi me trouvent presqu'insensible ; mais mon courage n'est pas à l'épreuve de la perte de tous ces braves gens qui ont péri dans la tempête ;

[1] Tacite, liv. II.

je les regrette profondément. Puisse la nouvelle de cet affreux événement ne pas te parvenir avant ma lettre !

Le vent nous étoit favorable, et l'Océan calme et uni sembloit fier de porter nos mille vaisseaux : c'étoit un spectacle à la fois touchant et majestueux. Les guirlandes de la victoire pendoient en festons de nos mâts, et la gaieté, les chants de la joie retentissoient sur toute la flotte. Bientôt nous vîmes le ciel se couvrir de nuages ; nous fûmes dispersés par la tempête. Les soldats, peu accoutumés aux manœuvres navales, embarrassoient également les marins, soit par leur terreur, soit par les secours qu'ils vouloient leur porter. Nous avions au loin devant nous une mer vaste et inconnue ; autour de nous, des îles désertes ou des terres ennemies, un ciel plus sombre que n'en eut jamais un habitant de l'Hespérie, un Océan dont les montagnes liquides paroissoient un prodige à ceux qui avoient bravé les vagues de la mer Tyrrhénienne. Cette scène imposante auroit pu frapper de terreur des hommes même moins enivrés de leurs succès et moins impatiens de jouir du fruit de leurs honorables travaux.

Le désordre étoit au comble ; et le petit

nombre d'auxiliaires germains, embarqué avec nous, augmentoit encore la consternation et l'effroi, en nous assurant que les dieux de leur pays se promenoient dans la tempête, excitant les vents et les flots à punir une invasion téméraire.

Quelques-uns des nôtres s'effrayoient de leurs discours; d'autres s'emportoient contre ces exclamations superstitieuses; mais il en étoit peu qui eussent assez de force pour les mépriser. Les prières, les menaces et les exhortations devinrent sans effet. Nous leur rappelions inutilement leur courage ordinaire. Ils répondoient qu'ils ne craignoient pas la mort, mais qu'ils la vouloient glorieuse, comme si la gloire n'étoit pas le partage de la force d'ame, aussi-bien que celui de la valeur.

La tempête alloit toujours en croissant: on eût dit que les clameurs, le tumulte et le désespoir de la flotte servoient à redoubler sa violence. Cependant nous parvînmes à maintenir un peu d'ordre à bord de la trirème, où j'étois avec Germanicus. Nous jetâmes à la mer armes, chevaux, et tout ce qui pouvoit charger le bâtiment; et après avoir été chassés en mer et ballottés par les vents et les flots, nous nous dirigeâmes vers les rivages



de nos alliés les Cauques[1]. Je mis à profit, chez ce peuple, la connoissance de leur langue, que j'avois acquise pendant ma captivité. Elle me donna le moyen de procurer des ressources à nos troupes, qui, succombant à la fatigue, désespéroient de pouvoir se relever d'un échec aussi terrible. Je raffermis les esprits abattus. J'obtins des habitans qu'ils nous aideroient à réparer nos vaisseaux, et nous fourniroient des provisions : mais j'eus une plus grande difficulté à calmer Germanicus. Il s'accusoit d'être l'auteur de nos infortunes; il passoit les jours et les nuits sur les rochers qui dominent la mer, cherchant en vain sa flotte dispersée, et s'écriant douloureusement qu'il étoit coupable de la mort de ces braves guerriers qui avoient hasardé leur vie pour le suivre. Enfin, lorsqu'au troisième jour il ne put découvrir une seule voile dans cet immense horizon, son désespoir devint si grand, qu'il vouloit se précipiter dans la mer. Vers le soir, deux ou trois vaisseaux qui avoient été poussés sur quelques-unes des îles voisines, revinrent dans un état misérable; et l'Océan deve-

[1] Ils habitoient entre Bremen et Minden. Cluvérius. Leur territoire devoit s'étendre encore au-delà de Bremen, le long de la mer.

nant plus tranquille, plusieurs autres nous rejoignirent : nous les radoubâmes promptement, et les envoyâmes à la recherche du reste. Nous avons sauvé ainsi quelques galères. Les Angrivares nous ont rendu celles qui avoient abordé sur leurs côtes ; mais il en manque encore un grand nombre. Nous avons la fatale certitude que quelques-unes ont péri, et nous craignons que celles qui ne se sont pas réunies à nous, n'aient partagé le même sort.

Les difficultés de notre situation sont augmentées par l'effet que pourra produire cette perte sur les nations vaincues. Les Marses et les Cattes ont de nouveau levé l'étendard de la guerre. Nous amassons en diligence des armes et des chevaux, et nous réparons, autant qu'il est possible, les dommages que nous avons essuyés ; mais nos forces sont très-affoiblies, et notre position est vraiment déplorable.

LETTRE XXXIX.

Notre sort s'est beaucoup amélioré depuis ma dernière lettre, mon cher Septimius. La plupart de nos vaisseaux que la tempête avoit jetés

sur les rivages ennemis, ont été repris, et les prisonniers rachetés par les Angrivares : mais ce que je ne puis t'exprimer, c'est notre bonheur en revoyant les cohortes prétoriennes, une partie de la cavalerie d'élite, et le plus grand nombre des chevaliers romains que nous avions cru perdus.

Après avoir inspecté les ouvriers employés à radouber nos galères, Germanicus et moi nous vînmes sur le rivage, et nous aperçûmes au bout de l'horizon une flotte considérable. Nous passâmes tout le jour à examiner ses mouvemens et à chercher à reconnoître les vaisseaux. Le vent changea vers le soir, et devint assez favorable pour que nous pussions, avant la nuit, distinguer plusieurs galères romaines et des bâtimens de transport.

Nous retournâmes ce matin, avant le jour, au rivage; les sentinelles nous apprirent l'heureuse nouvelle que la flotte que nous avions signalée étoit arrivée dans le port, portant les troupes dont je viens de parler, escortées par un grand nombre de vaisseaux bretons [1]. Leur chef venoit d'envoyer un officier pour solliciter une audience de César. Germanicus, impatient de revoir des amis dont il avoit si

[1] Tacite, liv. II.

vivement déploré la perte, se prépara à recevoir leur généreux protecteur. A peine le soleil fut levé que les Bretons arrivèrent au camp, portant des présens pour le général, et une grande quantité de provisions pour l'armée : ils étoient suivis des officiers et des soldats romains qu'ils avoient sauvés du naufrage ; enfin nous vîmes paroître le chef, précédé de deux jeunes officiers et accompagné de trois cents guerriers. Sa figure est noble et douce ; elle conserve encore l'expression de la bienveillance, que quatre-vingts hivers et les malheurs de sa vie ne lui ont pas enlevée. Germanicus alla au devant de lui, à l'entrée de sa tente : ce vénérable vieillard lui présenta les officiers romains, et interrompit les marques réitérées de la reconnoissance de César, en s'adressant à lui dans ces termes :

« César, nom révéré, que je ne prononce jamais sans un profond respect, tu vois devant toi Mandubratius, roi des Trinobantes [1]. Mon père Imanuentius, l'ami plutôt que le maître de ses sujets, jaloux de l'honneur et

[1] Mandubratius, roi des Trinobantes. Commentaires de César, *de Bello Gallico*, liv. 5. Jules-César alla en Angleterre l'an 700 de Rome.

de la gloire de son pays, résista constamment aux séductions des Gaulois, dont les vues intéressées sollicitoient sans cesse notre nation à les soutenir dans leur rebellion contre les Romains, et à les aider dans une guerre injuste et cruelle. Cassivelaunus, et plusieurs petits princes guidés par l'ambition et la cupidité, ou peut-être par de fausses alarmes sur leur propre sûreté, se joignirent à la coalition, et employèrent tous les moyens pour entraîner Imanuentius avec eux. Sa résistance inébranlable excita la haine de Cassivelaunus, qui, à la tête d'une armée trop nombreuse pour qu'il fût possible de lui résister, entra dans ses états, ravagea ses campagnes, pénétra jusque dans sa capitale, et assassina mon père. Mes yeux ont été témoins de cet exécrable forfait! Un petit nombre de guerriers attachés à leur souverain, et sans espoir de venger alors sa mort, me conjurèrent de consulter le bonheur futur de mon pays et ma sûreté présente, plutôt que de m'abandonner à la douleur et au désespoir. Je leur dis de guider ma jeunesse; ils me conduisirent à bord d'un vaisseau, et vinrent avec moi dans la Gaule implorer la protection de Jules-César, qui remplissoit l'univers du bruit de ses con-

quêtes. Il me reçut avec bienveillance; il essaya d'adoucir mon affliction, et ranima mes espérances. Quels excellens principes de courage et de magnanimité il enseigna à mon jeune cœur! Je trouvai dans lui une divinité vengeresse qui me sauva, ainsi que mon pays, de l'oppression barbare à laquelle nous étions en proie. Je l'accompagnai en Bretagne : mes sujets qui n'avoient pas cessé d'être fidèles, envoyèrent des députés à mon héroïque protecteur; ils offrirent de lui obéir, et lui demandèrent de me rétablir sur le trône, et de m'y défendre contre les insultes de Cassivelaunus. Nous jurâmes fidélité aux Romains. César attaqua et vainquit Cassivelaunus et ses alliés : il leur accorda la paix, à la seule condition de ne jamais inquiéter les Trinobantes ni leurs rois; et me laissant jouir du fruit de ses bienfaits, il me fit admirer la grandeur de ses vertus. Ma vie, mon rang, ma gloire, et, ce qui m'est plus cher encore, le bonheur de mes sujets, je dois tout à ton victorieux aïeul. Je rends grâce au ciel qui a prolongé mon existence au-delà des bornes ordinaires, pour me fournir l'occasion de témoigner ma reconnoissance aux Romains et à la famille des Césars. Accepte ces présens;

ils ne sont point indignes de toi, puisque c'est César qui m'a fourni les moyens de te les offrir. Permets à tes soldats de partager ces fruits; les arbres qui les ont produits ont été plantés par leurs pères: ces animaux ont été nourris dans les riches pâturages que le barbare Cassivelaunus avoit dévastés, et auxquels César a rendu l'abondance et la paix. Reçois, Germanicus, ce tribut que nous venons payer à la reconnoissance.

» Lorsque la tempête eut jeté sur nos côtes un si grand nombre de tes braves soldats, nous avons plaint leur malheur, et nous nous sommes empressés de prouver que nous étions dignes de ton amitié. Puisse notre exemple apprendre aux nations à respecter les traités, et à ne jamais prendre les armes contre leurs bienfaiteurs!

» Je me suis étendu avec plaisir sur ton éloge, Germanicus; j'aurois regretté de fermer les yeux avant d'avoir contemplé le plus digne imitateur du héros dont tu portes le nom: son image est sans cesse présente à mon esprit, et je désire l'imprimer dans le cœur de mes enfans, en leur montrant l'homme dont les vertus ont le plus de rapport avec celles de mon protecteur ».

Au même instant les deux jeunes gens, qui étoient ses petits-fils, s'avancèrent, et Germanicus les serra contre son sein, avec toutes les marques de l'intérêt et de l'amitié. Le discours et le maintien du roi des Trinobantes nous frappèrent tous d'admiration : mes traits lui rappelèrent mon grand-père, qui avoit été général sous les ordres de Jules.

Germanicus a obtenu de Mandubratius qu'il passeroit quelques jours dans notre camp. Il l'a reçu avec magnificence : ses fils ont toute la candeur de la jeunesse, et semblent être animés déjà d'une ardeur guerrière. Les officiers et les soldats qu'ils nous ont ramenés, ne cessent de se louer de la manière franche et hospitalière dont ils ont été traités.

LETTRE XL.

Notre allié s'est rembarqué ce matin avec sa suite. Germanicus l'a reconduit à ses vaisseaux ; il n'est resté au camp que les sentinelles : tous les soldats ont suivi le monarque breton jusqu'au rivage, en lui témoignant leurs regrets de son départ. Il a promis à ses petits-fils qu'il

leur permettroit de se rendre à Rome, selon l'invitation de César.

Le général a fait présent de diverses armes aux guerriers bretons : il a donné à chacun des jeunes princes une épée enrichie de diamans, avec les plus belles armures qu'on ait pu sauver du naufrage. Mandubratius a reçu plusieurs trophées pris sur l'ennemi. Germanicus, étant près de le quitter, a ôté de son doigt une pierre précieuse, sur laquelle étoit gravée la tête de Jules-César, et l'a offerte à ce vénérable prince, lui demandant de la porter en mémoire de son ami et du fils de Drusus. Mandubratius, laissant éclater toute sa sensibilité, a baisé cent fois cette image respectée, et, pressant Germanicus dans ses bras, il a levé les yeux au ciel, le priant avec ferveur de veiller sur ce héros, et de répandre ses bienfaits sur le peuple romain. Il est monté ensuite dans sa galère, qui s'est éloignée lentement du rivage : nous ne nous sommes retirés que lorsque la flotte a été hors de notre vue.

Nos forces sont maintenant réunies, et nos hommes rétablis de leurs fatigues. Malgré la saison avancée, César est décidé à étouffer l'insurrection que le bruit de nos pertes a excitée ; il envoie Caius Silius avec trente mille

hommes de pied et trois mille de cavalerie dans le pays des Cattes, tandis que lui, avec un corps plus considérable, fera une incursion sur les terres des Marses.

Nous avons su par un de leurs chefs dernièrement soumis, qu'une des aigles de Varus étoit enterrée et gardée par un parti des plus braves guerriers marses [1]. J'ai supplié le général de me confier le commandement des troupes qu'il envoie pour la recouvrer. Sans doute cette expédition seroit digne d'un homme plus expérimenté; mais j'ai réclamé le droit que mes infortunes m'ont donné à cet honneur; et César a non-seulement accédé à mes vœux, mais il a permis que je me choisisse des compagnons pour cette entreprise.

Je reçois dans ce moment trois de tes lettres à la fois. O mon ami! tant que tu me restes, pourrai-je me croire malheureux? Ton projet de renoncer cet hiver aux plaisirs de Rome, pour aller dans la Grèce essayer de découvrir la trace de Valérius, ne m'a point étonné : ton amitié te rend tout facile; elle ne compte pas les sacrifices. On croit donc à Rome que mon oncle, mécontent du

[1] Délivrance de l'aigle. Tacite, liv. 2.

gouvernement,

gouvernement, s'est retiré dans quelque retraite éloignée et solitaire, soit dans l'Achaïe ou dans la Thessalie. Tous ses amis ici, à l'exception de Cécina, semblent adopter cette opinion : ce dernier, qui n'est pas avec nous, m'écrit qu'il connoît trop les principes de Valérius, pour supposer qu'il ait volontairement abandonné son pays, au moment où ses conseils et ses secours lui sont le plus nécessaires.

On est maintenant certain qu'il s'est embarqué à Brindes.

LETTRE XLI[a].

Le succès a couronné mes efforts ; l'aigle est en notre pouvoir, et j'ai le bonheur non moins grand d'avoir acquis quelques renseignemens sur le fils de Cariovalde.

Arrivé avec ma troupe au lieu qu'on nous avoit désigné, j'en détachai la moitié pour circonvenir le point où l'étendard étoit enfoui. J'attaquai l'ennemi avec le reste, en l'attirant hors du terrain qu'il occupoit : il opposa une résistance aussi opiniâtre qu'in-

[a] Tacite, liv. 2.

fructueuse ; l'aigle fut portée en triomphe à Germanicus.

Parmi les prisonniers faits dans cette occasion, se trouvoit un Marse d'un rang distingué, avec lequel j'entrai en conversation, parce qu'il me parut connoître beaucoup les Chérusques ; il est même parent d'Arminius. Il m'a dit que Morven avoit été tué dans la bataille livrée près du Visurgis : devenu favori de son prince, il y commandoit le corps autrefois aux ordres de Cariovalde. Le Marse satisfit à mes questions sur la cause du changement d'Arminius, en m'apprenant que dans l'hiver le chef des Chérusques avoit passé dans les états de Cariovalde, avec le projet de punir ses sujets rebelles ; mais qu'à son arrivée, se livrant à sa merci, ils avoient offert, par les conseils d'un étranger nommé Philoclès, toutes les réparations qu'il exigeroit d'un crime auquel les avoit poussés la témérité de leur chef. Cette soumission adoucit Arminius, qui, ayant approfondi cette funeste catastrophe, crut voir qu'ils y avoient été entraînés, d'un côté, par leur déférence pour les prêtres, et de l'autre, par leur attachement pour Cariovalde. « Ces motifs, ajouta le Marse, lui ont paru dignes de clémence ;

et Morven et Philoclès qui s'étoient toujours opposés à ce généreux vieillard, sont devenus ses premiers favoris. Arminius, mécontent du rapport différent qu'avoit fait Sigismar, lui a retiré sa faveur et les possessions de son père: néanmoins ce dernier, ayant une valeur reconnue, a conservé son rang dans l'armée, et s'est signalé dans tous nos combats par un courage qui tenoit de la témérité. Il a cessé d'être le compagnon du prince : cette disgrace l'a tellement affecté, qu'il fuit tout commerce avec ses concitoyens et ne veut combattre que dans les rangs des Bructères. Philoclès a rendu de grands services à notre chef, non-seulement par ses connoissances théoriques de la tactique des Grecs et des Romains, mais par le moyen de ses intelligences avec les Athéniens de votre armée : ils nous ont souvent prévenus de vos mouvemens, quand nous désespérions de pouvoir les découvrir par d'autres voies ».

Tu connois ma vivacité, et tu sens quelle indignation m'agitoit pendant ce récit. La fuite d'Arminius détruit le rayon d'espoir que j'aurois pu concevoir : comment adoucir les maux de cet ami si cher? La fidélité de Sigismar est inébranlable; jamais je ne pourrois

le détacher des intérêts des Chérusques. Le Marse ignore ce que sont devenus Vercennis et Berthe : il croit que l'oncle de cette dernière n'a pas joint l'armée des alliés.

Je reviens aux détails de nos opérations militaires. Nous avons poursuivi sans relâche le cours de nos succès : un petit nombre de Marses a osé faire résistance, et ils ont été complètement dispersés. Nos prisonniers avouent que jamais le nom romain n'a jeté une semblable terreur parmi les Germains. Ils regardent comme merveilleux que des hommes dont la flotte a été détruite, les armes et les chevaux engloutis par les eaux qui ont laissé les rivages couverts des corps de leurs compagnons, aient pu si promptement réparer leurs pertes, et venir avec une nouvelle furie tomber sur l'ennemi, en paroissant s'être multipliés : ils déclarent qu'il y auroit de la folie à résister à ce peuple invincible, qui semble pouvoir se passer même de la fortune.

Caius Silius a été également heureux contre les Cattes : tout est redevenu tranquille et soumis. L'armée va prendre ses quartiers d'hiver, d'où je daterai ma première lettre.

LETTRE XLII[1].

Les ordres de l'empereur deviennent si pressans, que Germanicus ne peut retarder plus long-temps son retour à Rome. Tibère lui a décerné le triomphe ; il lui offre le consulat pour la prochaine élection, et il exige qu'il vienne en exercer les fonctions. Si ces marques d'honneur ne peuvent le toucher, il le conjure de laisser à son frère Drusus quelques ennemis à vaincre, afin qu'il ne soit pas indigne d'aspirer au rang suprême ; et ce n'est que dans la Germanie, ajoute-t-il, que la victoire peut maintenant donner des titres réels à la gloire. Cette dernière considération a déterminé le général, quoiqu'il pénètre facilement l'artifice de Tibère ; car il est vraisemblable que l'empereur livrera désormais les Germains à leurs propres divisions.

Germanicus auroit souhaité qu'on lui eût accordé une autre campagne pour achever la pacification de cette province, et, en y établissant des loix justes et salutaires, donner

[1] Tacite, liv. 2.

à son gouvernement de la stabilité : mais quoiqu'on lui ait envié cette noble satisfaction, ses exploits lui assurent une gloire que la malignité et l'envie ne pourront lui dérober.

Au moment de revoir ma patrie, j'éprouve un mélange de joie et de douleur. Valérius banni, Sigismar absent et malheureux, Aurélie unie à un autre, Tibère sur le trône : ah ! que nos espérances étoient différentes lorsque je partis de Rome ! Pourrai-je quitter sans regret ce camp où la confiance préside à nos conversations, où le plaisir et l'ambition se placent dans le devoir ? L'ennui va désormais remplacer l'émulation. Je vais échanger l'amitié pour la politesse, l'esclavage pour l'obéissance, en un mot, le commandement de Germanicus pour celui de Tibère. Mais je ne veux pas anticiper sur le malheur. Si je ne puis délivrer mon pays, il me reste du moins à supporter avec constance et fermeté ma part des maux qui l'affligent, et à contribuer de tous mes moyens à faire respecter son nom au dehors.

Je ne quitterai pas, sans une sorte de peine, ce pays où j'ai passé tant d'années. Le sort de Sigismar est sans cesse présent à ma pensée; l'injure faite à la mémoire de son père

révolte mon cœur; enfin je me sens attaché à ces lieux par le souvenir même de ce que j'y ai souffert.

Germanicus traversera le sud de la Gaule pour régler quelques différends qui se sont élevés parmi les habitans; il m'a permis de l'accompagner. Je t'écrirai avant d'arriver en Italie.

LETTRE XLIII.

Nous sommes à Nemausis[1]; quelques jours encore, et nous verrons la délicieuse Hespérie. Notre voyage a été rapide. Germanicus, pour n'être pas retardé, avoit défendu qu'on lui rendît les honneurs que plusieurs villes avoient préparés pour son passage. On nous a fait voir à Lugdunum[2] l'aqueduc bâti par Marc-Antoine, lorsqu'il étoit questeur dans la Gaule, et le grand chemin qu'on doit à Agrippa[3]; mais les habitans sont beaucoup

[1] Nismes en Languedoc.

[2] Lyon, capitale du Lyonnais en France.

[3] Marius Vipsanius Agrippa, ami d'Auguste; grand et heureux général.

plus fiers de montrer l'autel élevé à Auguste de son vivant. Ils racontent avec satisfaction que Claudius, frère de notre général, naquit dans leur ville [1]. Je doute que Germanicus considère aucune de ces circonstances comme étant honorable pour la ville de Lyon ou la famille Césarienne. Le paisible Arar [2] est gelé, tandis que le Rhône impétueux, emblème de ces esprits que l'activité rend supérieurs aux obstacles communs de la vie, poursuit son cours rapide et non interrompu. Nous avons côtoyé la rivière jusqu'à Vienne [3]. Cette capitale des Allobroges [4] est bâtie dans une situation très-pittoresque; il ne lui manque que l'avantage d'un plus heureux climat : sa magnificence augmente tous les jours. On y érige, dans ce moment, un temple à Livie et à Auguste [5]. Ses environs sont plantés de jardins et em-

[1] Claudius César : il fut empereur.

[2] Arar ; la Saône.

[3] Vienna ; Vienne en Dauphiné.

[4] Allobroges ; Dauphinais et Savoyards.

[5] C'est aujourd'hui une église appelée *Notre-Dame de la Vie*.

L'inscription fut découverte, ainsi que celle de la maison carrée de Nismes, par les traces des clous qui attachoient les lettres.

bellis de maisons de campagne. Nous sommes allés sur une montagne qui domine la ville, pour examiner les fortifications élevées par Jules-César [1]. Deux châteaux [2] placés sur des collines séparées, donnent de la force à cet ouvrage. On découvre de là le cours étendu du Rhône, dont les sinuosités présentent un aspect agréable et varié : ses bords sont charmans en été; mais ils n'offrent dans cette saison qu'un spectacle triste et désolé.

Nous avons traversé, non sans peine, la rivière Isara [3] dont les eaux s'étoient grossies en torrent près de sa jonction avec le Rhône : nous y avons vu les temples d'Hercule et de Mars élevés par Fabius Maximus Emilianus, après qu'il eut vaincu deux cent mille Gaulois avec une armée de trente mille hommes. Par-tout un Romain rencontre des objets qui excitent son émulation. Nos victoires rendent célèbres les nations que soumettent nos armes; et dans les siècles futurs, elles dateront leur ère, des conquêtes des Romains. On a dit à Germanicus qu'il y avoit,

[1] On en voit encore les ruines.

[2] Pipet et Labadie.

[3] L'Isère.

sur le territoire des Vocontiens [1], une fontaine digne de remarque. Il ne laisse échapper aucune occasion d'augmenter ses connoissances : il s'est déterminé en conséquence à retarder son voyage pour la visiter. La fontaine forme une petite rivière qui se jette dans le Rhône; nous l'avons remontée le long d'un courant tortueux, ombragé de saules et de joncs; elle vient se terminer à une vallée étroite, enfermée par des rochers arides, d'une hauteur immense. Le murmure assourdissant des eaux qui se blanchissent d'écume en se rompant sur les rochers, annonçoit que nous étions près de la caverne d'où elles sortent. Nous avons vu en effet une effrayante excavation formée par la nature, et à travers de laquelle le ruisseau se précipite, et, tombant de rochers en rochers, par diverses cascades, va serpenter paisiblement dans la vallée et arroser les plaines voisines. On n'a pu encore arriver au fond de cet antre. Quelquefois, à ce que nous ont dit les habitans, l'eau est au-dessous du niveau où nous l'avons vue; mais souvent elle est au-dessus. Ces lieux semblent propres à la méditation; les favoris des Muses doivent s'y

[1] Avignonais et habitans du Comtat Venaissin.

plaire. Un poète sensible et malheureux y déplorera peut-être un jour les rigueurs de sa maîtresse, et rendra par ses chants cette vallée immortelle. L'ame n'y sauroit recevoir que des impressions profondes et mélancoliques; la gaieté, l'insensibilité ne peuvent y trouver d'accès. Le pays autour est fertile et richement coupé de ruisseaux et de prairies; mais les vents qui soufflent sur les rives du Rhône, allant directement du nord au sud avec une égale violence, ne produisent qu'un froid extrême ou une excessive chaleur. Le conflit de ces vents excite souvent des tempêtes sur le fleuve : nous l'avons passé dans une de ces bourrasques, et nous avons pris le chemin que Jules-César fit ouvrir sur les rochers par ses légions, pour nous rendre à Nismes, où Germanicus étoit obligé de passer, quoique ce détour alongeât sa route.

On m'a fait observer ici un temple [1] dédié à Caius et à Lucius César [2]. Pendant que je contemplois avec admiration cette construction élégante et superbe, ces colonnes élevées, ces chapiteaux légers et somptueux, la profusion des ornemens et l'excellence de l'art

[1] Maison carrée de Nismes.

[2] Caius et Lucius César, fils d'Agrippa et de Julie. Ils furent adoptés par Auguste.

qui produit ces merveilles, je me suis senti frappé d'un sentiment pénible, en songeant que Julie; mère de ces princes, la fille du maître du monde, au père, aux enfans de laquelle on élevoit des autels, avoit péri par la faim [1] dans un coin du vaste empire que son père avoit fondé. O Tibère! étoit-ce à toi de punir les erreurs de la fille de ton bienfaiteur? et comment pourrai-je me flatter, Septimius, après cet exemple effrayant, que Valérius aura été épargné?

Cette ville possède une belle fontaine ainsi que plusieurs édifices, parmi lesquels on remarque le temple de Diane [2] et un amphithéâtre. Les habitans font remonter leur origine aux Egyptiens, comme le désigne le palmier et le crocodile [3] qui sont au-dessus des portes de leur cité et qui décorent leurs principaux bâtimens. La situation n'en est pas favorable, et l'air y est peu salubre. Germanicus a rendu la justice sur son tribunal. Demain nous partons pour la Ligurie, et nous traverserons les Alpes maritimes pour retourner à Rome.

[1] Tacite et autres historiens.

[2] On en voit encore les anciennes fondations.

[3] Ils sont assez bien conservés.

LETTRE XLIV.

Nous voici dans un petit village de la Ligurie [1], où nous sommes retenus par un torrent que l'on ne peut traverser. Chaque moment redouble mon impatience. Il semble que plus on approche du terme de ses désirs, plus le temps s'appesantit dans sa marche.

Nous avons passé le Rhône pour entrer dans les plaines fertiles de la Province romaine [2], où je n'ai rencontré que trop de ces oliviers dont la première vue m'avoit donné de si douces émotions ; c'est à peu près la seule espèce d'arbre qu'on trouve sur cette route fatigante ; et si le souvenir de Marius ne nous avoit inspiré le désir de voir à Aquæ-Sextiæ [3] le lieu où il défit les Ambres et les Teutons [4], aucun objet intéres-

[1] L'ancienne Ligurie comprenoit non-seulement le territoire de Gênes, mais aussi une partie de la Lombardie.

[2] La Provence et une partie du Languedoc.

[3] Aix en Provence, capitale de cette province. *Voyez* Plutarque, vie de Marius.

[4] Suisses et Germains.

sant n'auroit interrompu la triste monoto-nie de ce spectacle.

J'ai considéré avec enthousiasme ce théâtre de tant de gloire : il est couvert par-tout d'une chaîne de hautes montagnes. Là, ce chef habile et infatigable délivra les Romains des ennemis les plus formidables qui les eussent jamais menacés. Mon imagination le ramenoit devant mes yeux, couronné par la victoire, et livrant aux flammes des monceaux d'armes enlevées aux vaincus, tandis que ses amis accouroient, à travers la plaine, de toute la vîtesse de leurs coursiers, pour lui annoncer son cinquième consulat!

Germanicus a été forcé de recevoir à Massilie [1] les honneurs qu'on lui avoit destinés. Nous y avons passé deux jours ; et pendant ce temps, César s'est vu accablé de harangues, de poëmes et de tout ce que l'adulation littéraire peut imaginer. On nous a laissé à peine un moment pour visiter les fameux temples d'Apollon et de Diane d'Éphèse [2]. L'air de Massilie est sain ; mais les tempêtes y sont ordinaires,

[1] Marseille.

[2] Strabon. On suppose que l'abbaye de St-Victor a été bâtie sur les ruines du temple de Diane.

et la côte est dangereuse pour la navigation. Le pays est devenu aride et sombre, depuis que Jules-César a fait abâttre le Bois sacré par ses légions. Les habitans soutiennent toujours le caractère aimable que leur prête Cicéron ; ils conservent encore quelques traits de ressemblance avec les anciens Grecs[1], quoique les colonies transplantent plus souvent les vices que les vertus de la mère-patrie. Les Massiliens sont renommés pour leurs mœurs ; ils sont sobres et studieux ; aussi les Romains font-ils élever chez eux leurs enfans. Mais nous ne voyons pas qu'ils en sortent meilleurs soldats ou plus profonds politiques : ils rapportent plutôt une théorie spécieuse que la pratique essentielle de la morale. Valérius répétoit souvent qu'il ne pouvoit souffrir qu'on façonnât la jeunesse romaine aux manières des Grecs. Moins rigide que Caton le Censeur, il m'exhortoit à ne pas négliger leur littérature ; mais, ainsi que ce grand homme, il faisoit peu de cas de leur philosophie. L'exemple de Philoclès m'a convaincu de la sagesse de cette opinion.

[1] Marseille fut fondée par une colonie de Phocéens.

A Telonium [1], nous avons cru retrouver le climat d'Italie. Sa rade, ouvrage de la nature, abri salutaire pour les marins, paroît comme un grand lac environné de montagnes qui la protégent contre les vents. Nous nous sommes embarqués dans ce port; et faisant voile entre la multitude des petites îles qui composent les Stœchades [2], c'est avec ravissement que nous avons contemplé ces bois d'orangers et d'arbustes odorans qui, répandant au loin leurs délicieux parfums, donnent au pays l'aspect d'un éternel printemps. Mais que cette apparence est trompeuse! Ses pâles habitans démontrent, par leur aspect décharné, à quel prix cette belle verdure leur est accordée. Exposés à l'ardeur d'un soleil brûlant et au souffle malfaifant du vent du midi, ils envient ceux qui vivent au milieu des neiges du Riphée, et détestent les fruits dorés, objets des désirs du voyageur. En continuant notre route le long des côtes rocailleuses sur lesquelles pendent des bois d'oliviers, nous découvrîmes les plaines sablonneuses de Forum-Julii [3], les moissons agréa-

[1] Toulon.

[2] Iles d'Hières.

[3] Fréjus.

bles

bles de Nicéa [1], la montagne à pic d'Hercule Monœces [2], et l'ancienne Sabusie [3] où Germanicus comptoit débarquer, pour poursuivre son voyage par la voie Emilienne [4]; mais un vent contraire nous ayant empêchés d'entrer dans le port, nous fûmes obligés de gagner la capitale de la Ligurie maritime.

Gênes, long-temps le siége de la guerre, possédée alternativement par les Carthaginois et les Romains, est entourée de montagnes presqu'inaccessibles. Les Génois sont industrieux et avides: la nature, en les douant ainsi, voulut sans doute contre-balancer les désavantages de leur sol et les attacher aux rochers où ils ont bâti leur ville. Ils ressemblent peu aux autres peuples de ces contrées; leurs jouissances sont médiocres; ils travaillent sans relâche à amasser des trésors dont ils usent avec parcimonie.

Nous avons passé les Alpes maritimes [5] par un vent épouvantable, mêlé de neige et de pluie: arrivés sur leur sommet perdu dans

[1] Nice au roi de Sardaigne.

[2] Monaco.

[3] Savone, petit port appartenant aux Génois.

[4] Par Emilius Scaurus. Strabon.

[5] La Bochetta.

les nuages, nous paroissions être séparés du reste du monde. L'obscurité du ciel et la lutte des élémens augmentoient l'horreur de ces montagnes, si long-temps respectées comme le boulevart inexpugnable de notre Empire.

On peut considérer effectivement les Alpes et les Apennins comme étant nos protecteurs naturels; mais il faut encore qu'ils soient défendus par le courage et la vigilance. C'est à la confiance excessive que ces boulevarts inspiroient, que Rome dut autrefois la terreur qu'elle ressentit après les défaites d'Allia, de Trébie et de Trasimène. Les Spartiates dédaignoient de s'enfermer dans des murailles; les Liguriens se persuadent, au contraire, que leurs rochers les rendent invincibles, et que ce n'est qu'en se séparant des hommes qu'ils assureront leur indépendance et leur liberté. C'est d'après ces principes qu'ils nous contraignirent à faire la guerre pendant huit années consécutives pour obtenir une portion de terrain de quinze cents toises de long, destinée à construire une voie publique [1].

Aussitôt que le torrent sera guéable, nous ne perdrons pas un instant pour nous re-

[1] Strabon.

mettre en route. Agrippine est déjà à Rome avec ses enfans, les officiers et une partie de l'armée, à laquelle on a confié la conduite des prisonniers, et le transport des trophées et des dépouilles. Mais les victoires remportées au prix de tant de sang et de fatigues, ne sont pas celles dont le triomphe offre le plus fastueux spectacle. La magnificence asiatique excite au pillage : on ravit aisément l'or et les bijoux qu'elle étale ; mais il faut de plus longs, de plus dangereux combats pour emporter les boucliers d'osier des Germains.

LETTRE XLV.

QUEL contraste entre les montagnes sauvages et dépouillées, que nous venons de quitter, et les plaines fertiles de la Gaule cisalpine [1] qui se découvrent en arrivant près de Derthon [2] ! La variété des arbres à fruits, entremêlés d'élégans peupliers, les vastes champs couverts de blé, les vertes prairies coupées de mille ruisseaux, sur lesquelles paissent d'innombrables troupeaux de toute

[1] La Lombardie.

[2] Tortone, au roi de Sardaigne.

espèce, les demeures riantes et commodes des paysans, portent dans l'ame les plus douces sensations. Je contemplai avec un vif plaisir cette scène de prospérité tranquille et de richesses dont la source est pure.

L'uniformité même ne me faisoit éprouver aucun ennui. Le calme qui s'offroit par-tout à nos regards, invitoit à la méditation : la saison secondoit cette disposition ; car, quoique nous eussions été retenus dans la Ligurie par les obstacles que la crue des eaux oppose à la marche des voyageurs, cet événement n'étoit dû qu'à une cause accidentelle. L'approche de l'été n'avoit fait encore aucune impression sur ces masses de neiges, qui, dans quelques semaines, tombant en torrent du haut des monts, porteront la désolation dans ces belles campagnes, malgré les efforts d'une industrie infatigable pour opposer des digues à leurs ravages. On trouve à peine maintenant des traces de ces marais, où Annibal et son armée eurent à souffrir plus de maux de la rigueur du climat, qu'ils n'en éprouvèrent de la valeur de nos armées. Le canal navigable d'Emilius Scaurus [1], de Plaisance à Parme,

[1] Strabon. On en voit des vestiges sur le chemin entre Plaisance et Parme.

est un de ces grands ouvrages d'utilité publique, qui commande la reconnoissance de tous les siècles. Quels souvenirs vinrent m'agiter lorsque je traversai la rivière Trébia, avant d'arriver à la première de ces colonies ! Une armée en déroute, deux consuls fuyant devant l'étranger qui venoit envahir la patrie !!! Certes, la défaite de Teutoburgium imprima une tache moins honteuse à nos armes. Nos légions furent massacrées ; mais celles de Sempronius furent vaincues.

Nous vîmes, près de la rivière Scultana [1], des troupeaux nombreux de ces moutons si estimés pour la finesse et la douceur de leur toison ; on fait beaucoup moins de cas de ceux de la Ligurie, dont la laine se ressent de la rudesse de leurs montagnes. Les plaines autour de Mutina [2] sont remplies de ces animaux utiles et inoffensifs ; ils broutent paisiblement dans les pâturages qui furent jadis le théâtre du meurtre et des discordes civiles, et le tombeau de deux consuls. . . . . C'est dans ces lieux qu'Auguste jeta les fondemens de ce pouvoir qu'aucun revers ne put ensuite ébranler. J'ai vu avec plaisir l'endroit où un

[1] La Secchia.

[2] Modène, capitale du duché de ce nom.

de mes aïeux[1] mit en déroute les Liguriens; par cette victoire il délivra les habitans des perpétuelles incursions de ces voisins dangereux. En traversant rapidement les Apennins et une partie de l'Ombrie, nous avons remarqué un grand nombre de cavernes, qu'on nous a dit avoir servi autrefois de retraites à nos ennemis; elles ne purent néanmoins les dérober aux Romains.

Je n'ai pas eu le temps de mettre ta méthode en pratique, lorsque nous avons passé dans l'Etrurie, ni de m'informer en détail des anciennes coutumes et des rites auxquels nous devons la plupart de nos cérémonies religieuses et publiques. Nous avons pris des Etrusques nos ornemens triomphaux et consulaires, et notre musique nous vient originairement de Tarquinium. Elle est toujours la plus vive passion des Toscans; leurs voix sont harmonieuses, et les paysans mêmes parlent avec une pureté qui m'a étonné. Chez les bergers des environs de Clusium, il me sembloit qu'on pouvoit encore apercevoir des traces de la courtoisie qui distinguoit le bon Porsenna; et comme nous descendions la montagne, ou plutôt le précipice

[1] Caius Flaminius. Tite-Live, liv. 39.

qui faisoit autrefois partie de ses états, nous vîmes plusieurs de ces bergers occupés à fouiller les ruines d'un vieux bâtiment, d'où ils retirèrent quelques vases qui portent, ainsi que ceux qu'on a découverts au sud de l'Italie, le caractère de leur origine grecque. Leurs formes sont élégantes et simples, et leur dessin plein d'expression, quoique sans ombres et sans coloris.

Nous sommes actuellement à Volsinium [1], ville autrefois opulente et respectée pour ses bonnes mœurs et ses excellentes loix, jusqu'au moment où ses habitans, énervés par le luxe, laissèrent à leurs esclaves l'entrée du sénat. Ceux-ci commirent bientôt tous les excès qu'une tyrannie ignorante et basse peut concevoir et exécuter : leur règne, qui ne pouvoit durer, fut néanmoins assez long pour anéantir la gloire de Volsinium. Comment se figurer maintenant que cette obscure ville municipale étoit jadis la première des douze grandes cités de l'Etrurie, ou que Séjan [2], un de ses habitans les moins distingués,

[1] Bolsena, appartenante au pape. Tite-Live, Valérius Maximus.

[2] Tacite, liv. 4. Les cohortes prétoriennes étoient la garde des empereurs; le préfet du prétoire les com-

soit le chef des bandes prétoriennes? La situation de cette ville n'est point agréable : sa proximité des lacs la rend mal-saine et humide ; mais son sol est très-fertile.

Le site d'Aquila[1] est vraiment enchanteur ; c'est dans ce lieu, à quelque distance avant d'arriver à Volsinium, que Drusus ; impatient de revoir son frère, est venu au-devant de lui. Il me félicita obligeamment sur mon retour, et me parla de toi en des termes qui me le firent bientôt trouver aimable. « Septimius, me dit-il, est notre ami commun ; » votre attachement pour lui ne sauroit surpasser le mien : je rends justice à la supériorité de ses vertus. Lorsqu'il est près » de moi, il est un génie protecteur qui me » sauve de ma propre impétuosité, et me » rend plus digne d'être le frère de Germanicus. Les passions destructives se taisent » devant sa sagesse ; compagnons des mêmes » jeux dans notre enfance, je rougis lorsque » je pense combien nous avons différemment

mandoit. Auguste créa cet emploi, et le rendit égal en dignité au maître de la cavalerie du dictateur sous la république ; c'étoit le premier grade militaire après celui d'empereur. Les gardes prétoriennes ont souvent donné leur chef pour maître à l'Empire.

[1] Aquapendente.

» employé les années qui l'ont suivie » ! C'est ainsi que Drusus rendoit témoignage à ton rare mérite, et cet éloge m'a donné bonne opinion de celui qui avoit su t'apprécier.

L'imagination vive et la figure aimable de ce prince, jointe à la malheureuse distinction d'être le fils de Tibère, doivent l'exposer à toutes les erreurs qu'entraîne l'adulation. Cependant, malgré cette haute fortune, il n'est pas content : il se plaint souvent à son frère de l'insolence de Séjan, qui jouit exclusivement de la faveur de son père. Il a laissé aussi échapper quelques plaintes contre Livie. Germanicus lui a conseillé d'opposer le mépris aux manières hautaines du favori, et lui a promis de marquer à sa sœur son improbation de sa conduite.

Drusus paroît révérer les vertus de Valérius ; mais il a redoublé mon inquiétude en m'assurant que ce grand homme avoit dans Séjan un implacable ennemi. L'empressement extraordinaire que met Drusus à découvrir sa retraite pour rendre au sénat un membre aussi distingué, dont les principes doivent porter ombrage à l'empereur, me paroissoit suspect dans un jeune homme connu pour ne s'occuper que de ses

plaisirs ; mais une expression de sa conversation m'a expliqué ce mystère. Il déclamoit contre l'insolence de Séjan, qui osoit contraindre les opinions libres des hommes revêtus de la dignité sénatoriale. « Enfin, dit-il, et ses yeux s'allumoient de colère, » il a osé aspirer à la main de Valéria, la » plus belle, la plus parfaite des femmes ! Son » audace n'est pas allée jusqu'à la demander » lui-même ; et, malgré toute son influence, » il n'a pu engager l'empereur à se charger de » ses intérêts ; il a remis ce soin à quelqu'un » de ses courtisans. Valérius, ayant repoussé » cette proposition avec un juste dédain, n'a » cessé depuis ce temps d'être l'objet de ses » calomnies. Il est enfin parvenu à priver » Rome de son plus brillant ornement. Toutes » les fois, continua-t-il en soupirant, que je » passe devant le palais de Valérius, je me » sens tellement agité, et j'éprouve de si vio- » lens transports de rage, que si, dans ce » moment, Séjan s'offroit à moi, je ne pour- » rois résister à lui percer le cœur ».

Germanicus le conjura de modérer son caractère. Je lui protestai qu'aucun pouvoir humain ne m'empêcheroit de demander justice des vils calomniateurs de mon oncle ;

mais que le soin de sa réputation et le bonheur de ma famille ne regardant que moi, je ne voulois partager avec personne les dangers dans lesquels pourroient m'engager les démarches que sa situation m'imposoit. Nous changeâmes d'entretien, et bientôt après nous allâmes nous reposer.

Nous partons demain de grand matin pour Rome ; j'espère que tu m'y auras écrit. Je profite du courier d'un des préteurs pour t'envoyer cette lettre ; il m'eût trop coûté de manquer une occasion de m'entretenir avec toi.

LETTRE XLVI.

MALGRÉ les circonstances qui attristent mon ame et qui semblent devoir obscurcir pour moi l'avenir, j'ai senti un transport momentané à la vue de notre superbe Rome. Les villes que nous avons traversées depuis Volsinium, étoient abandonnées par les habitans qui venoient en foule contempler leur Germanicus [1]. Toutes les cohortes préto-

[1] Tous les historiens font mention des honneurs qu'on lui rendit.

riennes allèrent à sa rencontre, quoique deux seulement en eussent reçu l'ordre. Le peuple romain, de tout sexe et de tout âge, vint jusqu'à la vingtième borne milliaire au-devant de son héros bien-aimé. J'ai vu César vivement ému de ces marques d'un attachement pur et dépouillé de tout motif honteux, seul attachement dont un grand homme doive être flatté ; mais il s'efforçoit de retenir les sentimens que tant de démonstrations d'amour excitoient dans so[illegible]me : il paroissoit cr[illegible]dre qu'on ne les attribuât à une affectation [illegible]e popularité. Le tribut le plus pénible est sans doute celui que la vertu est forcée de payer au vice, dans les privations auxquelles elle se condamne. J'observai souvent Germanicus ; des soupirs lui échappoient involontairement, et ses yeux, en cherchant à s'éloigner de ce spectacle, trahissoient son affection et sa reconnoissance.

Notre voyage augmentoit d'intérêt, en nous rapprochant davantage de la ville impériale. Tu as souvent admiré le lac Ciminien [1] et les bois qui ombragent ses bords : rien ne peut

[1] Lac de Vico, entre Viterbe et Ronciglione ; le mont Ciminien, appelé maintenant la Montagne. Le pape actuel (Pie VI) y a fait construire un superbe chemin.

surpasser leur beauté dans cette saison. Lorsque nous eûmes gravi la hauteur escarpée qui mène au sommet de la montagne, nous demeurâmes ravis du spectacle qui s'offrit à nos regards. La variété des plantes et des arbustes fleuris qui croissent entrelacés avec les sycomores et les châtaigniers, les teintes différentes de verdure, la limpidité des eaux du lac, les concerts des innombrables oiseaux qui se faisoient entendre, l'atmosphère embaumée du parfum des fleurs, tout contribuoit à nous plonger dans une sorte d'ivresse. Drusus lui-même, que je crois peu susceptible de se laisser entraîner par les beautés sublimes de la nature, céda au charme qui s'étoit emparé de nos sens, et s'arrêta pour contempler cette scène délicieuse. « Tu » trouves une grande différence, dit-il à son frère, » entre ces bocages que Vénus ne dé» daigneroit pas d'habiter, et la forêt Her» cinienne; le changement est en effet digne » des transports qu'il te fait éprouver ».

« Ce spectacle est vraiment enivrant, répondit Germanicus, » et néanmoins il fut un » temps où la forêt Ciminienne étoit aussi for» midable aux Romains, que les bois de la » Germanie viennent de nous le paroître.

» L'action de les traverser paroissoit alors un
» exploit si pénible et si hasardeux, qu'on ne
» croyoit pas devoir le permettre à nos géné-
» raux. Cependant Fabius, qui méprisoit ces
» préjugés, le tenta, et justifia, par le succès,
» une conduite qu'on eût sans cela condamnée
» comme téméraire. Combien on loua son
» frère intrépide, qui, profitant de la langue
» étrusque qu'on lui avoit apprise, parvint à
» reconnoître ce passage, sous le déguisement
» d'un paysan! Le courage et la persévérance
» trouvent peu de difficultés insurmontables.
» Souvent, débattant en moi-même si j'ex-
» poserois l'armée aux périls d'une entreprise
» douteuse, j'ai été confirmé dans ce dessein
» par le souvenir de Fabius victorieux, et qui,
» ayant franchi les limites de ce bois, rendoit
» compte de ses conquêtes aux tribuns éton-
» nés, que Rome envoyoit pour le dissuader
» de franchir ces terribles montagnes ».

Le mont Soracte [1] parut bientôt, élevant sa cime altière au milieu de la plaine spacieuse, et nous arrivâmes à Rome par la voie Flaminienne. J'aurois rougi en parcourant ce chemin mémorable, qui rappelle les utiles services que mes ancêtres rendirent à la république,

[1] Mont Saint-Oreste.

si leurs exemples n'avoient pas constamment animé toutes mes actions. En passant la petite rivière de Créméra, je songeai que trois cents Sabins, succombant dans cet endroit, en défendant courageusement leur pays, étoient les modèles sur lesquels on avoit formé leur postérité à la vertu, et combien il importoit de remplir l'ame des jeunes gens du souvenir des grands exploits de leurs pères !

J'éprouvai une émotion impossible à décrire en traversant le Tibre. Je saluai le pont Milvien [1], les montagnes Sabines, les plaines de Fidénates, et tous ces objets si connus, qui me rappeloient mille circonstances longtemps bannies de ma mémoire. Par-tout de nouvelles maisons de campagne se présentoient à ma vue ; une magnificence toujours croissante annonçoit la maîtresse du monde ; et lorsque nous nous arrêtâmes au palais où Agrippine attendoit son époux, j'avois presqu'oublié que je n'avois ni parent ni ami pour me recevoir ! ! !

Germanicus me pressa d'accepter l'hospitalité sur le mont Hortulan [2], où il compte

[1] Le pont Milvien ; Ponte-Molle.

[2] Mont Pincio, maintenant enfermé dans les murs de Rome.

habiter jusqu'à son triomphe. Plusieurs raisons m'engagèrent à le refuser. Je trouvai ma maison prête et dans un meilleur état que je ne devois m'y attendre. . . .

Tes lettres de Grèce me dirigeront dans mes recherches. Je partirai immédiatement après la célébration du triomphe ; la splendeur des préparatifs le retarderont nécessairement. L'empereur affecte, dit-on, de louer continuellement son fils adoptif ; mais il mêle toujours à ses discours quelques observations sur sa prétendue témérité, et il désapprouve qu'il ait assisté aux honneurs funèbres [1] rendus à nos légions malheureuses, parce qu'une ancienne superstition défendoit aux généraux d'approcher des morts. Ces réflexions faites pour exciter l'indignation des gens vertueux et la risée des sages, sont soigneusement répétées par Séjan et son parti ; enfin les hommes les plus irréligieux et les plus immoraux de Rome déclament contre Germanicus, pour avoir transgressé les loix du pontificat. Agrippine est exaspérée ; mais César, fort de sa conscience, certain de son amour pour la patrie, et de sa loyauté envers son prince, dédaigne les viles ma-

[1] Tacite, liv. 1.

nœuvres de ses ennemis, et ne laisse échapper aucune plainte contre l'empereur. Pourroit-on néanmoins blâmer le courroux d'Agrippine? Par quelles injures on a aigri ce généreux courage, et que le sort du dernier de ses frères a été funeste [1]! Adopté par Auguste, dernier reste de la race des Césars, n'a-t-il pas été condamné à vivre, en misérable banni, à l'île de Planasia [2]; et enfin n'a-t-il pas été massacré par les ordres de l'heureux Tibère? Il est impossible qu'Auguste ait pu vouloir sa mort, et Rome entière a soulevé le foible voile dont le nouvel empereur a cherché à couvrir son crime. Cette atrocité a déjà, en quelque sorte, reçu son châtiment, par les terreurs auxquelles l'a exposé la conspiration de Clémens, cet audacieux esclave qui persuada aux villes municipales et aux colonies, qu'il étoit Posthumius Agrippa. Il étoit même parvenu à tromper plusieurs personnes à Rome; et un grand nombre de sénateurs et de citoyens considérables feignirent de le croire, afin

[1] Posthumius Agrippa, fils d'Agrippa et de Julie, Tacite, liv. 1 et 2.

[2] Pianosa, île de la Méditerranée.

d'exciter une sédition contre l'empereur. La haine qu'on porte à Tibère, le secondoit au moins autant que sa singulière ressemblance avec son maître. La mort de Clémens et le secret qu'on a observé dans cette occasion, ont terminé cet événement bizarre; mais il avoit un parti considérable, et les craintes de Tibère vengeront encore long-temps le malheureux fils de son prédécesseur. C'est toujours un malheur, lorsque des projets de ce genre sont réellement formés. Ils paroissent légitimer les précautions de la tyrannie, et créent des défiances et des craintes qui finissent par envelopper dans la proscription les hommes les plus incapables de forfaits pareils.

LETTRE XLVII.

Je parcours avidement ces lieux superbes, dans l'espérance de tromper mes ennuis. J'ai revu les jardins magnifiques de Salluste [1],

[1] *Voyez* la vie de Tibère dans Tacite et autres historiens.

le cirque de Flore [1], près de la porte Salarienne. Mais l'aspect de Rome a bien changé depuis l'avénement de Tibère à l'Empire. Malgré sa feinte humilité, et le mépris avec lequel il semble repousser l'adulation, il n'en exige pas moins une obéissance servile. Par un raffinement de tyrannie, il voudroit que la soumission la plus abjecte parût n'être que l'expression d'un sentiment libre : la sévérité de ses manières répand une teinte de tristesse sur tous ceux qui l'approchent familièrement. Devions-nous jamais croire qu'un jour nous regretterions celui qui nous ravit la liberté ? Octave étoit populaire, et sa tendresse pour ses amis rendoit son caractère privé infiniment aimable. En partageant les amusemens du peuple, il sut s'en faire aimer ; du moins chercha-t-il à nous séduire : mais Tibère, naturellement sombre, et dont l'esprit est altier, nous dédaigne au point de ne pas s'abaisser jusqu'à plaire ; d'ailleurs, toujours mécontent de lui, il se plaint toujours des autres. Sujet, il se récrioit contre l'oubli auquel on le

[1] Sur le mont Pincio, les Minimes français du mont de la Trinité en possèdent une partie.

On voit encore le lieu sur lequel il étoit auprès de la porte Salara.

condamnoit ; souverain, il craint les trahisons que sa tyrannie provoque sans cesse. On ne peut nier qu'il ne se soit conduit avec intrépidité dans plusieurs occasions : il faut sans doute l'attribuer à la force de l'exemple et de la discipline ; car il est maintenant adonné aux plus absurdes et aux plus vaines terreurs. Son imagination sans cesse poursuivie par l'idée du poison, des sortiléges, le fait recourir aux plus grossières superstitions. Lorsqu'il voit un nuage éloigné, précurseur de la tempête, il ceint son front de lauriers, auxquels il suppose le pouvoir de le préserver de la foudre. Il est superstitieux sans avoir une grande confiance dans un être supérieur et bienfaisant : il est peut-être le plus malheureux habitant de son Empire ; et les vertus, la splendeur de sa famille sont les fléaux de sa vie : ainsi son ame mal-faisante fait sortir le mal du sein même du bien. La dignité de sa mère et les honneurs qui lui ont été conférés par le sénat, la jeunesse et l'aimable caractère de son propre fils Drusus, mais sur-tout les qualités héroïques de Germanicus, font fermenter en lui les passions hideuses de l'envie, la méfiance et la crainte : le seul Séjan est dans son intimité, quoiqu'il

n'ait vraisemblablement ni son affection, ni sa confiance. Tibère a peur de la mort; et son ministre, qui lui recommande toujours d'être en garde contre les attentats ouverts ou cachés, lui présente sans cesse quelque danger qui le rende nécessaire. Comme préfet du prétoire, il affecte de maintenir l'ancienne discipline. Il a formé un camp régulier, pour réunir en un seul corps les cohortes prétoriennes jusque-là dispersées dans la ville: c'est bien moins le projet de les éloigner des dissipations et des plaisirs de Rome, qu'un prétexte pour couvrir le dessein d'en faire de plus sûrs instrumens, afin de river nos chaînes; peut-être même veut-il faire servir ce changement à ses vues ambitieuses et personnelles. Il est ennemi de la famille Césarienne, parmi laquelle il sème les dissentions avec beaucoup d'art; enfin c'est un agent habile et hardi, que le despotisme semble s'être complu à créer pour le servir. La cour est divisée en deux partis: les jalousies des femmes fomentent les animosités, et les circonstances les plus frivoles font naître des haines implacables. Germanicus et Drusus restent seuls immuables dans leur amitié. La conduite irréprochable d'Agrippine, le

nombre et la beauté de ses enfans, sa proche parenté avec Auguste, lui donnent aux yeux des Romains de grands avantages sur Livie. Séjan est dans le parti de cette dernière. Drusus, à qui cette liaison déplaît, a souvent, mais inutilement, prié sa femme de rompre tout commerce avec lui. Ce prince méritoit un sort plus heureux, et les torts de sa jeunesse doivent, pour la plupart, être attribués aux chagrins que lui cause son intérieur.

Fatigué du récit des intrigues et des cabales de ceux qui nous gouvernent, j'allai errer, vers le soir, jusqu'à la grotte d'Egérie: son aspect rustique, le murmure de sa fontaine me rappelèrent par quels artifices innocens (si tout ce qui n'est pas la vérité peut n'être pas coupable) on menoit la simplicité de nos pères. Je visitai le temple des Muses, et les temples unis de la Vertu et de l'Honneur, élevés par le vainqueur de Syracuse [1]. Je continuai ma promenade jusqu'à la voie Appienne; et quittant les superbes mausolées des Métellus et des Servilius, je m'assis près de celui des Scipions [2],

[1] Marcellus.

[2] Découverts, en 1780, avec les piédestaux des statues ainsi qu'ils sont décrits par Tite-Live et Cicéron, etc. etc. Les urnes et les inscriptions sont au muséum du Vatican.

où je tombai dans une suite de réflexions qui me firent gémir de n'être pas né au siècle de ces grands hommes. — Vainqueurs des rois, ils n'étoient que les égaux de leurs concitoyens ! Ces pensées exaltoient mon ame : dans mon enthousiasme, je récitai quelques-uns des vers les plus animés du poète Ennicus, qui, par un ardent amour pour la gloire de sa patrie et son attachement aux héros qui la défendoient, mérite que Rome place sa statue entre celles des héros qu'il a chantés. Mais tandis que je contemplois ces images, le vainqueur de Carthage, poussé à Linternum par l'ingratitude de ses concitoyens, vint s'offrir à mon imagination : je le voyois défendre qu'on déposât sa cendre dans le tombeau de ses aïeux. Le second des Scipions le suivoit, héritier des vertus et de la renommée du premier, et succombant victime de la trahison de ses proches et des dissentions de la république. J'essayai enfin de chasser le souvenir du passé, rendu si douloureux par la honte du présent; et je courus me distraire au milieu de la foule des sénateurs et des hommes de lettres, qui se rassemblent chez Drusus et son frère.

J'y trouvai Velleius Paterculus [1]; au pre-

[1] Historien très-connu, dont les ouvrages existent encore.

mier moment, je fus charmé de lui. Il se propose d'écrire l'histoire de Rome depuis sa fondation. Il a certainement une grande expérience militaire ; sa manière de s'exprimer est élégante et pure, et Tibère le considère comme un des meilleurs officiers de l'armée. Il parut désirer de faire plus intimement connoissance avec moi, afin d'obtenir plusieurs renseignemens sur l'expédition de Varus. J'étois disposé à satisfaire à toutes ses questions ; lorsque, dans le cours de la conversation, je l'entendis comparer l'amitié de l'empereur pour Séjan, à celle de Scipion et de Lélius. Cette bassesse m'inspira un dégoût insurmontable pour lui ; et j'évitai, dès cet instant, de lui donner aucun détail. L'homme qui peut descendre jusqu'à cette grossière adulation, ne sauroit être un historien fidèle. Il est bien étrange qu'un génie aussi brillant puisse abjurer l'esprit indépendant d'un soldat, pour l'espérance honteuse des faveurs d'une cour.

Tu me demandes si j'ai rencontré Aurélie ? Non, mon ami ; je l'ai soigneusement évitée. Quelqu'un m'a dit l'avoir vue chez Agrippine ; elle a fait des questions indirectes à plusieurs personnes sur ma captivité

et ma conduite dans la Germanie. Quoique je la fuie, t'avouerai-je ma foiblesse ? J'ai été trois fois à la maison de campagne de ta mère, non pour y examiner les curiosités naturelles, les pétrifications qu'on y trouve, mais pour contempler l'astre de la nuit, de la longue promenade de cyprès au sommet de la montagne qui domine le Vatican [1]. C'est dans ce lieu que je passai avec Aurélie la soirée qui précéda mon départ : là elle me jura une fidélité éternelle. La pompe de la première ville du monde n'auroit plus, disoit-elle, de charmes à ses yeux : ses souvenirs iroient désormais se porter sur les rives du Rhin et de l'Elbe. . . . . . Pardonne, Septimius, c'est devant toi seul que je m'abandonne à ces mouvemens que ma raison n'a pu vaincre entièrement. Peut-être devrois-je la voir ; l'image qu'elle a laissée dans mon imagination est trop parfaite : sa présence peut me désenchanter. . . . . Enfin cette pensée m'obsède, et le soin que je mets à la combattre, irrite encore le sentiment que je veux étouffer.

[1] Monte-Mario.

LETTRE XLVIII.

Enfin le jour du triomphe est fixé pour le septième jour avant les calendes de juin [1]. Je serai libre alors de me consacrer à ma famille infortunée. Tu as donc vainement parcouru la Grèce ? Cependant les indices que tu as obtenus par ce capitaine tyrien, nous seront utiles. Puisqu'il a rencontré près de Messine le vaisseau qui portoit Valérius, il est assez probable que mon oncle a choisi son asile dans quelque partie de la Sicile. Comment a-t-il pu demeurer si long-temps ignoré ? Je crois que c'est à tort que j'ai soupçonné l'empereur et son favori. J'aurois besoin d'imiter ta modération et le calme de ta raison : la mienne n'est que trop subordonnée à mes passions ; et lorsque mon cœur est pénétré de la justice d'une cause, mon esprit ne met plus de bornes à son zèle pour la défendre.

Germanicus m'a fait passer une matinée bien intéressante. Ce jour [2] étant annuellement

[1] 26 de mai.

[2] Ovid. de Fast. liv. 5.

consacré à la double célébration du traité humiliant consenti par les Parthes, et de la punition des meurtriers de Jules-César, Tibère est obligé d'offrir les sacrifices accoutumés dans le temple de Mars Vengeur, et même de paroître publiquement au Cirque. Toute la famille des Césars (le général excepté)[1] assiste à ces solennités. Libre de disposer de sa journée, Germanicus me proposa de l'accompagner jusqu'à la maison de campagne de Tite-Live[2]. « Cet admirable » historien, me dit-il, mérite tous nos res- » pects; sa présence m'inspire une vénéra- » tion égale à celle que j'éprouve en passant » sous l'arche triomphale érigée, près de la » porte Capanée[3], à la mémoire de mon » père, dont il a retracé les grandes ac- » tions ».

Nous trouvâmes Tite-Live dans un petit appartement donnant sur un jardin, que bordent les eaux du Tibre. Il nous ramena dans le vestibule de sa maison au milieu des

[1] Les généraux auxquels on accordoit le triomphe, ne pouvoient entrer dans Rome avant la célébration.

[2] Il mourut l'année suivante, ainsi qu'Ovide.

[3] Arche de Drusus. On la voit encore à la porta San-Sebastiano.

grands hommes, dont il nous a transmis les vertus. Leurs bustes sont placés dans six niches, et représentent Camille, Fabius Maximus, Paul-Emile, Marcellus, Scipion l'Africain, et Titus Quintius Flaminius.

Il reçut Germanicus avec affection et simplicité. « Vous travaillez depuis long-temps » pour moi, mon fils, s'écria-t-il ; mais je » crains que la mort ne me ravisse l'honneur » de tracer vos victoires, et sur-tout les » vertus qui vous rendent encore plus il- » lustre ».

« Si mes actions vous paroissent dignes » d'être remarquées, répondit César, c'est » à vous qu'est dû leur plus grand mérite : » pouvois-je vous lire sans chercher à imiter » les faits que vous avez immortalisés ? En » célébrant les vertus de nos pères, vous » avez imposé une tâche bien difficile à leurs » enfans ».

Il me présenta ensuite au sage, en lui faisant un récit de ma conduite avec toute la partialité de l'amitié. Tite-Live alla dans sa bibliothèque, d'où il rapporta un petit volume. « Ce livre, dit-il, en le montrant à César, » contient les notes que j'ai faites » sur le temps présent. Le nom des familles

» illustres qui se sont distinguées au service
» de la patrie, est à la tête de chaque page.
» J'ai écrit au bas les noms, les qualités et
» les actions de ceux de leurs descendans
» qui soutiennent ou ajoutent à l'honneur de
» leur race. Voyez combien j'ai écrit au titre
» de Claude, à celui de Quintius : j'ai déjà
» noté ce que vous venez de me dire sur
» Marcus. Je voudrois, continua-t-il, en
fermant le livre, » que tous ceux dont les
» noms seuls ornent ces pages, pussent, en
» jetant les yeux sur le vide qui les suit,
» sortir de leur apathie et travailler à le
» remplir.

» Quintius est un des héros que je pré-
» fère. Il contribua non-seulement à faire
» craindre les Romains, mais il les fit aimer :
» il surpassa les Grecs en esprit et en grâce,
» presqu'autant qu'il leur étoit supérieur en
» valeur. Si tous les hommes grands et ver-
» tueux étoient aimables, la cause de la vertu
» gagneroit universellement, et le vice res-
» teroit sans excuse ».

Je me hasardai à lui demander pourquoi il n'avoit pas orné son portique du buste de Jules-César. Il répondit vivement : « Parce

» que je n'aurois pu placer vis-à-vis, celui du
» grand Pompée [1]. J'espère cependant qu'on
» trouvera que j'ai rendu justice à tous deux».
A ces mots Germanicus l'embrassa. « Mon
» vénérable ami, lui dit-il avec transport,
» quel prix votre sincérité donne aux éloges
» que mon père a reçus de vous, et que je
» suis fier de ceux que vous daignez ac-
» corder à son fils » !

Tite-Live demanda à César si on avoit quelqu'espoir qu'Ovide seroit bientôt rappelé de son exil.

« Je plains son sort, répondit Germanicus; Suillius [2] m'a montré dernièrement une épître touchante, que son infortuné beau-père lui adressoit, pour m'engager à le servir : mais je n'ose solliciter son retour. Tibère accordera difficilement une grâce refusée constamment par Auguste. J'ignore la véritable raison de son exil : on croira, avec peine, que des ouvrages immoraux aient seuls provoqué cette rigoureuse punition, quand nous voyons tant d'auteurs, éga-

[1] Auguste le nommoit en plaisantant le Pompéien. *Voyez* Tacite.

[2] Epîtres d'Ovide, liv. 4.

lement coupables, demeurer impunis. Il est néanmoins incontestable que plus un talent est supérieur, plus l'on doit juger avec sévérité ses ouvrages. La jeunesse sans expérience se laisse aisément séduire par le charme du style; et ces mêmes principes qui l'égarent ne lui causeroient que de l'éloignement et du dégoût, s'ils étoient revêtus d'un langage moins délicat. L'exil d'Ovide, néanmoins, a-t-il mis un terme à la corruption qu'on attribue à ses ouvrages ? Cette question, je pense, est résolue dans votre esprit comme dans le mien. Je suis trop zélé partisan des Muses, pour ne pas regretter que les poètes ne soient pas plus souvent bons moralistes : mais leurs éloges ont l'air de la flatterie ; leurs satyres sont d'une froideur fatigante, ou d'une outrageante malignité. C'est à vous seul, qui nous avez fait un tableau si fidèle des avantages qui résultent des grandes actions et des maux que produit le crime ; c'est à vous qu'il appartient d'instruire la génération présente et future, par les exemples du passé ».

« Vous conviendrez cependant, reprit l'historien, qu'Horace a donné, dans ses poésies enjouées, d'excellens préceptes de philosophie morale, et que son ode sur les vic-

toires de votre père [1] vaut mieux que tous les volumes que j'ai écrits ».

« Cette ode, dit César, fait mes délices et ma gloire : mais si vous et d'autres historiens, n'aviez pas attesté les vérités qu'elle contient, la postérité, après avoir admiré l'harmonie du nombre, la hauteur des expressions, la rejetteroit, sans doute, avec les innombrables productions échappées à l'adulation si commune dans ce siècle, et qui déshonorera la littérature tant qu'il y aura des poètes et des protecteurs ».

Les heures s'écouloient rapidement dans cette conversation : nous quittâmes Tite-Live avec peine, et revînmes par les champs de Quintius Cincinnatus [2]. Germanicus, ennemi du faste et du luxe, ne manque jamais de vanter la simplicité des mœurs antiques. Les réflexions que nous suggéroit le contraste de ces temps avec notre siècle dégénéré, nous menèrent à de profondes méditations, qui ne tournèrent pas à l'avantage de celui-ci. Un événement arrivé récemment venoit encore à l'appui de notre opinion. Le riche Apicius [3], examinant ses comptes il y a

[1] Horace, ode 4, liv. 4.

[2] Prati de Quinti.

[3] Dion Cassius.

peu

peu de jours, trouva que les dépenses de sa table ne lui avoient laissé que 250 mille sesterces de son immense fortune. Il s'empoisonna dans la crainte de mourir de faim. Faut-il qu'un traité sur la manière de prolonger les plaisirs d'un repas, et la singularité ridicule de sa mort, puissent sauver son nom de l'oubli ! Tu diras, peut-être, qu'on ne peut rappeler sa mémoire que pour la mépriser ; mais qu'importe le jugement de la postérité au misérable qui n'estima jamais la gloire ? et combien de gens qui rient de sa mort, regrettent sa table somptueuse, et sont disposés à l'imiter plutôt que Curius Dentatus, qui, refusant l'or de l'étranger, ne vivoit que des végétaux qu'il apprêtoit de ses mains ?

LETTRE XLIX [1].

GERMANICUS César a triomphé hier des Chérusques, des Cattes, des Angrivares et de toutes les nations entre l'Elbe et le Rhin. Les

[1] *Voyez* la description de ce triomphe dans Strabon ; et Tacite, liv. 2.

dépouilles, les captifs, la représentation des montagnes, des fleuves et des batailles précédoient son char; mais les aigles reprises sur les barbares attiroient sur-tout les regards des Romains. Le nom de ton ami fut tant de fois répété au bruit des acclamations de ses concitoyens, que j'éprouvai un bonheur qui approchoit du délire. La couronne civique et les autres récompenses militaires que j'avois obtenues, fixoient l'attention du peuple, et je l'entendis remarquer qu'il n'y avoit presqu'aucun officier ou soldat qui n'eût reçu des témoignages de sa valeur. Notre général, qu'on idolâtre à si juste titre, parut avec tous ses avantages; sa beauté peu commune, la bienfaisance qui embellit ses traits, les lauriers si mérités qui ceignoient son front, et ses cinq enfans qui partageoient avec lui son char triomphal, remplissoient tous les cœurs d'admiration et d'amour. Les jeunes gens se promettoient, pour eux et pour la patrie, un bonheur qu'ils devroient à ses vertus; mais les vieillards, m'a-t-on dit, soupiroient en contemplant ce spectacle, se rappelant le sort prématuré de son oncle [1] et de son père [2]. Nous pas-

[1] Marcellus.

[2] Drusus.

sâmes devant l'arc élevé en mémoire de la délivrance des étendards de Varus ; il est placé auprès du temple de Saturne, et à peu de distance de la maison de Cornélius Dolabella. Ici les acclamations redoublèrent, et les licteurs avoient de la peine à contenir les flots du peuple : la foule étoit si pressée, que ni mon cheval, ni ceux de mes compagnons ne pouvoient avancer. Les couronnes, la profusion des fleurs qu'on jetoit sur nous de toutes parts, nous empêchoient de faire un pas. Nous nous arrêtâmes quelques instans ; c'étoit précisément dessous une terrasse où se trouvoit Livie avec Aurélie et un grand nombre de dames. Dolabella, qui étoit auprès de moi, leva les yeux et les salua : je suivis son exemple, et j'aperçus, pour la première fois depuis mon retour, celle que je n'ai pu un instant bannir de mon cœur. Son trouble fut si marqué, que je détournai la vue et me mis à causer, sans savoir ce que je disois, avec Sulpitius qui étoit de l'autre côté de moi. J'oubliai César, les Germains, le triomphe ; et si les licteurs n'avoient pas fait reprendre la marche dans ce moment, il m'eût été impossible de ne pas ramener mes regards sur cette fatale terrasse. Dolabella ne

dit pas une parole pendant le reste du temps que dura la cérémonie. Lorsque nous fûmes entrés au Capitole, des sensations plus sublimes vinrent effacer ces mouvemens de foiblesse que je ne puis me rappeler sans rougir. La majesté du temple, les sons imposans qui faisoient retentir son dôme élevé, l'idée d'avoir joint de nouveaux trophées à ceux qui décoroient le sanctuaire de la souveraineté de Rome, tout se réunissoit pour enivrer nos ames. Quand nous sortîmes, le soleil étoit déjà couché; mais sa réverbération éclairoit encore l'horizon, et donnoit un air de joie à ce spectacle intéressant. Quels objets s'offroient à nous! le Forum, ce siége de l'éloquence, qui le fut de la liberté! le mont Palatin, berceau de notre empire, et les hautes montagnes d'Albe s'élevant majestueusement pour terminer la perspective! Tu conviendras que rien n'est comparable à la beauté de ce point de vue [1].

Tibère donna un banquet somptueux, et fit distribuer des largesses au nom de Germanicus. Le peuple, voulant me marquer son estime, mit une couronne sur la statue

[1] Ces vues prises des fenêtres du prince Rezzonico, au Capitole, sont encore admirables.

de Titus Flaminius [1], vis-à-vis le cirque de Maximus. Germanicus me présenta le soir à l'empereur, chez lequel je soupai. Tibère donna des éloges à ma conduite ; il me témoigna des regrets de ce que mon oncle n'eut pas été présent au triomphe. « Quoique j'aie pris » quelquefois, me dit-il, la liberté de différer » d'opinion, comme sénateur, avec Titus Va- » lérius, je n'en estime pas moins ses vertus » et son zèle pour la cause publique : je m'é- » tonne néanmoins qu'il ait quitté le sénat, » où son avis est d'un si grand poids, et où » les hommes de son caractère sont mainte- » nant si rares. Avez-vous quelques notions » sur le lieu où il s'est retiré » ? Je répondis que je l'ignorois, mais que je ne doutois pas, quels que fussent les motifs de son éloignement, de son attachement à la république. J'aurois voulu ajouter, et à celui qui la gouverne. — Ces paroles s'arrêtèrent au passage, et mon cœur se révolta contre l'hypocrisie qui me poussoit à les proférer.

Ceux qui connoissent les manières habituelles de Tibère prétendent qu'il s'est conduit, dans cette circonstance, avec une affabilité qui ne lui est pas ordinaire. Il caressa

[1] *Voyez* Plutarque, sur la vie de Flaminius.

beaucoup César, et lui parla long-temps des affaires de la Syrie : il entretint Silius et Cécina, qui ont obtenu les ornemens du triomphe. Malgré tous ses efforts, on voit percer dans ses discours une réserve hautaine et un apprêt mystérieux et étudié, qui glacent la gaieté et repoussent la confiance. On prétend que lorsqu'il arrivoit pendant qu'Auguste étoit engagé dans une conversation enjouée et familière, celui-ci la rompoit brusquement. Si tel est l'effet qu'il produisoit sur l'homme auquel il étoit subordonné, peut-on s'étonner de la tristesse qu'il jette sur ceux qui lui sont maintenant soumis ?

LETTRE L.

Drusus a donné aujourd'hui un superbe festin à son frère ; toute la famille des Césars s'est trouvée réunie. Sulpitius, Dolabella, et moi avons été invités, ainsi qu'Aurélie et plusieurs autres dames, amies de Livie. On a illuminé les jardins du palais impérial : le mont Palatin a retenti du bruit de l'allégresse ; mais son influence n'a pas pénétré jusque

dans le palais. L'empereur, après avoir paru un instant et parlé, s'est retiré à l'écart avec Germanicus. Augusta [1] est restée davantage; mais la contrainte et la froideur ont été très-marquées entr'elle et Agrippine. Livie adressoit toute sa conversation à Séjan, venu avec l'empereur sans être invité. Drusus s'est contenté de le regarder avec mépris, et n'a plus eu l'air de s'apercevoir de sa présence. Sulpitius, pour lequel la plus grande partie des convives étoit inconnue, paroissoit embarrassé. Cécina, dont le caractère franc et honnête méprise l'adulation et déteste la réserve cérémonieuse, étoit impatient de se retirer. Silius sollicite un emploi pour lequel il soupçonne Dolabella d'être son compétiteur; et le supposant protégé par Drusus, il ne voyoit qu'avec inquiétude la faveur dont il paroissoit jouir, tandis que Dolabella, de son côté, ne cessoit de fixer Aurélie pour observer ses mouvemens. L'aimable mère de Germanicus, qui connoît l'artificieux Tibère, sembloit ne pas oser se livrer au bonheur que lui donnoit la gloire de son fils : tourmentée pour sa sûreté future,

[1] Livie, femme d'Auguste et mère de Tibère, adoptée dans la famille des Jules par le testament d'Octave.

elle désire vainement rétablir l'union dans la famille : l'on voyoit sa physionomie prendre une teinte plus triste, lorsqu'elle considéroit l'insensibilité de son second fils [1], que sa stupidité rend un objet méprisable et ridicule. Inattentif à ce qui se passoit autour de lui, il s'étoit endormi d'un profond sommeil avant la fin du repas. Cécina me dit en le regardant : « Si j'avois à porter envie à quelqu'un
» de ceux qui sont ici, ce seroit à Claudius.
» Vous voyez probablement en lui votre
» maître futur. Germanicus est trop ver-
» tueux; Drusus a le cœur trop haut; ce
» jeune homme n'excite ni crainte ni envie;
» il sera oublié, et, grâce à son imbécillité,
» il pourra recueillir un jour les avantages
» dus à leurs talens ». D'après ce tableau, tu conclus que mes plaisirs n'ont pas été vifs; mais rappelle-toi qu'Aurélie étoit présente. Je l'ai vue embellie de tout l'éclat d'une parure élégante; et lorsque je suis entré, je l'ai trouvée plus belle que jamais : mais, en l'examinant davantage, je me suis aperçu que si elle avoit acquis plus de beauté, elle avoit perdu le charme de ses grâces naturelles. Elle a été très-brillante et paroissoit rechercher à l'être.

[1] *Voyez* la vie de Claude.

Elle a parlé avec justesse sur différens sujets, s'efforçant évidemment de m'occuper de sa conversation. Je ne lui avois pas encore adressé la parole. Enfin elle m'a demandé de tes nouvelles ; et sans attendre ma réponse, elle a fait ton éloge d'une manière très-animée. Bientôt après, Drusus ayant proposé une promenade dans les jardins, la compagnie s'est dispersée, et je me suis trouvé entr'elle et Livie. Bientôt l'arrivée de Séjan m'a laissé seul avec Aurélie. Elle a gardé quelque temps le silence ; elle a soupiré : j'étois muet. « Marcus, m'a-t-elle dit, et puis elle s'est arrêtée un moment, quelle générosité de m'épargner les reproches ! Vous avez été témoin hier de mon trouble et de ma confusion ; permettez que je sollicite votre amitié, et croyez que, parmi ceux qui célébroient votre renommée et admiroient vos exploits, aucun ne les sentoit plus vivement qu'Aurélie. Pourriez-vous refuser quelqu'intérêt à la femme de celui dont vous sauvâtes si héroïquement les jours » ?

« Aurélie, lui ai-je répondu, je n'ai pas de mérite à me taire sur votre changement ; vous aviez raison de croire que la mort annulle tous les sermens, puisque vous pouvez allé-

guer en votre faveur les loix de Rome et la coutume du monde. En sauvant la vie à Dolabella, je n'ai fait que remplir le plus simple des devoirs, et conserver un brave citoyen à la république. Je n'ose accepter votre amitié ; vous êtes trop aimable, et moi trop sensible, pour m'exposer à cette épreuve. Souffrez donc que je me borne à souhaiter votre estime et à vous persuader de mon inviolable respect». Elle a versé des larmes. Le moment étoit périlleux. J'espère qu'elle n'a pas vu mon agitation.

« Vous avez, a-t-elle repris d'une voix tremblante, » un portrait [1] que l'indulgente ami-
» tié pouvoit conserver, mais que la froide
» estime remettra sans doute avec indiffé-
» rence. Puis-je vous demander de me le
» rendre demain à l'heure que vous voudrez
» fixer? Je serai seule à la campagne d'A-
» tilia où je compte passer quelques jours ;
» la dissipation et l'impétuosité d'une société
» nombreuse me tourmentent et me fati-
» guent : je sens que la solitude est nécessaire
» à ma santé, et que mon esprit aussi a be-
» soin de s'y recueillir ».

C'en étoit trop, ami. J'ignore quelle eût été

[1] Cicéron, lettre à Atticus. Ovide, Virgile, etc. etc.

ma réponse, si Dolabella, qui s'étoit éloigné pour causer avec Germanicus, ne nous avoit rencontrés dans ce moment ; j'ai d'abord été contrarié par sa présence ; mais je me suis remis bientôt, et j'ai saisi cette occasion de remporter une victoire complète. « Dolabella, » vous n'ignorez pas, lui ai-je dit, qu'Aurélie » m'a permis autrefois d'aspirer à sa main ; » elle a daigné me donner son portrait à cette » époque, et j'ai fait le serment de ne m'en sé- » parer qu'à la mort. Sa délicatesse s'inquiète » qu'il soit encore en ma possession ; mais » recevez tous deux l'assurance solennelle » qu'aucun regard humain ne le profanera » jamais, et que j'ai pris soin qu'il fût remis à » ma mort à l'un ou à l'autre. Maintenant » je me flatte que ce sujet ne troublera plus » votre tranquillité ni la sienne ». Cette explication rendit à Dolabella sa sérénité ordinaire. J'évitai de regarder Aurélie, et Drusus, nous appelant pour écouter un concert qui termina la soirée, me délivra de cet état pénible. Nous devons offrir, dans quelques jours, les sacrifices d'usage sur le mont Albin ; je partirai immédiatement après pour la campagne.

LETTRE LI.

J'ÉPROUVE un plaisir toujours nouveau à revoir les monumens de la grandeur romaine et les objets qui rappellent à ma mémoire le temps si regretté de mon enfance. Ce matin, j'ai commencé ma tournée par le Panthéon [1]; sa structure simple et majestueuse excite une admiration toujours plus vive. Je me suis arrêté devant la statue d'Auguste et celle d'Agrippa [2] qui, par une destinée bien rare dans les favoris des princes, fut en même temps l'ami du peuple. Ensuite je suis allé au temple de Minerve [3], et j'ai fixé long-temps les yeux sur la déesse. La majesté calme, la sérénité grave répandue sur ses traits, impriment le respect. Je n'ai pu m'empêcher, en la contemplant, de faire un retour sur moi; je me sentois

[1] Ce temple célèbre se nomme aujourd'hui la Rotonde de Sainte-Marie des Martyrs.

[2] Marcus Agrippa; il embellit Rome de plusieurs édifices.

[3] Santa-Maria in Minerva. L'église est aux Dominicains; la statue est, dit-on, celle qu'on voit au palais Giustiniani.

bien éloigné de cette sublime tranquillité dont elle présente l'image. Combien les espérances folles, les vains désirs et le choc des passions ont souvent obscurci mes facultés morales et déchiré mon cœur! Mais combien mon impétueuse imagination m'auroit rendu plus malheureux encore, si l'adversité n'étoit venue me tendre une main secourable, en m'arrachant aux lieux dangereux où toutes les passions ont leur centre, et toutes les erreurs leurs séductions! Pendant que je bénissois ce temps de ma captivité qui m'avoit paru si affreux, j'ai été interrompu dans mes méditations par l'arrivée de plusieurs enfans que des parens ou des précepteurs amenoient baiser la main de la déesse, avant de les conduire aux écoles. Cette coutume simple et ancienne m'a frappé de plus de respect qu'aucune des lectures pompeuses des sages et des philosophes.

Comme je quittois le temple de Minerve, le souvenir de Cariovalde, et de l'hospitalité que j'avois reçue chez les Chérusques, au moment où leur animosité contre les Romains étoit la plus ardente, m'a donné le désir de visiter les prisonniers germains [1], et d'essayer

[1] Les prisons étoient au Forum.

si je ne pourrois adoucir leurs souffrances. Ils m'ont paru être bien traités, et en général supporter assez patiemment leur sort. Je t'ai dit que ces peuples ont peu de désirs et une médiocre sensibilité ; ils m'ont entendu avec plaisir parler leur langue, et ils ont reçu avec une vive reconnoissance le vin et les provisions que j'avois ordonné qu'on leur distribuât. Un seul homme évitoit de parler, et, retiré dans un coin de la prison, cherchoit à me dérober son visage en le couvrant de ses mains : il a piqué ma curiosité en même temps qu'intéressé ma compassion. Je me suis approché de lui : c'étoit Manfred. — Désolé que le chef fût ainsi confondu avec tous les prisonniers, tandis que je croyois que ceux d'un rang plus élevé avoient été transférés dans des habitations commodes, en attendant qu'ils fussent conduits aux villes municipales fixées pour leur résidence, je lui ai donné l'assurance qu'il seroit traité d'une manière plus convenable, et je lui ai demandé de m'expliquer comment on avoit pu l'oublier. « C'est moi, répondit-il, qui l'ai voulu : j'ai soigneusement caché mon rang. La dignité d'un chef de Chérusques n'a point été insultée dans ma personne, quoique j'aie

marché enchaîné devant le char de ton général triomphateur. Je suis esclave des Romains ; le reste est peu important pour moi. Les Romains préfèrent, disent-ils, la mort à l'infamie, et cependant ils nous accusent d'être des barbares, lorsque nous épargnons à nos captifs l'ignominie en les sacrifiant à nos dieux ».

« Manfred, lui ai-je répliqué, la coutume illibérale d'exposer aux yeux d'un ennemi triomphant les hommes qui ont combattu pour leur pays, est sans doute indigne de nous, et je regrette que tu aies été un triste exemple de cette vérité ; mais tu n'as pas fait sans partialité la comparaison de notre conduite à la vôtre. Arminius insulta les prisonniers romains, et les fit mourir ensuite de la manière la plus cruelle. Nous menons en triomphe nos ennemis vaincus. L'amour de la renommée, porté ici jusqu'à l'enthousiasme, exige le fastueux appareil de la victoire : les soldats qui se sont exposés à tant de hasards pour l'obtenir, veulent, en montrant leurs antagonistes, rendre leurs concitoyens juges des difficultés qu'ils ont eues à surmonter : nous cherchons ensuite à les dédommager par les traitemens les plus doux [1],

[1] Cela n'est pas exactement vrai, témoin les prison-

LETTRE LII.

Nous avons été aujourd'hui sur le mont Albain. La beauté du jour a donné un double éclat à la cérémonie. Une foule immense remplissoit le chemin pendant notre marche. En passant sous l'arc de Drusus, le général est descendu de cheval pour honorer la mémoire de son père : nous avons suivi son exemple. En même temps les trompettes ont fait retentir les airs, et les colonnes ont été couvertes de couronnes de lauriers et de guirlandes de fleurs.

Quelle foule d'objets intéressans s'offrent au Romain qui, après une longue absence, parcourt le chemin de la ville aux montagnes d'où il tire son origine, et Rome sa splendeur! Avec quel transport il revoit cette plaine [1] où les Horaces et les Curiaces combattirent, non pour les limites étroites de quelques champs, mais en effet pour l'empire du monde; ce temple de la fortune des femmes [2], élevé par nos ancêtres à l'honneur de la mère de

[1] On montre ce lieu à trois milles à peu près de Rome.

[2] On voit encore ses ruines.

Coriolan et de ses compagnes, pour éterniser la mémoire de ces occasions rares, où les femmes se sont intéressées avec succès et convenance dans les affaires publiques; ce lieu sur la voie Appienne [1], où périt un descendant indigne de cette illustre famille, événement qui nous valut un des meilleurs plaidoyers [2] du prince de l'éloquence romaine [3]; le tombeau du grand et malheureux Pompée [4], dont l'ambition eût refusé de tyranniser sa patrie, mais qui voulut toujours être le premier de ses concitoyens! Il succomba sous la jalousie effrénée du pouvoir, et, après tant de conquêtes, fut enfin victime de la trahison d'un tyran à peine sorti de l'enfance.

Telles sont les images qui viennent agiter le cœur, exalter l'imagination et exciter d'éternels regrets par la comparaison de ces temps glorieux et de notre siècle perdu et avili. On contemple avec admiration ce pays que nos pères disputèrent pied à pied à leurs

[1] Bovillæ. Il y a maintenant une auberge.

[2] En faveur de Milon, contre Clodius.

[3] Cicéron.

[4] On suppose qu'une ruine imposante qui se trouve dans un champ du cardinal de Bernis, d'Albano, étoit le tombeau de Pompée.

voisins : cette terre semble par-tout consacrée. Les Nymphes et les Grâces président à chaque montagne, folâtrent sous chaque bosquet, et se baignent dans les eaux de ce beau lac[1] que la révolution des années a substitué au cratère effrayant qu'avoit formé une explosion souterraine. Les pierres sulfureuses, les pluies de feu, que nos bons aïeux considéroient avec un religieux effroi, comme autant de prodiges, ont à présent perdu ce qu'elles avoient de surnaturel, par les traces manifestes de cet élément qui répand d'abord la désolation, et finit par fertiliser ces régions enchantées : mais la montagne d'Albe sera à jamais l'objet de notre vénération. Nous ne pouvons oublier que c'est là que les députés des divers États du Latium se rassemblèrent pour serrer les nœuds d'une hospitalité réciproque. Avec quelle douce émotion le vainqueur reconnoissant, fier de n'être que citoyen et de n'avoir combattu que pour des égaux, levoit ses regards vers les dieux, en les implorant pour son pays et pour lui ! Son ame s'agrandissoit et se préparoit à de nouveaux triomphes. Nous avons conservé le simulacre, Septimius..... Nous ne sommes

[1] Lago di Castello. Il a sept milles de circonférence.

plus que d'honorables esclaves..... Mais le triomphe de Germanicus suspend l'amertume de mes réflexions, et la liberté peut-être ne sera pas toujours un vain souvenir.

Du haut du mont Albain, il semble que nous voyons à nos pieds le monde vaincu, et sur nos têtes l'Être suprême et bienfaisant, à qui nous devons notre existence, nos vertus et notre gloire. Jamais on ne fit choix d'un endroit plus favorable au génie du culte public. Le temple est [1] placé sur le sommet de la montagne : sa forme circulaire est semblable à celle du globe terrestre : l'autel de Jupiter Latialis est au centre. C'est dans ce lieu, où l'imagination s'élève au-dessus des nuages de la superstition jusqu'au culte sublime et pur d'un grand être, moteur unique de l'univers, que Germanicus a offert le sacrifice selon l'antique usage. Nous sommes revenus ensuite par le chemin tournant [2], ombragé de chênes

[1] Temple de Jupiter Latialis. On voit jusqu'à ce jour une muraille circulaire, ainsi que les ruines de l'autel : on y a bâti un couvent de Passionisti.

[2] La voie Triomphale est en bon état, et couverte encore de chênes et de lauriers : on voit sur plusieurs pierres qui la composent les lettres V N qu'on suppose signifier *via Numinis*.

et de lauriers qui semblent ajouter à la majesté du spectacle.

Je partirai demain pour la Campanie. Lorsque j'aurai pris toutes les informations que je pourrai recueillir à la maison de Valérius à Baies, je compte m'embarquer pour la Sicile, où je continuerai mes recherches.

Tibère a nommé, dans les dernières élections, Germanicus consul avec lui pour la prochaine année. Il a fait, à cette occasion, au sénat, un discours long et étudié, dans lequel il établit la nécessité d'envoyer César en Syrie, pour calmer les dissentions et appaiser les troubles dont il est lui-même la première cause, par la vengeance perfide qu'il a exercée sur Archélaüs. Il a déclaré que son âge avancé et la jeunesse de Drusus les rendoient l'un et l'autre incapables d'achever cette entreprise, et qu'il ne pouvoit faire un autre choix que celui de Germanicus, choix funeste, dont les motifs ne sont que trop apparens par son refus de lui permettre de se faire accompagner de ceux en qui il se confie. Il est évident que l'empereur craint son influence, et qu'en l'éloignant de Rome et de ses amis, il consulte moins l'avantage de son fils adoptif, que ses propres frayeurs. Quel-

qu'empressement qu'il mette néanmoins à son départ, Germanicus ne pourra nous quitter encore de quelque temps.

LETTRE LIII.

Je t'écris de Capoue [1], où je croyois trouver quelques indices de l'objet de mes recherches : n'ayant pas réussi, je compte m'embarquer sur-le-champ pour Baies. Je n'ai emmené que peu de serviteurs, et entr'autres un esclave sicilien, très-intelligent, qui m'a été donné par Germanicus : il est bien au fait du pays, et me sera, j'espère, d'une grande utilité. Drusus vint m'offrir, la veille de mon départ, d'unir ses efforts aux miens, pour lever les obstacles qui pourroient s'opposer au retour de Valérius. Il m'assura que je le trouverois digne de ma confiance, et me pria de le tenir au courant de mes démarches : je le remerciai, sans lui répondre d'une manière positive. Il est peu vraisemblable que Valérius

[1] La ville moderne est à deux milles de l'ancienne : on voit encore ses ruines. Ce pays est remarquable pour sa fertilité.

approuvât qu'on admît le fils de Tibère dans la confidence du lieu qu'il s'est choisi pour asile : je crois néanmoins ce prince de très-bonne foi dans l'intérêt qu'il prend à son sort.

Dans un autre temps mon voyage auroit été rempli d'agrémens ; mais l'inquiétude s'est trop emparée de mon ame, pour laisser aucune place aux jouissances de l'imagination : cependant l'étonnante beauté des environs de cette ville célèbre a eu pour quelques instans le pouvoir de me distraire. Les colons romains commencent à imiter les mœurs des premiers habitans. Il est vrai que si jamais la séduction du plaisir fut irrésistible, c'est dans les belles plaines de la Campanie. La bienfaisante nature semble avoir voulu y dispenser de l'industrie. L'air amollit et énerve toutes les facultés de l'ame, et l'on ne sauroit s'y livrer aux soins d'une vie active. Annibal, en s'abandonnant aux délices de cette ville, a beaucoup diminué la gloire qui pourroit nous revenir de l'avoir chassé de l'Italie : je suis jaloux de l'honneur d'un tel ennemi, et je regrette qu'il ait succombé au milieu de ces bois de myrtes et d'orangers.

On est tenté de douter, en observant les

mœurs de cette cité, qu'elle ait jamais été le siége de l'empire d'une nation libre et d'une république puissante [1] : le peuple semble né pour la servitude et la dissipation. Les habitans ont généralement des traits réguliers, mais sans physionomie, et leur gaieté est plutôt apparente que réelle. Les doux sons des instrumens résonnent dans toutes les rues. On voit par-tout, sur les terrasses des maisons, des banquets somptueux éclairés d'innombrables torches : les portiques retentissent du bruit des danses et des acclamations des spectateurs. J'entends, d'un côté, les vociférations des malheureux trompés par le sort inconstant du dé rapide, et de l'autre, la voix impérieuse de la garde qui impose silence à la turbulence et aux dissentions. Pauvres Campaniens ! vos jours s'écoulent sans que vous connoissiez leur prix : malgré vos efforts, ils sont vides de plaisirs. Je vois sur tous vos visages les signes de l'ennui, enfant de la satiété. Drusus entretient ici un nombre considérable de gladiateurs [2] ; ils sont nourris et instruits à ses frais. Quel emploi cruel et dégradant ! L'homme qui, pour l'amusement

[1] Les Samnites.

[2] Tacite et autres historiens.

des autres, peut attaquer sans provocation son semblable, ne mérite ni la louange, ni le salaire qu'on lui accorde avec tant de profusion. Non, je ne puis me persuader qu'un peuple brave ait besoin d'être stimulé par des combattans mercenaires; et donner les armes d'un soldat à de pareils misérables, c'est dégrader l'honneur des défenseurs de la patrie.

Plus tranquille sur Valérius, je jouirois vivement des objets nouveaux qui s'offrent à chaque pas à ma curiosité. J'ai rompu les liens de l'amour; j'ignore la folie de l'ambition. Si je puis me réunir à celui qui me tient lieu des parens que j'ai trop peu connus, heureux de son affection et de ton amitié, tu n'accuseras plus mon ardente imagination de repousser loin de moi le calme qui seul assure le bonheur.

LETTRE LIV.

J'AI été profondément ému, mon cher Septimius, en voyant l'aspect désolé de la superbe maison de Valérius. Ce palais aban-

donné n'est habité que par un vieil et fidèle affranchi. Quelques esclaves sous ses ordres entretiennent les jardins ; les autres ont été distribués, par ordre des magistrats, dans les différentes maisons de la famille Valérienne.

Le vieillard vint au-devant de moi, et fondit en larmes lorsque je l'interrogeai sur le départ de son maître. Hélas ! les détails qu'il m'a donnés me laissent encore dans une affreuse obscurité, et n'ont fait qu'augmenter, s'il se peut, mes perplexités. Titus [1] partit le soir, selon sa coutume, avec sa fille et quelques esclaves. Il devoit passer la journée à Naples, et revenir la nuit suivante. On l'attendit vainement pendant deux jours, lorsqu'au troisième un des esclaves qui l'avoit suivi, vint de sa part avertir Euphorbe (cet affranchi dont je viens de parler) de n'être pas inquiet de son absence ; que des raisons particulières le déterminant à quitter l'Italie pendant quelques mois, il l'instruiroit dans peu de ses desseins ultérieurs. L'esclave ne put apprendre à Euphorbe rien de plus satisfaisant ; il ajouta seulement que son maître n'avoit pas été à Naples, qu'il s'étoit dirigé

[1] Titus Valérius.

à travers le pays sur Brindes ; et ce fut à une journée de cette ville qu'il reçut l'ordre de retourner. Mon impatience ne peut se comprendre pendant ce récit. Je demandai à voir cet homme. Juge, ami, quel soupçon la réponse a dû exciter dans mon esprit. — Il étoit mort subitement peu de jours après son retour !

Après m'être reposé quelques heures en causant avec ce digne affranchi, que son affection pour mon oncle me rend cher, je résolus de consacrer le lendemain à parcourir l'habitation. C'est un besoin, lorsqu'on est malheureux, d'augmenter toujours ses douleurs. On met de la recherche à s'affliger ; il semble que ce soient les jouissances d'une ame qui les a toutes perdues.

Ce pays ne t'est pas connu : je voudrois satisfaire ta curiosité, mais je ne sais par où commencer ma description ; mon cœur étoit plus occupé que mes yeux, en venant de Capoue ici, et l'impatience d'arriver me rendoit inattentif au spectacle intéressant qui étoit continuellement devant moi.

Je me levai avec l'aurore, après avoir passé une nuit sans repos ; et persistant dans le projet que j'avois formé la veille, j'entrai

dans le vestibule. Les statues des muses, celles de nos meilleurs poètes et orateurs, y sont placées. Je vis près de la porte, en entrant dans la première salle, la figure d'Harpocrate, et dans trois enclos, celles de Cérès, de Bacchus et de Pomone. Un même nombre de bas-reliefs représente Admète recevant Hercule, Baucis et Philémon, enfin Scipion avec Asdrubal à la table de Syphax.

La bibliothèque me parut particulièrement digne d'attention. Valérius y a réuni les meilleurs ouvrages. Aucun buste ne décore cette chambre : on n'y trouve qu'un portrait du bon roi Evandre [1], qui, le premier, introduisit la connoissance des lettres en Italie. L'appartement voisin est celui de Valérius. Il y a fait placer deux statues d'égale grandeur; l'une de Valéria encore enfant, et l'autre de ton ami avec la *bulla* [2] autour du cou : je n'ai cessé de la porter que peu de temps avant ma campagne en Dalmatie. J'aperçus sur une petite table auprès du lit les Pensées de Socrate et les Géorgiques de Virgile. J'entrai dans la pièce suivante ; celle-ci est

[1] Tite-Live, liv. I.

[2] Ornement que portoient les enfans des Romains. —Ainsworth.

principalement consacrée à l'étude : les murs sont ornés de différens petits tableaux d'un travail achevé, ouvrage de Valéria : ils représentent plusieurs traits intéressans de notre histoire, tels que la mort de Virginie, les Sabines se jetant entre leurs pères et leurs époux, et les dames romaines portant leurs ornemens au trésor public. Les bustes de Nasica et de Scipion le Censeur sont aussi dans cette chambre. Hommes illustres ! celui qui possède vos images étoit digne de naître dans ce siècle que vous avez rendu fameux par vos vertus.

Les appartemens de Valéria sont simples et élégans : j'y contemplai, avec la plus tendre émotion, le portrait de ma mère. Tous les souvenirs pesoient sur mon cœur, et le remplissoient tour-à-tour de sentimens doux et pénibles. Je quittai ce lieu avec peine ; mes forces succomboient sous l'excès de ma sensibilité, et je courus respirer au milieu des jardins.

La maison est placée en face d'un petit bois de platanes et de chênes toujours verds, à travers lequel coule une petite rivière. D'un côté est la plaine, et de l'autre une haute montagne. Au milieu du bois s'élève la statue

d'Alcide, dans une attitude pensive; il semble méditer sur son choix important. Des promenades tortueuses sont bordées de fleurs variées à l'infini, qui répandent leurs doux parfums, et donnent à ce lieu un aspect enchanteur. Un sentier orné de siéges, le long duquel des festons de vignes serpentent d'arbre en arbre, des berceaux de verdure, où sont placées diverses statues de Faunes et de Dryades, conduisent à un beau théâtre d'ordre corinthien. Ici, me dit-on, Valérius amusoit ses amis et les habitans du voisinage, par la représentation des meilleurs ouvrages dramatiques. Au-delà du théâtre, est un cirque et une salle de festin décorée des peintures des plus grands maîtres, et des statues les plus estimées. La plus remarquable est celle de Cupidon montant un lion qu'il dirige au son de sa harpe. On trouve plus loin un enclos fermé entièrement par une haie épaisse de myrtes et de rosiers, tellement élevés qu'ils dérobent la vue du pays. En approchant, on voit avec effroi un horrible précipice, qui se termine en une profonde cavité sans apparence de végétation. La terre est d'un jaune pâle, et porte tous les signes d'un feu souterrain : elle rend un son creux quand on la

frappe, et une noire fumée s'élève par intervalles à sa surface. Les gens du pays nomment ce lieu le Forum de Vulcain [1]. En avançant, on découvre dans le lointain le lac d'Averne, au milieu des plaines tristes et marécageuses de Cumes.

Après avoir contemplé cette imposante perspective, je revins au bois d'Alcide, par le sentier qui mène au haut de la montagne: ce chemin est assez escarpé, et les branches entremêlées rendent la marche difficile. On arrive, en sortant du bois, à la cascade formée par la rivière; elle tombe de très-haut, et son écume argentée contraste fortement avec la couleur noirâtre des rochers. On a jeté sur le courant un pont d'une construction hardie; on le sent trembler sous les pieds, en même temps que l'oreille est assourdie par le bruit des eaux qui se précipitent.

J'entrai ensuite dans un bocage de cyprès élevés, qui, à leur air vénérable, paroissent depuis long-temps abriter ces montagnes. Je vis entre ces arbres funéraires des urnes sépulcrales, et plusieurs tombeaux de différentes formes élevés à la mémoire des

[1] Solfatara.

héros.

héros. Sur l'un est inscrit le nom de Régulus; sur l'autre celui de Décius. Un troisième porte le nom de Curtius avec un bas-relief, sur lequel on voit ce Romain à cheval, se précipitant dans le gouffre. Un quatrième offre Paulus Émilius blessé, assis sur une pierre, après la bataille de Cannes, et refusant le cheval de Lentulus, tribun militaire, qui, ne pouvant vaincre sa résistance, le quitte avec les marques d'une profonde douleur. J'observai, au fond de ce bois, une urne du plus beau marbre de Paros : j'avançai, et je lus l'inscription suivante :

AUX MANES
DE MARCUS QUINTIUS FLAMINIUS,
MORT A TEUTOBURGIUM,
EN DÉFENDANT L'HONNEUR DU NOM ROMAIN.

Oh! mon cher Septimius, quelle douleur a dû éprouver cet homme respectable, en voyant s'évanouir les espérances de bonheur qu'il attendoit d'un neveu chéri!

Le bois de cyprès finit par une longue allée qui mène au sommet de la montagne, sur laquelle est un temple ouvert, d'ordre ionique : il est entouré de lauriers. On a laissé seulement un espace, d'où l'on découvre une vue admirable. L'aspect délicieux des champs

élyséens [1], le mont de Misène, des galères romaines en station près de là, et de légers vaisseaux voguant sur la surface tranquille du golfe de Baies; l'île de Prochyte, couverte de verdure; de l'autre côté, Nisida, les montagnes bleuâtres d'Inarime [2], avec ses rochers couronnés de bois; les superbes maisons répandues sur la côte, les édifices de Naples s'élevant majestueusement au-dessus du promontoire; plus loin, l'imposant Vésuve couvert de vignobles, la longue chaîne des Apennins se terminant au cap de Minerve, les teintes pourprées de Caprée s'unissant à cet horizon semblable à une mer d'or; tout contribue à plonger les sens dans une sorte de délire, et l'imagination ne trouve pas des couleurs assez brillantes pour bien peindre ce ravissant tableau.

Je rencontrai, à mon retour dans la maison, les principaux nobles du voisinage et plusieurs chevaliers romains; ils venoient me demander des nouvelles de Valérius. Chacun lui porte une tendre vénération, et cherche vainement à expliquer son absence. Je pouvois à peine retenir mes larmes en les écou-

[1] Nommés encore Campi Elisi, auprès de Baies.

[2] Ile d'Ischia.

tant; mais je fus bientôt plus vivement affecté, en apercevant sous les portiques la foule des pauvres citoyens qui ne vivoient que de ses bienfaits, et qui maintenant sont réduits à l'indigence. Ils paroissoient moins venir pour réclamer ma protection, que pour apprendre ce qu'étoit devenu leur bienfaiteur. En les voyant, ami, je me sentis convaincu que l'absence de mon oncle ne pouvoit être volontaire; il n'auroit pas ainsi abandonné ces infortunés sans avoir pourvu à leurs besoins.

Je reste encore ici cette nuit, et demain je partirai avec le jour.

LETTRE LV.

APRÈS avoir achevé ma lettre d'avant-hier soir, je me rappelai que Manlius Torquatus, préfet de la marine à Misène, étoit ami intime de Valérius; je résolus de lui faire une visite. J'imaginai que peut-être il pourroit me guider dans cet inextricable labyrinthe où je suis engagé. Il me reçut avec cordialité; et ne pouvant me donner les renseignemens que j'avois

espérés, il me fit accepter l'offre d'un bon vaisseau pour me conduire en Sicile. Pendant les préparatifs qui retardent forcément mon départ, il s'occupe de me distraire, et me prodigue des soins vraiment paternels.

Manlius, nommé par Auguste commandant de la flotte stationnée ici pour garder les provinces de l'ouest, y a acquis une réputation distinguée : il est estimé des officiers et adoré des soldats, qui le considèrent comme leur père. Observateur sévère de la discipline, il sait aussi exciter une vive émulation; sa table est somptueuse; une aimable gaieté y préside, car il pense qu'elle est de première nécessité dans sa profession : il cite souvent, à l'appui de son opinion, l'exemple de Duillius [1], qui, au sortir du souper, se faisoit reconduire chez lui au son des instrumens. Torquatus suivit le parti de Marc-Antoine dans sa jeunesse, et combattoit à ses côtés à la bataille d'Actium. Après la mort du triumvir, il devint l'ami d'Agrippa, sans que néanmoins cette liaison qui fut intime jusqu'à sa mort, et la faveur dont il jouissoit auprès

[1] Il remporta la première victoire navale que gagnèrent les Romains contre les Carthaginois, dans la première guerre Punique.

d'Auguste, lui fissent jamais oublier son premier attachement. Il se déclara ouvertement le défenseur de la mémoire de son malheureux chef, dans un temps où l'empereur prenoit autant de soins pour effacer le souvenir de ses exploits, qu'il avoit fait d'efforts pour lui ravir son pouvoir. Manlius reste toujours fidèle aux mêmes principes. Quelle différence entre sa courageuse amitié, et le lâche silence de ceux mêmes qui portent le nom de cet homme infortuné !

Nous avons été voir ensemble la superbe maison de l'empereur [1], autrefois celle de Lucullus, et les habitations plus simples de Marius et du dictateur César. Près de cette dernière et à peu de distance du magnifique édifice dédié à Mercure, est le temple élégant de Vénus [2]; mais le réservoir construit par Agrippa pour l'usage de la flotte qu'il commandoit dans cette station, attira principalement mon attention. Cet immense édifice

[1] Il reste peu de traces des nombreuses et belles maisons de Baies et de Misène. On voit sur les bords de la mer quelques ruines qu'on nomme encore la *Casa di Lucullo*.

[2] Temples de Mercure et de Vénus. On suppose que ce sont les mêmes qu'on voit encore.

est soutenu par des colonnes incrustées d'une composition aussi chère que le marbre, et susceptible du poli le plus parfait. Il est placé sous le mont de Misène, et fournit d'eau fraîche non-seulement la marine, mais encore les villes d'alentour [1].

Vers le soir nous allâmes à Putéoli [2] ; on y bâtit un temple à Auguste sur la partie la plus élevée de la ville. Nous visitâmes ensuite les bâtimens et les bosquets que Cicéron nommoit son académie [3]. Putéoli est une ville forte ; elle résista aux efforts d'Annibal, qui fut repoussé de ses murs avec une perte considérable.

De là nous allâmes à rames le long de la plus belle côte que l'imagination puisse concevoir : les rochers couverts de fleurs et de plantes aromatiques, la diversité des îles que l'on voit dans le golfe, et les villes nombreuses qui embellissent le rivage, forment

[1] Les ruines donnent même à présent une idée de ce noble monument d'utilité publique.

[2] Pozzuolo. Les inscriptions sur le temple et plusieurs des colonnes sont bien conservées. C'est maintenant une cathédrale.

[3] On montre encore sa maison à Pozzuolo, près l'entrée de la ville.

une perspective d'un effet vraiment magique. La situation de Naples, placée sous un ciel admirable par les couleurs dont il est varié, ne sauroit être égalée par aucune autre. Nous y revînmes à la nuit; la lune éclairoit cette baie enchantée, si justement célébrée par Virgile. Il est impossible de rendre les sensations qu'excite l'astre brillant de la nuit, répandant ses doux rayons sur cette belle nature.

Manlius vante beaucoup les talens des habitans de Naples : quant à moi, je les crois, ainsi que le reste des Campaniens, uniquement avides de plaisirs et fort insoucians de renommée. Au reste, s'ils jouissent peut-être sans mesure des avantages de leur climat, ils ne demandent pas mieux que de les partager; ils reçoivent bien les étrangers, et vivent en bonne intelligence avec les villes voisines.

On donnoit une représentation dramatique à l'occasion d'une fête solennelle; Manlius me pressa d'y assister. Le vent n'étant pas favorable pour mon départ, je cédai à ses instances, et nous fûmes au théâtre : il est magnifique et digne d'un peuple qui fait consister sa gloire dans ses plaisirs. On jouoit

le *Prométhée* d'Eschyle. Cette composition intéressante et hardie fut parfaitement rendue par le jeu des acteurs, la bonté de la musique et l'illusion des décorations. Aucun poëme n'exprime, selon moi, plus fortement l'amour de l'indépendance. Quelques passages me firent une telle impression, que je fus plus d'une fois tenté de sortir. Le spectacle d'un héros exilé, tourmenté par Jupiter pour avoir travaillé à rendre les hommes heureux et libres, avoit tant de rapports avec l'image toujours présente à mon imagination, que je me sentois accablé des plus pénibles réflexions. Torquatus, s'apercevant enfin de mon émotion, m'engagea à profiter de la fin du jour pour aller à Herculanum [1]. Cette ville contient plusieurs beaux édifices; sa position au pied du mont Vésuve la rend très-agréable. Les habitans sont opulens; ils aiment le luxe, et vivent avec splendeur. Nous vîmes la maison de Nonius Bulbus; il possède un buste de Platon qui est fort estimé,

[1] Détruite par une éruption du Vésuve, et découverte dans ce siècle.

Cette ville est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en faire la description.

ainsi que deux belles statues d'un Faune et d'un Mercure assis [1].

La superstition exerce son empire sur tout ce pays; et depuis que ces villes ont reçu les divinités de l'Egypte, il n'y a pas un vice ou une folie qui n'aient été consacrés par l'adoration publique. Manlius est prévenu, avec justice, contre Isis, Sérapis et Anubis : il ne voit jamais le cistre ou la clef du Nil, sans se rappeler la fuite honteuse de Cléopâtre et la perte de son trop foible amant.

Nous passâmes la nuit dernière à Herculanum, et nous fûmes ce matin à Pompeia [2], ville petite, mais charmante, qui reconnoît, ainsi que la première, Alcide pour son fondateur. Un détachement considérable de la légion destinée au service de la flotte, réside habituellement dans cette place, et un grand nombre de nos patriciens ont des maisons de campagne dans les environs. De là nous allâmes à Stabia [3], ancienne capitale des Os-

[1] Le buste et les statues sont dans le muséum du roi de Naples.

[2] Pompeia a éprouvé le même sort qu'Herculanum.

[3] Ville ancienne près de Castellamare, où le roi de Naples a une jolie maison de campagne.

Strabon et plusieurs auteurs anciens en font mention.

cans, possédée depuis par les Samnites. Elle est située près des bords charmans du Sarnus ; les vents frais, les montagnes qui la défendent des chaleurs brûlantes du midi, ainsi que les bois répandus dans les environs, rendent l'habitation de cette ville particulièrement désirable dans la belle saison. La famille Césarienne a ici une maison superbe, avec de vastes jardins. On trouve à quelque distance trois petites rivières minérales, dont les sources, quoique rapprochées les unes des autres, diffèrent néanmoins entièrement de qualités; et immédiatement après, une fontaine de l'eau la plus limpide. Le terrain offre la même singularité ; la chaîne de montagnes qui s'étend le long de la côte, ne porte aucun vestige de la matière volcanique qu'on voit sur le Vésuve, et au pied de ce dernier, dans la baie, devant Stabia, s'élève une petite île [1], ou plutôt un rocher pittoresque, formé, dit-on, d'une terre totalement différente.

En revenant, nous montâmes sur le Vésuve ; je ne pouvois me lasser de contempler la vue du beau golfe de Parthénopé

[1] Rovigliano dans la baie de Castellamare : elle est composée de pierres calcaires.

et des pays qui l'environnent : le soleil couchant ajoutoit à la magnificence de la perspective. Mes yeux parcouroient avec étonnement ce nombre infini de villes florissantes, parmi lesquels on distingue Nole, où le grand Marcellus, surnommé *l'Épée de Rome*, s'opposa le premier, avec succès, aux armes triomphantes d'Annibal ; Nole, où Auguste expira, laissant pour héritage l'empire du monde à son fils adoptif..... Je ne me sentis pas disposé à applaudir à cette dernière action de sa vie ; mais je me hâtai de retourner à Naples, afin de m'embarquer le plutôt possible.. Le bâtiment préparé par les soins obligeans de Torquatus, est léger et bien armé ; il m'assure qu'un vent favorable s'élèvera cette nuit. Puissé-je revoir cet ami dans un temps plus heureux, pour répondre dignement à ses bontés !

LETTRE LVI.

Ce coupable mystère est enfin éclairci.... O Septimius, mes soupçons n'étoient que trop fondés... ; mais le crime n'est pas con-

sommé : grâce en soit rendue à l'Être immortel qui règle l'univers, je puis espérer que Valérius existe encore !

Pendant que les vents contraires me retiennent, je vais t'apprendre par quels moyens je dois à la bienfaisante et sublime amitié les détails suivans. Après avoir parcouru inutilement la Sicile, je revins ici dans un sombre désespoir : je ne t'écrivis pas. Qu'aurois-je pu te communiquer ? j'étois condamné, selon toute apparence, à traîner ma vie dans une effrayante incertitude. Je m'abandonnai au découragement ; mon dégoût pour toute société me rendoit la moindre distraction insupportable. J'étois dans cet état enfin où l'ame se refuse aux consolations comme à l'espérance, lorsqu'on m'annonça un étranger qui demandoit avec instance à me voir. Ce titre réveilla ma curiosité : je sortis pour aller au-devant de lui, et je tombai dans les bras de Sigismar.... La douleur fit place un moment à la joie, à l'étonnement ; mais ce généreux jeune homme me ramena promptement à l'objet de son voyage. Il avoit quitté la Germanie, me dit-il, uniquement pour me dévoiler quelques circonstances importantes relatives à Valérius : ayant su à Rome par

Manfred qui y étoit resté, que j'étois dans la Campanie, il s'étoit hâté de venir me joindre avec une célérité presqu'incroyable. Je ne te donnerai qu'une foible idée de ma surprise et de ma reconnoissance ; j'étois tenté de tomber à ses pieds et de l'adorer comme un génie tutélaire. Je le priai de satisfaire mon impatience, et il me fit le récit suivant.

« Quelque nouvelle trahison de Philoclès, me dit cet excellent ami, ayant détrompé Arminius sur son caractère, je me réconciliai avec lui, et il me rendit mes possessions avec son amitié. Un jour que nous chassions ensemble, nous trouvâmes, au fond d'une caverne trois hommes exténués de faim, et à moitié morts de froid. Leur état excita notre compassion ; nous leur fîmes donner des secours ; et lorsqu'ils eurent repris leurs esprits, ils s'énoncèrent dans la langue latine. Cette circonstance redoubla mon intérêt : je les interrogeai ; ils me répondirent qu'ils étoient des esclaves qui avoient fui la maison de leur maître : ils parurent embarrassés, lorsque je voulus savoir d'où ils s'étoient échappés. Arminius, soupçonnant que ce pouvoient être des espions, les menaça de leur faire

donner la torture. Intimidés par les préparatifs, ils confessèrent qu'ils avoient servi la vengeance de Séjan ; mais qu'ils n'étoient pas coupables envers les Germains. Cette réponse ne satisfit pas le prince. Ces misérables, voyant enfin qu'on alloit effectuer ses menaces, avouèrent qu'aidés de deux autres esclaves, ils avoient conduit en exil un sénateur distingué, dont les principes étoient en opposition aux projets de Séjan. Séduits par la promesse de la liberté et d'une somme considérable, ils avoient trahi leur maître, quoiqu'ils n'eussent qu'à se louer de sa bienfaisance. Une punition cruelle le vengea bientôt, et ce fut le corrupteur même qui l'infligea. Au lieu de la récompense qu'ils s'attendoient à recevoir à leur retour à Rome, ils furent menés dans une partie éloignée de la Chersonèse Taurique [1], où ils furent abandonnés. Deux de leurs compagnons succombèrent à l'intempérie de cette affreuse région ; ceux qui restèrent essayèrent de pénétrer dans le pays, et parvinrent au Danube après des fatigues excessives et des difficultés sans nombre. Ne pouvant trouver d'asile parmi les habitans de ces bords, ils avoient toujours

[1] La Crimée.

erré jusqu'au moment où nous venions de les découvrir. Arminius, après les avoir écoutés, ordonna qu'on les fît mourir sur-le-champ ; mais j'intercédai pour eux, et représentai au prince qu'ils avoient déjà été punis d'un crime auquel les exposoit leur condition servile. Juge, Marcus, combien je me sus gré de les avoir sauvés, lorsqu'ils m'apprirent que ce Romain respectable n'étoit autre que Titus Valérius ».

Sigismar fut obligé de s'arrêter un moment : mon émotion avoit toujours été en augmentant pendant qu'il parloit ; il fallut qu'il me donnât le temps de me remettre. Enfin il réussit à me calmer, et il reprit ainsi son intéressant récit. « Valérius avoit auprès de lui un esclave syrien nommé Rodias, gagné par ses ennemis. Ce scélérat épioit depuis long-temps toutes ses actions. Lorsque Séjan eut appris que tu avois rejoint la légion, il lui envoya l'ordre d'éloigner Valérius de l'Italie, et le plan qu'il devoit suivre pour arriver à ce but. Ce plan arrangé avec un profond artifice fut mis à exécution, le soir même que ton oncle avoit fixé pour son départ de Naples. Ceux qui le conduisoient, étant gagnés, feignirent de s'être trompés de chemin ; et

bientôt après, lorsqu'ils furent éloignés de toute habitation, ils s'assurèrent des autres esclaves qui ne voulurent pas être leurs complices. Valérius, voyant que toute résistance étoit vaine, se résigna tranquillement à son sort; Rodias le fit marcher toute la nuit. Pendant le jour il s'arrêta dans une maison dévouée à Séjan, d'où le perfide esclave fit partir le messager porteur de l'ordre supposé de ton oncle, afin d'éviter qu'on ne se mît à leur poursuite. Il se remit en route la nuit suivante, en observant toujours le plus grand secret, et conduisit ses prisonniers à Brindes chez un homme attaché à Séjan, qui répandit le bruit que Titus étoit passé dans la Grèce. On embarqua pendant la nuit le noble exilé et son aimable fille. Le pilote fit voile d'abord pour Dyrrachium; mais, changeant bientôt de route, il cingla vers la Sicile, d'où Rodias détacha un bateau à l'officier qui commande à Messana, portant un ordre impérial pour passer sans examen et sans délai, comme chargé d'une commission importante pour la Sardaigne.

» Le reste du voyage se fit sans obstacle; et lorsqu'on eut atteint Ericuse, la plus éloignée

éloignée des îles Œoliennes [1], on fit descendre à terre Valérius et sa fille, avec deux esclaves seulement de l'un et de l'autre sexe ; les autres furent inhumainement jetés à la mer, où ils périrent. C'est ainsi que ces misérables nous dévoilèrent les crimes de ta cour. Ils s'étoient souvent repentis, me dirent-ils ; mais ils craignoient Séjan : ils voyoient d'un côté la liberté et l'aisance ; de l'autre une mort certaine s'ils se refusoient au crime, et le choix ne fut pas long-temps douteux ».

Malgré l'effroi que me causoit ce récit, il me délivroit néanmoins de l'horrible crainte que les perfides ennemis de Valérius n'eussent terminé son existence. — O Sigismar, m'écriai-je, que de biens je te dois ; tu m'as rendu l'espérance et un ami ! « Ce secret, continua-t-il, me parut trop important pour le hasarder légèrement ; la raison conseilloit mon départ pour Rome, et mon cœur se réjouit de la trouver si bien d'accord avec ses désirs ».

Réunis après une si longue absence, je voulus m'assurer que Sigismar ne me quitteroit jamais : je le pressai d'accepter ma maison de Tibur. Elle n'est pas grande, à la vérité ;

[1] Isole di Lipari.

mais elle est entourée de terres susceptibles d'améliorations, et elle suffiroit à ses besoins. Je n'ai pu encore vaincre sa résolution de rejoindre Arminius; cependant j'ai cru entrevoir, à plusieurs choses qui lui sont échappées, qu'Arminius, depuis la défaite des Germains, maintenant divisés entr'eux, avoit des vues qui pourroient alarmer la Germanie même, jalouse de sa liberté. Je connois Sigismar; il ne servira jamais les desseins de celui qui voudroit asservir sa patrie; mais son seul amour pour elle pourra le détacher de son chef.

LETTRE LVII.

Je fus obligé de finir brusquement ma dernière lettre, mon cher Septimius. Le vent étoit favorable pour les îles Œoliennes; mais la mer a trompé mon espérance, et nous a forcés de relâcher à Lipari, d'où je crains que nous ne puissions encore partir ce soir. Ce retard me désole. Sans le prudent Sigismar qui me fit renoncer à braver la tempête, nous eussions été chassés en mer par

une bourrasque effroyable, que les efforts des marins n'auroient peut-être pu surmonter. Le fils de Cariovalde a résolu de ne me quitter que lorsque je serai réuni à Valérius. Sa présence contribue à calmer les agitations violentes que ma raison ne peut parvenir à maîtriser.

Tu n'a pas oublié cette aimable Berthe et la respectable Vercennis? Sigismar est devenu l'heureux époux de la première. Ses soins et sa persévérance ont fait oublier à cette charmante fille l'attachement qu'elle eut pour ton ami, et cette union fait le bonheur de Vercennis. Berthe venoit de le rendre père, lorsqu'il se décida à partir; et c'est d'auprès de ces objets si chers qu'il a pu s'arracher, pour venir dans une terre éloignée et ennemie mettre fin aux malheurs d'un ami!

En causant avec lui sur les jours orageux que nous avions passés ensemble, je me suis informé plus particulièrement des raisons qui avoient provoqué la disgrace de Philoclès. Arminius, m'a raconté Sigismar, a découvert qu'il existoit une correspondance cachée entre ce Grec et quelques princes alliés, jaloux de son pouvoir, ou craignant le sacrifice de leur

liberté à son ambition. Philoclès, se voyant démasqué, a passé du côté de Maroboduus[1], le plus puissant ennemi du prince des Chérusques. On soupçonne ce traître d'être le principal auteur de la défection d'Ingomar, qui, après avoir quitté les Romains pour se joindre à son neveu, vient de l'abandonner pour aller auprès de ceux qui lui sont contraires. Philoclès a su aigrir adroitement son orgueil, et lui faire dédaigner d'obéir à un chef aussi jeune et dont il étoit proche parent.

L'île où nous sommes est de l'aspect le plus imposant. Nous avons admiré, en l'approchant, les vagues qui réfléchissent les torrens enflammés se précipitant du haut de la montagne. La lune, à moitié cachée dans les nuages, paroissoit d'un rouge pâle, tandis que les fréquentes explosions, accompagnées de colonnes de fumée, jetoient alternativement sur l'onde une couleur éblouissante ou une sombre obscurité. Nous sentions la terre s'ébranler sous nos pieds. Un tonnerre souterrain faisoit retentir les profondes cavités de l'île; une pluie de pierres sulfureuses tomboit sur nous, ou se précipitoit en sifflant

[1] Tacite, liv. 2.

dans la mer. Sigismar pour qui ce spectacle étoit si nouveau, n'éprouvoit cependant aucun effroi ; il paroissoit simplement frappé d'étonnement et d'admiration.

L'intérieur de l'île est d'une fertilité prodigieuse par-tout où le volcan n'a pas récemment étendu ses ravages.

Il est impossible de visiter ces lieux sans se rappeler les fictions dont les poètes ont décoré la physique et l'histoire ; l'imagination se laisse même presqu'entraîner à les partager. C'est ici que Vulcain forge l'armure des héros et des dieux. Ce bruit n'est autre que celui des marteaux des Cyclopes retombant sur leurs énormes enclumes. On croit entendre le bouillonnement du fluide métallique dont ils composent les armes des immortels.

Nous avons passé la nuit dans l'attente d'un temps plus calme ; mais le retour du jour n'a point diminué la tempête.

Les habitans de ce pays sont forts et industrieux ; ils joignent un air mâle et pourtant gracieux à des traits réguliers. Les principaux citoyens se sont empressés de nous donner l'hospitalité. Je me suis informé d'eux s'il existoit encore des descendans de ce bon Timasithée qui gouvernoit leur ville lors-

que nos ambassadeurs furent députés à Delphes. Ils y portoient la coupe d'or vouée à Apollon par Camille pendant la guerre de Veies [1], et formée des ornemens que les dames romaines portèrent au trésor public. Des pirates de Lipari ayant pris nos envoyés, ils furent mis généreusement en liberté par Timasithée. Sa famille est éteinte, me dirent-ils ; mais les Lipariens conservent soigneusement le décret du sénat romain, qui le faisoit jouir de tous les priviléges de l'hospitalité, ainsi que les présens dont ce décret fut accompagné. Lorsqu'ils surent que j'étois fils de Valéria, ils redoublèrent d'attention ; le chef de l'ambassade étoit de cette famille, et ils me pressèrent si fortement de prendre leur île sous ma protection, que je n'ai pu me refuser à leurs instances. Bizarre destinée ! Ce nom, par-tout si révéré, est opprimé par les ordres d'un farouche tyran, et peut-être celui qui le porte est-il oublié de ses concitoyens, dont il avoit cherché à défendre les droits.

[1] Tite-Live, liv. 5.

LETTRE LVIII.

J'AI enfin touché cette terre consacrée, où la vertu de Valérius triomphe du caprice de la fortune et de l'injustice des hommes. Ses bras paternels m'ont serré contre son cœur ! Non, ami, je ne puis te dépeindre notre entrevue, ni la constance héroïque avec laquelle il supporte ses malheurs.

Lorsque nous arrivâmes à Ericuse, les vents étoient appaisés. La lumière tremblante de la lune éclairoit le rivage et brilloit sur la surface des eaux, tandis que les arbres épars le long de la côte interceptoient ses rayons, et jetoient leurs ombres prolongées sur la plaine liquide. Je m'élançai avec impétuosité sur la terre, avant même que la galère pût l'approcher : Sigismar me suivit. Nous marchâmes précipitamment vers une lumière à quelque distance : elle partoit de la cabane d'un pêcheur, dans laquelle étoit une femme avec un enfant endormi auprès d'elle. Elle parut étonnée de nous voir ; et lorsque je demandai l'habitation de Valérius, elle se

contenta de me fixer attentivement sans me répondre. Pressé par l'impatience, je réitérai si vivement ma question, qu'enfin elle me dit que ce nom lui étoit inconnu ; mais que, si nous étions malheureux, il y avoit non loin de là une habitation un peu plus grande que la sienne, occupée par un Romain et sa fille, et que j'y trouverois tous les secours que prodigue la bienfaisance. Ces renseignemens me suffirent : ce Romain bienfaisant, quel autre que Valérius ! Elle nous montra le sentier qui, dit-elle, conduisoit directement chez lui. Je n'attendis plus rien ; et courant vers l'endroit qu'elle m'indiquoit, j'aperçus bientôt une chaumière entourée d'arbres. C'est là, me disois-je, qu'habite un Romain, un des premiers patriciens de Rome........ ! Je ne pouvois plus respirer.......; ma force m'abandonnoit. Sigismar, affligé de mon état, me prit la main. « Marcus, me dit-il, ton » oncle vit......; tu vas le revoir. Ton ami » n'éprouvera jamais les transports que tu » vas ressentir............ Cariovalde est à » jamais perdu pour lui ». — L'inflexion de sa voix, la douloureuse expression de ses yeux me rappelèrent à moi-même, et détournèrent les effets d'une sensibilité qui pou-

voit être funeste dans ce moment où j'avois besoin de toute ma présence d'esprit pour préparer mon oncle à me recevoir. Il me croyoit mort depuis long-temps; et, malgré la force de son ame, la joie et la surprise pouvoient ébranler sa fermeté.

Absorbé dans mes réflexions, je m'avançai lentement vers la maison, lorsque je vis une femme vêtue de blanc, assise au pied d'un arbre : les rayons de la lune tomboient précisément sur cet endroit. A son maintien noble et élégant, je ne pus méconnoître Valéria. Tu l'as vue; tu ne seras pas étonné de l'impression qu'elle produisit sur moi.

Nous nous étions avancés un peu trop brusquement. Elle parut effrayée; mais, lorsque je nommai Valérius, je la vis trembler et pâlir : elle crut que nous étions sans doute quelques-uns des ministres des cruautés de Tibère; et tombant à nos pieds, elle nous supplia d'épargner son père. Vainement j'essayai de proférer quelques paroles; il sembloit que ma langue se fût glacée : Sigismar vint à mon secours, et lui dit de se rassurer; que, loin d'attenter à des jours aussi chers, nous venions pour les défendre aux périls des nôtres. Il me nomma ensuite, sans que, pendant

tout ce temps, il me fût possible d'articuler un seul mot. Valéria n'osoit croire ce qu'elle venoit d'entendre. Ses yeux cherchoient, en me regardant, à s'assurer de la vérité de ces discours. « Parlez-moi, dit-» elle avec rapidité, répétez-moi encore que » vous êtes Marcus ». J'ignore ce que je répondis; mais Valéria nous quitta en nous faisant signe de rester dans ce lieu. Elle revint bientôt après, nous avertir qu'elle avoit prévenu son père qu'un étranger demandoit à le voir, et lui apportoit quelques détails intéressans sur son neveu; et priant Sigismar de l'accompagner, ils retournèrent auprès de Valérius pour le préparer à me recevoir. Conçois, pendant ce temps, toute mon impatience! Je n'attendis pas long-temps. Valérius, alarmé par l'émotion de sa fille et le trouble de Sigismar, sortit afin d'en découvrir la cause. A sa vue, j'oubliai toutes mes résolutions, et je courus, hors de moi, me précipiter dans ses bras. O Septimius, que n'étois-tu témoin de ce spectacle! ton cœur sensible et généreux auroit joui de notre bonheur!

Mon oncle me conduisit dans sa demeure; et lorsque nos transports se furent un peu

calmés, je lui présentai le fils de mon bienfaiteur. Il le serra tendrement sur son cœur, en le nommant son fils. Valérius, s'apercevant que j'examinois son humble habitation, me dit, en souriant, que Publicola avoit rendu bien d'autres services à l'état que les siens, et que probablement il n'étoit pas logé d'une manière plus magnifique. Il me fit raconter tout ce qui m'étoit arrivé depuis notre séparation, et les éloges qu'il me donna sont la plus douce récompense que je puisse jamais recevoir.

Je suis trop heureux pour me livrer au repos ; d'ailleurs, le pourrai-je sans t'avoir appris que je suis enfin parvenu au terme de mes tourmens ? Ami, Valéria est la plus aimable personne de son sexe : non, tu ne l'as pas flattée, et Drusus est maintenant justifié.

LETTRE LIX.

A PEINE le soleil a-t-il paru ce matin sur l'horizon, que j'ai suivi Valérius au bord de la mer; nous nous sommes assis sur un rocher, et il m'a expliqué les causes de la haine de Séjan.

« J'ai toujours, m'a-t-il dit, traité froidement ce favori ; mais, ne m'étant jamais opposé à ce qu'on plaçât ses créatures quand elles ne pouvoient nuire au bien public, je n'attribue l'excès de son ressentiment qu'à mon refus de lui accorder la main de ma fille. Sa vanité, dont je repoussai avec hauteur les insolentes prétentions, le rendit dès-lors mon implacable ennemi. Il trouva sans doute facilement, auprès de son maître, un appui dans ses projets.

» Lorsque Tibère étoit à Rhodes, j'eus occasion d'obliger un de ses amis, digne de mon intérêt ; il m'en témoigna de la reconnoissance à son retour, et fit quelques avances pour se lier plus intimement avec moi. Sa mère m'insinua souvent qu'elle souhaitoit d'avoir mon avis sur différens sujets relatifs à la république ; je répondis constamment que je donnois mon opinion dans le sénat, et j'évitai en même temps de former aucune liaison avec elle ou son fils.

» A la mort d'Auguste, je prévis avec douleur que Tibère seul lui succéderoit. On pouvoit, à la vérité, former un parti contre lui ; mais l'événement étoit incertain, et la république auroit été livrée à toutes les horreurs

d'une guerre civile, qui se seroit terminée tôt ou tard en une monarchie absolue, quelque titre qu'eût daigné prendre le vainqueur. Quand le luxe qui corrompt les hommes, étoit à peine connu dans la république, l'ambition se dirigeoit vers le bien général; ou si quelque citoyen, dont les talens surpassoient l'intégrité, essayoit de se faire un parti et osoit aspirer à la tyrannie, ses projets étoient aussitôt déjoués : mais, à mesure que les richesses s'accrurent, les partisans des hommes puissans se multiplièrent et formèrent des armées. L'état fut déchiré par les intérêts opposés de ses différens chefs, dont les revenus égaloient, s'ils ne surpassoient même ceux des plus puissans monarques. L'égalité fut détruite, et l'idée chimérique, conçue par quelques enthousiastes, qu'il étoit possible de rétablir les anciens principes dans toute leur pureté, quoique la frugalité et la simplicité eussent disparu, ne servit qu'à réunir les ennemis de la liberté, et à doubler leurs moyens de séduction.

» Auguste, par une longue et paisible administration, contribua à fermer les plaies qu'avoient faites les discordes civiles. Les actes d'injustice furent rares sous son gouverne-

ment. L'empereur chercha à faire oublier le triumvir. La paix intérieure répandit la prospérité sur notre vaste Empire. Le nom romain fut par-tout respecté ; nous étions aussi heureux que nos mœurs dégénérées nous permettoient de l'être. Octave mourut. En nommant Tibère, a-t-il voulu se faire regretter davantage ? Le fils de Livie nous a déjà convaincus, malgré sa profonde dissimulation, qu'il ne se contentera pas du pouvoir qu'avoit son prédécesseur. Sans doute notre vaisseau vieilli a besoin d'un pilote ; mais devons-nous souffrir qu'il nous jette sur des écueils ? Voilà les principes qui ont motivé mon opposition aux décrets proposés par Séjan. Que ce soit la méchanceté ou la crainte qui m'ait fait bannir dans cette île presqu'abandonnée, où je n'ai reçu qu'une habitation à peine suffisante pour me garantir de la rigueur des saisons, un mauvais terrain pour me nourrir, et seulement trois esclaves pour m'aider dans mes travaux ; quels que soient, dis-je, les motifs de ce traitement injuste, ils me sont indifférens. La tendresse de Valéria n'a-t-elle pas dédommagé son père de ses souffrances ? Elle a perdu, sans se plaindre, la perspective ouverte à sa brillante jeunesse.

Une seule douleur pesoit sur mon existence : je pleurois ta mort ; mais l'amour de la patrie pour laquelle tu avois succombé, adoucissoit mes regrets. Je t'ai retrouvé : désormais je ne crains plus rien pour ma fille ; tu seras son protecteur et son appui.

» J'allois parler, mais il me prévint; et continuant ainsi : « Je sais, mon fils, quels sont les vœux que tu formes ; mais les prières ne conviennent ni à ton courage, ni à mon caractère. Le temps peut apporter quelque changement dans ma fortune, et me faire rentrer avec honneur dans mon ancien état : je te conjure, au nom de ta tendresse filiale, de ne te laisser jamais entraîner par des ressentimens particuliers. En vengeant mon oppression, tu ne saurois rendre ta patrie libre, et ta mort ne feroit qu'ajouter aux crimes de la tyrannie ».

» Lorsqu'il eut cessé, je lui protestai que jamais, maintenant, quelque sort qui lui fût réservé, je ne voulois l'abandonner, et que j'étois résolu de lui consacrer ma vie. « Mon fils, reprit-il, tu la dois avant tout à la république ; nous ne sommes, ma fille et moi, que des intérêts secondaires. La retraite ne fut pas de mon choix ; mais les circonstances

qui m'y ont amené, la rendent honorable, et par conséquent moins pénible. Pour toi elle seroit condamnable : tu es destiné à une vie plus active, et Rome offre un vaste champ pour l'exercice de toutes les vertus, dans ce temps où la corruption publique, encore plus que la fortune des Césars, menace de l'esclavage le plus honteux cette maîtresse du mondè ». Ici notre conversation fut interrompue par l'arrivée de Valéria, et sa présence répandit une teinte de gaieté sur la physionomie de son père.

Valéria réalise l'image que mon imagination s'étoit plu souvent à créer. Elle unit aux g âces et à l'instruction de la société perfectionnée, la candeur et la simplicité des premiers âges. La naïve Berthe me paroissoit quelquefois trop enfant; une trop grande affectation nuit aux charmes d'Aurélie, et peut-être y eut-il toujours dans son caractère un mélange d'artifice sur lequel mon amour me faisoit m'abuser. Jamais, jusqu'à ce jour, je n'éprouvai cette sensation que l'insensibilité calomnie et que la licence profane. Ne m'accuse pas, Septimius, de céder trop aisément à la première impression. Tout ce que j'avois appris de Valéria, avant de la voir, m'assuroit déjà

qu'elle

qu'elle étoit faite pour me rendre heureux, et la vue de cette charmante fille m'a convaincu que je ne puis l'être qu'avec elle.... Mais hélas, ami ! je n'ose m'abandonner à cet avenir enchanteur. Valérius ne me défend-il pas de partager son exil ? Comment l'amenerai-je à me permettre les démarches nécessaires pour le rendre au sénat ? Ces réflexions empoisonnent le bonheur d'avoir retrouvé ces objets si chers à mon cœur. Faut-il devoir ses tourmens aux affections les plus douces et les plus naturelles de notre ame ?

LETTRE LX.

On est venu m'annoncer dernièrement un événement qui m'a alarmé, par les suites funestes qu'il peut produire. L'esclave sicilien, qui me fut recommandé par Germanicus, s'est échappé, il y a trois jours, dans le bateau du pauvre pêcheur dont la hutte nous offrit un asile à notre arrivée. Il avoit pour compagnon de sa fuite un de mes gens. Ils ont effrayé tellement le malheureux batelier par leurs menaces, qu'ils l'ont forcé à les con-

duire à l'île de Lipari ; et afin d'empêcher qu'on ne pût suivre leurs traces, ils ont contraint sa femme à venir avec eux. Effectivement, lorsque le lendemain nous avons découvert leur fuite, nous n'avons eu aucun moyen de les poursuivre ; le vaisseau qui m'avoit emmené, étoit à l'ancre sur la côte opposée. Le pêcheur nous a dit, à son retour, que le Sicilien s'étoit embarqué à Lipari sur un vaisseau prêt à mettre à la voile, en alléguant qu'il étoit chargé par moi d'une dépêche importante.

Valérius ne voit, dans le départ de ces esclaves, que le désir de recouvrer la liberté ; mais je ne puis l'envisager sous le même aspect. Je suis persuadé que nous avons tout à craindre des ennemis de mon oncle, lorsqu'ils sauront qu'on a découvert leur scélératesse. Je me reproche amèrement de n'avoir pas pris des précautions suffisantes contre un semblable malheur. Ah ! comment être toujours en garde contre les plans compliqués d'une méchanceté si profonde ? Si j'en étois la seule victime, je n'attacherois pas assez de prix à la vie pour chercher à pénétrer tous les complots des tyrans. Mais que mon arrivée soit devenue fatale à Valérius, à sa fille... !

Je n'en puis soutenir la pensée. Quel moyen a-t-on pu employer pour engager Germanicus à placer cet esclave dans ma famille? et comment cet excellent prince, objet d'une lâche inimitié, exposé sans cesse aux piéges de la trahison, ne se défie-t-il pas de ceux qui ne cherchent qu'à l'entourer de leurs perfides agens?

Cariovalde m'a prédit trop vrai. J'étois condamné à une vie de tourmens et d'anxiétés. Valérius n'est pas troublé comme moi; rien ne peut altérer sa sérénité. Son ame, semblable à la cime élevée des monts, reste inébranlable aux coups de la tempête, tandis que la foudre gronde au-dessous et que les sombres nuages couvrent la terre. Je voulois passer quelque temps ici : tout m'attache à ce lieu. Les doux entretiens de Valéria, la philosophie sublime de son père, me dédommageoient de tout ce que j'avois souffert; je formois le vain espoir de goûter avec eux un long avenir..... Il faut les quitter.....; chaque instant qui me retient peut accroître leurs dangers. Il faut me séparer de ces objets sur lesquels se concentrent toutes mes affections, afin de ne pas les perdre pour toujours.

LETTRE LXI.

Le vent du nord qui, depuis quelques jours, souffle avec violence, rend la mer impraticable et prolonge la douleur du départ. Mille sentimens contraires me déchirent, et la crainte des dangers de Valérius peut seule me déterminer à quitter cette île.

Lorsque je réfléchis aux malheurs que peut occasionner le moindre délai, je cours comme un insensé sur le rivage, dans l'espérance que le vent sera devenu favorable ; mais quand il paroît que mes vœux vont être exaucés, mon cœur forme involontairement celui de me voir retenu ici malgré moi. Sigismar me soutient et m'encourage ; ce n'est que devant lui que j'ose montrer mon inquiétude. Le respect que m'impose l'intrépide Valérius, calme mon agitation, lorsque je suis en sa présence. Valéria paroît être moins troublée ; peut-être dissimule-t-elle ainsi que moi. Adieu, Septimius ; je ne puis mettre assez d'ordre dans mes idées pour continuer à t'entretenir de mes douleurs. . . . .

LETTRE LXII.

Je t'écris de ma galère. Sigismar repose ; nos rameurs fendent l'onde à coups mesurés, tandis que le pilote chante à la proue ; moi seul je suis malheureux. Mes craintes redoublent en approchant des rives de l'Italie. Je tourne vainement mes regards sur le groupe d'îles à peine visibles, à l'extrémité de l'horizon. Quel espace quelques heures ont mis entre ton ami et le bonheur !

Après avoir cessé de t'écrire, je cherchai Valéria, dans un désordre d'esprit dont ma dernière lettre t'aura donné facilement une idée. Elle avoit, ainsi que moi, devancé l'aurore, et se promenoit lentement sous les arbres qui ombragent son humble toit. Je la vis s'arrêter et contempler d'un air triste les voiles déployées de ma galère. Lorsqu'elle m'eut aperçu, elle me remercia d'avoir hâté mon départ, dont elle sentoit la nécessité depuis la fuite de mon esclave ; et elle m'avoua que cet incident l'avoit plus tourmentée qu'elle n'avoit voulu le faire paroître devant

son père. Sa piété filiale, et la confiance qu'elle me témoignoit, firent évanouir le peu de courage que je m'étois efforcé de rassembler pour supporter la séparation. Valérius survint : nous cherchâmes à lui dérober notre douleur. Il m'embrassa, ainsi que sa fille : « Vous êtes, nous dit-il, les uniques liens qui m'attachent à la vie ; le seul intérêt qui m'occupe est votre bonheur et la prospérité de la république. O mon fils, je t'en conjure, par ton attachement pour moi, par la tendre compassion que l'état de ma fille t'inspire, ne t'expose pas témérairement. Tu dois ta vie à ta patrie ; il ne t'est permis de la hasarder que pour le salut de Rome ». Je m'arrachai de ses bras, sans avoir la force de rien promettre, ni même de lui répondre.... Je vis long-temps Valéria sur le rivage ; mes yeux y demeurèrent attachés tant qu'ils purent distinguer cet objet chéri : à présent même encore ils se tournent involontairement vers cette partie de l'horizon ; mais je ne vois plus que des nuages obscurs.... Nous touchons aux îles Pontines, lieu d'exil de plusieurs illustres bannis, et particulièrement de l'infortunée Julie ; leur aspect ajoute à ma douleur. Sigismar, libre des idées qui en-

tourent pour moi la nature d'un voile funèbre, demeure souvent saisi de plaisir et d'admiration. En voyant ces plaines si cultivées, il regrette que les institutions des Chérusques repoussent, comme indignes d'un peuple guerrier, les moyens de richesses et de bonheur que l'agriculture prodigue aux hommes. Les champs variés de la Campanie attirent bien autrement ses regards que les palais somptueux dont les terrasses s'étendent au loin dans la mer; il connoît maintenant notre immortelle Enéide, et suit avec enthousiasme tous les lieux célébrés par le poète. Il auroit voulu visiter la grotte de la Sibylle de Cumes, et il n'a pas appris sans plaisir que Misène et Gaète portoient encore les mêmes noms que leur avoient donnés les Troyens.

LETTRE LXIII.

Nous avons essuyé une horrible tempête près du promontoire de Circé [1], et j'ai failli causer de nouveau, par mon impatience, la

[1] A présent Monte Circello.

perte de mon ami et de nos matelots. En voyant augmenter l'orage, ils me pressèrent de relâcher à Gaëte; mais, ne pouvant supporter l'idée du moindre retard, je les encourageai à continuer la route, dans l'espérance que nous pourrions atteindre Ostie. Ce projet étant impraticable, je proposai de faire route pour Antium [1]. Les matelots redoublent leurs efforts; nous les aidons, Sigismar et moi : nous passons Astura. Mais enfin la mer nous jette sur la côte et brise notre galère; plusieurs de nos gens ont été blessés, et n'ont échappé qu'avec peine. Cet accident m'a forcé de m'arrêter à Antium, où nous sommes arrivés à pied, après un travail et des fatigues infinies. J'ai pris possession de ta maison [2]; et je ne saurois assez me louer du zèle que tes gens ont mis à secourir mes pauvres matelots, victimes de mon imprudence.

J'ai éprouvé quelque plaisir à faire connoître à Sigismar les merveilles de l'art, dont le goût et la magnificence de nos siècles modernes ont embelli cette ville et ses environs.

[a] Porto d'Anzio, petit port dans les états du Pape.

[b] La famille Septimienne avoit ici une maison. Plusieurs auteurs font mention de celles de Mécène, d'Atticus et d'Auguste.

Je l'ai mené aux jardins de Mécène, et lui ai fait voir la statue d'Auguste, placée par le favori sur la fontaine qu'il avoit fait construire pour l'utilité publique. Nous sommes allés ensuite à la maison simple, mais élégante, de Pomponius Atticus. J'ai été obligé d'expliquer son caractère à Sigismar : il avoit, au premier moment, une prévention défavorable contre un homme qui n'a tenu à aucun parti dans les grands événemens qui déterminoient le sort de son pays. Mais lorsqu'il a sû que sa bonté universelle se montroit dans le malheur successif de chacun des partis ou des individus, il a plus justement apprécié sa conduite, et l'a plutôt attribuée à un sentiment de bienfaisance générale qu'à de l'indifférence ou de l'insensibilité. Quant à moi, je pense qu'on ne peut refuser d'aimer et d'estimer Atticus : on doit néanmoins considérer un homme de cette trempe, comme étant un bien particulier et un mal public.

Nous avons été voir la superbe maison de Tibère ; il a beaucoup ajouté à l'ancienne magnificence de cet édifice. Auguste vouloit nous dérober sa grandeur : il affectoit encore la simplicité des institutions qu'il avoit détruites :

aussi cette habitation, lorsqu'il la possédoit, étoit bien moins fastueuse. L'or et les pierres précieuses brillent aujourd'hui dans tous les appartemens ; on foule aux pieds les marbres les plus rares ; tous les murs en sont recouverts. On a placé plusieurs nouvelles statues, parmi lesquelles on remarque avec admiration, mais non sans peine, un gladiateur mourant. Les angoisses de la mort, retracées avec cette vérité, ne sauroient plaire qu'à un tyran. Quelle différence de l'expression d'une autre statue sous le même portique ! C'est un guerrier qui s'élance pour attaquer un homme à cheval : la force et l'agilité sont marquées dans tous ses membres ; son visage est si animé, si fier, que le cœur le plus froid se sent enflammé. Sigismar a été enchanté de cette statue, mais pas assez étonné de son prodigieux effet. L'art, porté à cette perfection, se rapproche tellement de la nature, qu'à moins d'être soi-même un artiste, on méconnoît les difficultés qu'il a fallu vaincre pour l'imiter avec autant de fidélité.

Nous sommes allés de là au temple de la Fortune [1] : l'oracle d'Antium est célèbre ; on le consulte en tirant au sort. Sigismar,

[1] Horace, liv. 1, ode 36.

encore imbu de la superstition commune à ses compatriotes, avoit quelqu'envie de se conformer à cet usage. Il s'est rendu cependant à mes argumens contre cette croyance insensée. En quittant le temple, nous avons passé devant les monumens érigés par les Volsques à la mémoire de Coriolan. On sait qu'ils le massacrèrent, pour s'être repenti de ses attentats contre sa patrie. Le fils de Cariovalde contemplant cet édifice en ruines avec une attention particulière: « Que pensent les Romains, m'a-t-il demandé, de l'homme dont les cendres reposent ici » ? — « Ils ne peuvent l'estimer, ai-je répondu; il a dû ses malheurs plus encore à son orgueil qu'à l'ingratitude de ses concitoyens; et son ressentiment ayant corrompu ses principes, il a effacé ses premières vertus par le plus grand des crimes ». Sigismar soupirant, et me serrant la main : « Marcus, m'a-t-il dit, les Germains ont aussi une patrie, et pensent que le plus grand des crimes est de se joindre à ses ennemis. »

Le jour étant près de finir, nous sommes retournés chez toi : en passant devant le temple [1] de Neptune, nous avons vu plusieurs de nos matelots qui venoient y suspendre les

[1] Il y a dans ce lieu maintenant une petite ville et une

débris de notre naufrage. Comme il n'y a pas d'apparence que le temps devienne plus favorable cette nuit ou dans la journée de demain, je prends le parti de continuer mon voyage par terre. Je partirai aussitôt que le jour paroîtra, et tu sauras bientôt, ami, si nous sommes des Romains ou des esclaves.

LETTRE LXIV.

Je ne t'avois jamais caché la moindre de mes pensées avant ce moment, mon cher Septimius, et mon cœur qui avoit contracté la douce habitude de se confier toujours à toi, a cruellement souffert de la contrainte qu'il s'étoit imposée. C'est à la crainte de t'entraîner dans ma ruine, que tu dois attribuer cette pénible réserve. Il étoit encore de bonne heure lorsque j'arrivai à Rome : je me rendis sur-le-champ au palais ; l'officier de garde me dit qu'on ne pouvoit voir l'empereur. J'insistai pour être admis, en alléguant que la

forteresse, avec le palais Ponfili appartenant au prince Doria.

sûreté de Tibère dépendoit de ce que j'avois à lui communiquer. Mon air d'assurance persuada le commandant, et il me permit d'entrer. Les premières salles étoient remplies comme à l'ordinaire par la foule des affranchis et des esclaves qu'on reçoit à l'exclusion de tous les citoyens. Je fis demander un moment d'audience, et l'empereur à qui on rapporta le motif urgent que j'avois mis en avant, me l'accorda immédiatement. Il me reçut avec un air qu'il cherchoit à rendre riant; mais sans m'arrêter à deviner ce qu'il pensoit, je lui parlai ainsi dès qu'on nous eut laissés seuls.

« Un patricien romain attaché à sa patrie, et qui respecta toujours le chef de l'empire, a été arraché à ses honneurs et à ses amis. Il a été conduit de force par ses propres esclaves dans une île éloignée. Il y est abandonné depuis deux ans avec sa fille. L'on a daigné à peine pourvoir à ses besoins. Trois de ces esclaves vivent encore et accusent un scélérat plus perfide et plus puissant qu'eux, d'avoir été le premier moteur de ce crime, et cet homme se couvre du nom sacré de l'empereur. Votre honneur est intéressé à dévoiler cet infame mystère, votre sûreté même

l'est aussi ». Je le fixai dans ce moment; mais il resta calme, et je poursuivis :

« Valérius m'a convaincu que, dans notre état dégénéré, il falloit un chef à la république. L'amour inviolable qu'il porte à la patrie l'attache à l'homme que la volonté des dieux et ses propres talens ont appelé à remplir ce premier poste du monde. Il révère en vous la majesté de Rome. Souffrirez-vous qu'il périsse victime d'une horrible trahison? Les momens sont chers : ses ennemis peuvent consommer le crime. — Il m'a défendu de le venger.... Je ne lui survivrai pas. Mais le feu qui jadis enflamma nos ames, n'est pas encore éteint; il brûle encore dans le cœur de plus d'un héros dont le bras vengeur peut anéantir ceux qui oseroient ôter la vie au descendant du grand Publicola. » . . . .

Les traits de Tibère parurent s'altérer un peu; mais, bientôt se remettant, il ne laissa voir que l'impassible front d'un despote.

« Marcus, me dit-il, je loue votre zèle et je vous en remercie. Je vous ai déjà fait part de mes sentimens sur Valérius. Quant aux accusations de ces esclaves, il faut se défier d'hommes aussi coupables qui cherchent à

rejeter sur d'autres le poids de leurs crimes. Croyez que j'en ferai rechercher et punir les auteurs : déjà j'ai fait à Valérius la réparation qui étoit en mon pouvoir. Aussitôt que mon fils m'instruisit qu'on avoit découvert la retraite de Titus, je présentai l'affaire au sénat que je convoquai à cette occasion. Je le conjurai de députer vers votre oncle Valérius Maximus et Messala Corvinus[1] pour le ramener à Rome. Ils sont partis depuis quatre jours; et d'après les ordres que j'ai fait donner à Torquatus, ils doivent être embarqués maintenant. Vous verrez bientôt Valérius et sa fille, et j'espère que désormais vous serez moins téméraire dans vos soupçons, et moins précipité dans vos démarches. Mon estime pour votre oncle, mon désir sincère de me lier plus étroitement aux hommes qui préfèrent le bien de la patrie à tout autre intérêt, m'engagent à effacer de ma mémoire la manière répréhensible avec laquelle vous m'avez parlé ».

Je demeurai confondu, mais non persuadé. Il me sembloit que cette mesure généreuse de Tibère cachoit quelqu'artifice; et malgré la témérité qu'il venoit de me reprocher, j'allois

[1] Ils étoient tous deux issus de différentes branches de la famille Valérienne.

me rendre une seconde fois coupable, si je n'avois été prévenu par l'arrivée de plusieurs personnes qu'il avoit fait appeler pendant qu'il me répondoit.

En sortant de chez l'empereur, je fus chez Germanicus qui, heureusement pour mon repos, n'est pas encore parti pour la Syrie: il me reçut avec son amitié ordinaire et me témoigna la joie que lui causoit le retour de Valérius. L'assurance qu'il me donna que la députation étoit véritablement partie, a dissipé tous mes doutes : il m'apprit que Drusus avoit déterminé l'empereur à cette démarche si contraire aux sentimens connus de Séjan.

Malgré le plaisir que j'en ressentois, il me fut impossible de ne pas dire à Germanicus combien je désapprouvois les moyens dont son père s'étoit servi pour parvenir à connoître le lieu où l'on avoit relégué mon oncle. Sans doute il partage mon opinion; mais il parut n'attribuer qu'au zèle de l'amitié la conduite inconsidérée de Drusus. J'avois formé le projet de partir sur-le-champ pour la Campanie, croyant y rencontrer Valérius; César m'y a fait renoncer, en m'assurant qu'on devoit l'amener par mer à Ostie.

Drusus

Drusus est allé chasser dans le pays Sabin et sera quelques jours absent. Je ne puis te dire à quel point je suis fâché d'être obligé de différer mon explication. Sa ruse auroit pu produire les plus funestes effets ; et je crains que l'amitié ou la générosité n'aient eu bien peu de part à ce qu'il a fait. Pardonne, si je juge aussi sévèrement ton ami : mais je n'ai jamais conçu qu'on pût suivre un chemin détourné pour atteindre un but honorable. Mes obligations envers Drusus m'embarrassent : je ne puis ni approuver sa conduite, ni me plaindre d'une démarche qui a rendu Valérius à sa patrie et au repos.

LETTRE LXV.

MON chagrin te paroît absurde ; il n'en est pas moins réel : un nouveau sujet de peine est venu s'y joindre. Sigismar n'a reçu aucunes nouvelles de sa famille, quoiqu'il lui eût donné des instructions pour lui en faire parvenir. Il n'a confié qu'à sa femme et à sa mère la route qu'il a prise, et ne leur a pas même dit les motifs de ce brusque dé-

part. En rentrant hier, je le trouvai rêvant tristement, appuyé sur le piédestal qui soutient le buste du malheureux Démétrius[1]. Tu sais avec quel tendre respect nous conservons l'image de ce prince aimable, que son attachement aux Romains et la basse envie d'un frère rendirent victime du sort le plus funeste. « Infortuné jeune homme, dit le fils de Cariovalde, en le regardant, combien de fois tes yeux se seront tournés vers ces murs où tu reçus l'hospitalité ! Combien, au milieu des périls qui t'environnoient, tu as dû invoquer le nom de Quintius Flaminius, et supplier les dieux de répandre leurs bienfaits sur ce toit que tu étois condamné à ne revoir jamais » !

En disant ces mots, son visage se couvrit de larmes, et il m'annonça qu'il alloit retourner dans la Germanie. Il me quitte demain. Je lui cache l'excès de ma douleur, pour ne pas augmenter la sienne. Je n'essaie pas d'ébranler sa résolution ; un devoir sacré l'appelle, et je dois me sacrifier.

Drusus m'a écrit : il s'excuse des moyens qu'il a mis en usage, par la nécessité de s'a-

[1] Fils de Philippe, roi de Macédoine, amené en otage à Rome par Quintius Flaminius. — Tite-Live, l. 33.

dresser à l'empereur avant que Séjan ne pût en avoir connoissance. Il ajoute qu'il m'expliquera ses raisons plus amplement à son retour. O Septimius! je ne puis supporter de lui devoir un aussi grand bienfait.

Je te rends grâce, ami, de ta sollicitude pour mon bonheur. Une affection moins forte, moins éprouvée, se seroit lassée de mes éternelles complaintes. Puisses-tu ne jamais éprouver de revers qui te montrent combien je saurois les partager!

Germanicus va partir pour la Syrie[1] : je ne m'en séparerai pas sans une vive douleur et beaucoup d'inquiétude. Il n'a auprès de lui aucun ami sur lequel il puisse compter. Syllanus même, son parent, semble avoir été écarté exprès pour faire place à Pison. Ce dernier a un caractère sombre et malfaisant, qui lui fait haïr tout ce qui est heureux : il se couvre du masque du désintéressement et de l'indépendance pour déguiser sa jalousie. Il a hérité de son père une haine profonde contre la famille des Césars. Son père avoit combattu d'abord le Dictateur en Afrique, et suivi depuis les drapeaux de Brutus et de Cassius. Sa femme Placine est puis-

[1] Tacite, liv. 2.

sante par ses richesses et son crédit. Adulatrice de Livie, elle doit être l'ennemie d'Agrippine. Je prévois qu'on déjouera tous les plans de Germanicus, et que toutes ses intentions seront mal interprétées ; il ne voit que trop les projets de ses ennemis : mais il persiste inflexiblement à ne suivre que son devoir.

Je fus hier avec Sigismar et lui à la bibliothèque[1] du mont Palatin où les amateurs de la littérature écoutoient la lecture d'un nouveau poëme. Nous admirâmes, en entrant, la magnificence du portique et les statues des Bélides[2] placées entre les colonnes. Je ne te parlerai pas du mérite de l'ouvrage que je n'ai point écouté et dont j'ai oublié le titre : tu pourras en conclure qu'ainsi que beaucoup d'autres qu'on lit dans ce lieu, il n'a donné qu'une nouvelle preuve de la vanité d'un auteur. L'édifice retentissoit néanmoins d'acclamations redoublées[3]. Le grammairien Appion[4] se faisoit distinguer de la foule par

[1] Asinius Pollion introduisit l'usage de lire en public les ouvrages littéraires. — Sénèque, controv.

[2] Ovide, Properce, etc.

[3] *Voy.* Pline, liv. I, épître 13.

[4] Aulugelle.

ses bruyans applaudissemens et ses censures tranchantes. L'égyptien Appion peut-il être un bon juge des beautés de notre langue? Ses critiques m'ont paru triviales et pédantesques.

Après que la séance fut levée, César, pour obliger Sigismar, nous fit parcourir la bibliothèque, présent, digne d'Auguste, au peuple romain. Le superbe aspect du temple d'Apollon étonna le Chérusque. La beauté majestueuse d'Apollon Pythien[1], la grâce de l'attitude, la mollesse des draperies flottantes et l'air d'inspiration avec lequel il touche sa lyre, parurent lui faire une grande impression; mais, voyant la figure de Marsyas sur l'instrument, il me demanda comment un artiste aussi habile que Scopas[2] avoit choisi le moins digne des exploits d'Apollon pour en orner ce chef-d'œuvre. J'essayai de le lui expliquer, en lui disant que c'étoit l'emblème d'une justice sévère, et un avertissement à la vanité présomptueuse. C'est sans doute la même définition qui a fait placer par nos ancêtres la statue

[1] Ovide, etc. — On voit dans le muséum de Pio Clementino une statue dans cette attitude; elle est drapée de la même manière, avec un Marsyas sur sa lyre.

[2] Pline l'ancien.

de ce même Marsyas à l'entrée du Forum[1]. Je n'y passe jamais sans détourner la tête de dégoût et d'horreur.

Sigismar contempla avec respect le beau lustre[2] pris par Alexandre au siége de Thèbes, et consacré par lui à la même divinité, à laquelle Auguste le dédia depuis. Nous lui montrâmes le lieu où sont déposés les livres sibyllins, les portes d'ivoire, et d'autres objets curieux qui attirent les regards des étrangers. Germanicus le mena ensuite au grand vestibule qu'il lui recommanda de bien observer. « Cet endroit, lui dit-il, appartint autrefois à un homme qui montra un grand courage dans une mauvaise cause. C'étoit une partie de la maison de Catilina, réunie depuis à celle de l'empereur, et consacrée par Auguste au plus noble emploi. Ayant nommé Verrius Flaccus[3] précepteur de ses fils adoptifs, Caius et Lucius, cet homme vertueux refusa d'abandonner la jeunesse qu'il s'étoit chargé d'instruire. Alors Auguste établit dans ce palais le maître et ses nombreux écoliers, en leur

[1] Horace et autres.

[2] Pline.

[3] *Voyez* sa vie parmi les grammairiens.

donnant ce vestibule pour y suivre leurs études; et c'est à cette école que mon père reçut les préceptes qui l'ont rendu le meilleur des hommes ».

Pendant qu'il parloit, le respectable Verrius sortit des appartemens qu'il occupe toujours : il a conservé, malgré son grand âge, toutes les facultés de son esprit. Il s'avança appuyé sur le bras de deux sénateurs, autrefois ses pupilles; mais Germanicus le prévint en allant au-devant de lui. J'éprouvai un véritable plaisir à voir Sigismar témoin du respect filial avec lequel César le traitoit. Ce spectacle prouvoit que nous conservons encore quelques vertus. J'étois fier des hommages que je voyois rendre à un vieillard sans ambition, le fils d'un affranchi, et qui n'a fait servir ses talens qu'à former des chefs pleins d'honneur et des citoyens utiles à la chose publique; sans chercher d'autre récompense de ses travaux que le succès de ses instructions et la gloire de ses écoliers.

Tu croiras facilement que Sigismar ne fut pas insensible à ce tableau, et qu'il a été charmé des manières et de la conversation de Germanicus. Avant de rentrer chez moi, je le fis passer par le Forum d'Auguste et par

celui de César [1]. Je lui montrai dans le premier les plus grands héros de la république, et dans le second la statue équestre de celui qui réunissoit dans sa personne les talens, la générosité et la valeur de tous ces héros. Hélas! pourquoi les mots *dictateur perpétuel* se lisent-ils sur le piédestal?

LETTRE LXVI.

Un événement singulier retient ici Sigismar, et me procure le plaisir de lui être utile. On disoit, depuis plusieurs jours, que des envoyés de la Germanie venoient à Rome députés par Maroboduus et Ingomar. Le temps de leur arrivée étoit encore incertain; et sans un hasard incroyable, Sigismar partoit en ignorant combien cette ambassade l'intéressoit.

Me rappelant hier qu'il n'avoit pas vu le Champ de Mars, nous y allâmes de bonne heure dans l'après-midi. Après lui avoir montré le théâtre de Marcellus [2], le temple de

[1] *Voyez*-en la description détaillée dans Nardini.

[2] Palazzo Savilli. Il appartient à la famille Orsini. Une grande partie de l'édifice est encore intacte.

Bellone [1], et la colonne du haut de laquelle les consuls lancent un javelot en déclaration de guerre, je le menai au cirque de Caius Flaminius [2], le moins heureux de mes ancêtres. Je regrettai qu'il n'eût pas assez de temps pour voir les jardins et le lac d'Agrippa, le théâtre de Pompée, le portique et le bois où les jeunes gens perdent un temps qui seroit mieux employé à suivre les exercices du Champ de Mars. Je lui fis cependant remarquer les tombeaux d'Hirtius et de Pansa, celui de l'aimable et infortunée Julie, fille de César, femme de Pompée, et dont la mort fut si fatale à Rome; le mausolée d'Auguste [3] attira aussi ses regards. Je le conduisis de là au temple de Neptune et au superbe portique des Argonautes [4]. De tous les édifices qu'on doit à Agrippa, celui-ci, selon moi, mérite le plus d'éloges: outre qu'il perpétue le souvenir de nos victoires navales, il est incomparable

[1] *Voyez* Nardini. Pour les bâtimens du Campus Martius, il faut voir Strabon, Nardini, etc.

[2] Il perdit la bataille de Trasimène contre Annibal.

[3] On peut voir les restes de ce mausolée dans le jardin du Palazzo Correa : ils servent de théâtre aux combats de taureaux et aux feux d'artifice, etc.

[4] On suppose que les colonnes et la frise de la douane de Piazza di Pietra faisoient partie de ce portique.

par l'élégance des colonnes et la richesse des ornemens.

Sigismar, ayant à se préparer pour son départ, me pressa de rentrer. Nous passions près la maison publique; et pendant que je lui expliquois que cette habitation étoit destinée aux ambassadeurs, nous aperçûmes quelques Germains devant la porte. La curiosité nous fit demander si les envoyés étoient arrivés : quel fut notre étonnement lorsqu'on nous répondit qu'ils l'étoient en effet, et que Philoclès, le perfide Philoclès, les accompagnoit ! Cette nouvelle excita l'indignation de Sigismar et la mienne : je courus sur le champ prier Germanicus d'instruire l'empereur des crimes dont ce Grec étoit coupable. Mais juge de ce que nous éprouvâmes en découvrant que Berthe étoit parmi les otages, gages de la sincérité des princes germains. Ingomar l'avoit envoyé comme sa plus proche parente, et Vercennis, ne voulant pas l'abandonner, avoit suivi les envoyés volontairement avec son petit-fils. Rien n'excuse Ingomar : depuis le mariage de Berthe, sa famille n'a plus de droit d'en disposer, et l'absence de son époux a pu seule enhardir ses indignes parens à commettre cet attentat contr'elle.

Dans le premier moment, Sigismar étoit trop rempli du bonheur de la revoir pour penser à l'insulte qu'on lui avoit faite : il courut embrasser sa femme et sa mère; mais lorsqu'il revint, la joie avoit fait place au ressentiment. J'ai représenté ce matin au sénat l'injustice de cette affaire, et j'ai demandé que la famille de mon ami fût exceptée de la loi générale relative aux otages. J'ai obtenu qu'elle résideroit provisoirement avec lui dans ma maison de Tibur, et je viens d'envoyer un de mes affranchis la faire préparer pour les recevoir. Ce lieu est plus conforme à leurs goûts que le tumulte et la pompe de Rome; d'ailleurs il est important de soustraire Vercennis et Berthe au pouvoir de Philoclès. Ce traître évitera sans doute le fils de Cariovalde; mais je suis convaincu que ses desseins sont profondément conçus : il n'eût pas sans cela osé se hasarder à venir ici où il couroit le risque de me rencontrer, et à voir ainsi dévoilées les intrigues qu'il entretenoit contre nous dans le camp de Germanicus.

La défaite de Maroboduus[1] par Arminius est, dit-on, le motif de l'ambassade. Vaincu en bataille rangée par ce dernier, forcé de

[1] Tacite, liv. 2.

fuir sur le territoire des Marcomans [1], abandonné de la plus grande partie de ses troupes et de ses alliés, Maroboduus implore le secours de Rome contre leur ennemi commun. Sigismar, véritablement attaché à son pays ne peut supporter qu'on ait fait servir sa famille à de semblables projets. Il voit sa patrie exposée aux horreurs d'une guerre civile, suscitée par l'ambition et les inimitiés de tant de rivaux puissans. Arminius, dit-il, voudroit défendre la liberté de la Germanie pour laquelle il s'est armé; mais il craint que ceux qui envient sa gloire, ne le poussent enfin à s'assurer du pouvoir. Il vient de lui écrire pour justifier sa famille, et pour lui demander en même temps quelle est la conduite qu'il doit tenir dans cette conjoncture délicate.

La situation touchante de ces amis si chers a occupé mon temps et mon attention; néanmoins les trois jours que j'ai passés à Rome, m'ont paru d'une longueur interminable. Ma pensée se reporte à chaque instant aux heures qui s'écouloient si doucement dans la conversation de Valérius et de sa charmante fille. Tel est l'effet de l'absence de ceux que nous

[1] Bohémiens, etc.

aimons, qu'elle semble dépouiller la nature de tout son charme ; les arts mêmes perdent leur attrait ; on se refuse ces ressources précieuses qui, dans d'autres temps, égaient la solitude et rendent la retraite aimable ; et le regret, s'emparant exclusivement de notre ame, ne laisse plus de facultés pour les choses usuelles de la vie.

LETTRE LXVII.

SIGISMAR est parti pour Tibur avec sa famille. Rien ne distrait maintenant mon impatience, et une nouvelle découverte que j'ai faite met le comble à l'inquiétude que me cause Drusus.

J'ai été ce matin chez le peintre Lysias ; il fait deux tableaux historiques que je destine au brave roi des Trinobantes : le premier représente Jules-César, jeune encore, replaçant les trophées de Marius, abattus par le parti de Sylla ; le second montre cet empereur dans sa tente, donnant l'ordre de renvoyer à ceux qui l'avoient abandonné, les effets qu'ils avoient laissés dans son camp. Ces ta-

bleaux seront bientôt achevés, et il ne me reste rien à désirer sur la manière dont ils sont exécutés. Lysias travaille dans ce moment à plusieurs autres tableaux dont les sujets sont pris d'Homère : il a parfaitement rendu la scène du premier livre de l'Iliade entre Achille et Agamemnon. Il a fallu une étude bien approfondie du caractère de ces héros, pour marquer aussi fortement ce qui les distinguoit l'un de l'autre aussi-bien que du reste des Grecs. « Un peintre, me dit Lysias, doit non-seulement se pénétrer de l'action particulière que son pinceau va retracer; mais il doit étudier tous les événemens relatifs aux personnages qu'il veut représenter, ainsi que la manière dont ils en ont été affectés. Les mêmes passions ont plus ou moins d'influence sur différens hommes et les font agir très-diversement. Il faut donc que nous soyons instruits de leurs sentimens et de leur conduite en d'autres occasions avant de décider l'impression qu'une circonstance isolée a pu produire sur eux.

» Homère est de tous les poètes celui qui offre le champ le plus vaste à l'instruction des peintres; son Agamemnon, son Achille, vus dans un sens moral, sont imparfaits sans doute;

mais avec quelle vérité ils sont dessinés ! Agamemnon est ambitieux, vindicatif, jaloux de son autorité, impérieux avec ses officiers et populaire avec ses soldats. C'est un frère tendre; c'est un roi sage. Son affection pour l'armée l'emporte sur sa fierté. Il fait des avances à son ennemi personnel; mais cette soumission n'a rien d'humiliant. Il rend Briséis sans qu'Achille puisse l'accuser de foiblesse ».

Je regrettai de ne pouvoir écouter plus longtemps les remarques de Lysias sur Homère. Il est enthousiaste de ce prince des poètes, et parle de son art avec tout le feu du génie. Après avoir parcouru ses esquisses, je le priai de me montrer les tableaux qu'il avoit finis. Il me conduisit dans la salle voisine, où le premier objet qui frappa mes yeux, fut la figure de Valéria représentant Andromàque se séparant d'Hector. Lysias l'avoit rencontrée, et, sans qu'elle pût s'en apercevoir, avoit saisi sa ressemblance uniquement par le désir de faire un beau portrait. J'offris de l'acheter; mais Drusus, me répondit-il, l'avoit retenu pour lui.

Il est inutile de te dire ce que je sentis : je quittai brusquement le peintre, pour aller chez Drusus m'informer si enfin il étoit de

retour. J'ignore quelle eût été la suite de cet entretien ; toutes mes passions étoient soulevées. Drusus est encore absent ; on n'a pu m'instruire de sa marche, et cette incertitude redouble mon agitation.

LETTRE LXVIII.

LA nouvelle de l'affreux tremblement de terre, qui a renversé douze villes florissantes de l'Asie, a sans doute été jusqu'à toi. Il a suffi d'une seule nuit pour cette horrible destruction. La nature a changé de face ; les montagnes ont été transportées loin de leur ancienne position, et de vastes plaines ont disparu. Les flammes ont achevé ce que le choc des élémens et les convulsions de la terre avoient épargné, et tout ce qui a pu se sauver de la destruction générale, est réduit à la plus extrême misère. Tibère et le sénat ont décrété des secours considérables pour ce malheureux peuple. On lui accorde une exemption d'impôts pour cinq ans. On n'a rien négligé de ce qui peut diminuer les maux produits par ce désastre. L'empereur

reur s'est particulièrement distingué par son humanité dans cette triste circonstance.

On ne peut nier qu'il ne fasse observer strictement les loix somptuaires, et qu'il ne montre de l'amour pour la justice. Il refuse tous les héritages qui ne lui sont pas légués par ses amis intimes; et quant à ceux qui, au défaut d'héritiers, écheoient à l'empereur, il les distribue à la noblesse indigente. Il a chassé du sénat ceux qui, ayant dissipé follement leurs biens, s'abaissoient à des moyens honteux pour y suppléer. Pourquoi, Septimius, un prince éclairé n'est-il pas toujours vertueux? Si le caractère privé de Tibère répondoit à ses talens comme administrateur, nous pourrions regretter moins amèrement la perte de la liberté.

César lui a rendu compte de la conduite passée de Philoclès. L'empereur l'a écouté avec attention; mais, quoiqu'il semble difficile de supposer après tant de détails, qu'il lui accorde sa confiance, je crains bien qu'on ne m'ait donné un avis fidèle, en me prévenant que ce traître étoit souvent admis à son audience particulière. Je serai dans l'état le plus pénible jusqu'à l'arrivée de Titus; il est probable cependant que l'empereur agit de bonne

foi : aussi mes alarmes se portent moins sur le présent que sur l'avenir. Les sénateurs et les principaux citoyens de Rome m'ont fait visite : mais ce qui te paroîtra inoui, c'est que Séjan s'est aussi présenté chez moi. Quant à celui-là, je me suis dispensé de le recevoir.

Tibère n'auroit pas rappelé Valérius aussi publiquement, s'il étoit toujours l'objet de sa haine. Je crois plutôt qu'il veut le gagner. Plusieurs choses échappées aux patriciens le plus en faveur, me persuadent que mes conjectures ne sont pas sans vraisemblance ; et voilà ce qui cause mes craintes. Valérius est inflexiblement attaché aux anciens préjugés. Les idées de Tibère sur ce qui est honnête et juste, ont été toujours tellement subordonnées à ses intérêts, qu'il ne peut avoir une grande confiance dans l'équité des autres. Que ne puis-je me persuader, non-seulement pour la sûreté de mon oncle, mais pour le salut de Rome, que Tibère peut croire à la vertu ! Mais quel est mon aveuglement ? L'empereur n'accuse-t-il pas d'être ses ennemis personnels, ceux qui sont les véritables amis de Rome ? Et quel plus grand crime aux yeux de celui qui aspire à la tyrannie, que d'être

uniquement dévoué à la chose publique !

Adieu, Septimius. Je viens d'apprendre que les envoyés de Maroboduus seront congédiés sans avoir réussi dans leur mission : ils n'ont cependant encore reçu aucune réponse définitive.

LETTRE LXIX.

J'ARRIVE de Tibur [1]. Sigismar me fit prier hier d'aller le voir ; et quoiqu'en approchant de Rome chaque heure dût augmenter mon impatience d'avoir des nouvelles de nos voyageurs, je ne voulus pas me refuser à la prière de cet excellent ami, et je consacrai la journée entière à être témoin de son bonheur. Berthe parut non moins sensible que lui à ma visite. Elle me reçut sans embarras et sans être autrement affectée qu'elle ne le devoit, en revoyant un ami qu'elle et son époux doivent chérir également : elle me présenta son fils avec un sourire plein de tendresse : je la trouvai digne de partager avec Sigismar la douceur d'une vie tranquille

[1] Tivoli, petite ville avec un évêché, près de Rome.

et vertueuse. Sigismar paroît charmé de son habitation ; s'il pouvoit être assuré de la continuation de la paix avec son pays, je ne doute pas qu'il ne s'y fixât entièrement.

Tu te rappelles que la maison est à l'entrée de la ville et située sur la partie la plus élevée de la montagne ; elle est exposée au couchant et garantie à l'est par un bois d'oliviers. Je ne crois pas t'avoir jamais fait voir les jardins, qui sont vastes et plus ornés de fleurs et de plantes, que riches en vases et en statues. Il y a cependant, dans un bosquet de myrtes, un jeune Satyre jouant sur la double flûte, auquel on accorde un grand mérite. On découvre de la terrasse la ville de Tibur, les cascades du mont Catillus, et le cours de l'Anio [1] serpentant à travers la vallée. L'intérieur de la maison est plus commode que magnifique ; et Sigismar fait sur-tout grand cas d'une petite bibliothèque que j'ai composée avec soin des meilleurs historiens et des poètes les plus estimés, grecs ou latins.

Je ne trouvai pas Vercennis à mon arrivée ; elle étoit allée au temple de la Sibylle [2]. A son retour, elle me combla des marques de la plus

[1] A présent le Tiverone.

[2] Horace, liv. I, ode 7.

tendre affection ; après quelques momens accordés au plaisir de nous revoir, le souvenir de Cariovalde nous fit répandre des larmes. Depuis que je voyois sa famille réunie, son image n'avoit cessé de m'être présente. Tu concevras, mon cher Septimius, mes regrets profonds de ne pouvoir lui rendre, dans ce lieu, l'hospitalité que j'avois si long-temps reçue de lui. Je veux du moins éterniser, autant qu'il sera possible, ma reconnoissance. Demain je vais donner des ordres pour faire ériger ici un monument à sa mémoire.

Après dîner, nous allâmes, Sigismar et moi, nous promener dans la vallée. Mon ame y retrouva les sensations qui la remplissoient si agréablement, lorsqu'avant de partir pour la Germanie, j'errois sur les bords retentissans de l'Anio. Nos poètes se plaisoient dans cette belle vallée, et s'y choisissoient des retraites délicieuses. Les somptueux édifices dont le faîte majestueux plane au milieu des beautés de la campagne, le murmure des cascades, le parfum des fleurs et des plantes aromatiques de toute espèce, la variété des arbres et la fraîcheur que répand la vapeur légère qui s'élève des chutes d'eau, rendent cette vallée véritablement délicieuse. J'éprouvai un plaisir aussi

nouveau que si je contemplois, pour la première fois, l'aspect imposant des montagnes qui la défendent des vents malfaisans, sans cacher du côté de l'ouest la vue étendue des plaines de Rome.

J'allai voir la maison où Mécène[1] s'entouroit des heureux favoris des Muses. C'est dans ce lieu qu'Auguste venoit se délasser, au sein de l'amitié, des fatigues de l'empire : c'est aussi dans ce lieu que des vers immortels lui assuroient un nom impérissable dans la postérité. Habile Octave, tu sus gagner tes juges : si leur génie n'eût obéi qu'à la vérité, quelle sentence nos descendans porteroient sur toi !

Revenons à Mécène, qui n'est pas celui des amis d'Auguste à qui, si j'avois régné, j'aurois porté le plus d'envie : c'est Agrippa, dont le caractère honore plus particulièrement le prince qui eut le bonheur de se l'attacher. Mécène étoit moins actif et moins décidé ; mais sa douceur, son humanité, l'usage qu'il fit de son pouvoir sur Auguste, la protection qu'il accorda aux hommes de lettres, ou plutôt la manière familière dont il vécut avec eux, le goût et le discernement qui

[1] Les ruines de cette maison sont singulièrement pittoresques.

lui faisoient choisir les plus distingués, ainsi que la constance de ses attachemens, sont des qualités qui rendront son nom cher à jamais.

Je fis voir à Sigismar, de l'autre côté de la vallée, la simple demeure où Horace [1] pratiquoit les maximes qu'il enseignoit dans ses vers divins et harmonieux : il avoit prédit qu'il ne pourroit survivre à Mécène ; l'événement prouva que ses démonstrations d'attachement n'étoient pas exagérées.

Je fus extrêmement ému à l'aspect de la maison de Quintilius Varus [2]; mon oncle m'y avoit amené, peu de temps avant sa fatale expédition. Je sentis de nouveau l'horreur de son sort, et je ne pus répondre sans trouble aux questions de Sigismar sur le propriétaire de cette superbe habitation. Je m'éloignai promptement d'un endroit qui ranimoit de trop douloureux souvenirs.

Nous allâmes de là aux chênes de Tiburnus et à la maison qu'habitoit la belle Cinthia, que Properce a célébrée, ou plutôt dif-

[1] A Tivoli : on croit qu'elle étoit située près de l'église de Saint-Antoine.

[2] Les ruines de cette maison sont encore considérables : la chapelle qui y est jointe est appelée par les paysans *la Madonna di Quintiliolo*.

famée avec tant de soin. Nous revînmes ensuite rejoindre Vercennis et Berthe : le soleil étoit déjà couché. Elles avoient paré la salle à manger de guirlandes et de vases remplis des fleurs les plus fraîches. Je repartis après le souper, et je revins à Rome, où je retombai promptement dans ma mélancolie.

Félicite-moi, Septimius ; je reçois une lettre de Valérius datée de Gaiète. Sa bonté paternelle lui a fait dépêcher un courrier afin de calmer mon imagination trop active. Son vaisseau alloit jeter l'ancre : il sera peut-être bientôt à Ostie. Je pars demain ; tous les momens sont précieux ; je ne veux pas que d'autres yeux puissent signaler avant les miens le navire qui me ramène les objets sur lesquels j'ai fondé toutes mes espérances de bonheur.

LETTRE LXX.

Je t'écris d'Ostie : rien ne paroît encore sur la mer ; mes yeux se lassent vainement à la parcourir. Tu seras mon refuge contre l'im-

patience ; ce n'est qu'en m'entretenant avec toi que je pourrai tromper les heures si cruelles de l'attente.

J'ai été ce matin chez le sculpteur Polidore, pour lui donner des instructions relatives au cénotaphe que je fais ériger à Cariovalde. Il sera placé dans l'endroit le plus élevé des jardins, maintenant habité par sa famille et que je veux lui assurer à perpétuité, ainsi qu'à ses descendans. Ce monument consistera en une haute colonne de porphyre, dont la base sera du plus beau marbre de Paros et le soc en basalte. Des bas-reliefs présenteront les principaux traits de la vie de ce généreux guerrier, et les circonstances de sa mort. On nous verra, Sigismar et moi, plaçant une couronne civique sur son urne cinéraire.

Tu connois assez les grands talens de Polidore, pour juger s'il traitera dignement ce sujet. J'admire toujours avec le même plaisir la grâce et la simplicité qui distinguent ses ouvrages : il semble leur avoir donné une ame. Je fus sur-tout frappé d'un Apollon s'adressant à l'Amour après avoir vaincu le serpent Python. L'idée est prise d'Ovide, et Polidore l'a exécutée en grand maître. La contenance du dieu exprime un dédain ma-

jestueux. La figure est d'une beauté parfaite : et le feu poétique qui dicta les vers du chantre des dieux, s'est aussi emparé du sculpteur. Il me fit voir ensuite le groupe du Laocoon[1]; il a rendu d'une manière étonnante ce terrible sujet.

Je fus infiniment satisfait de ses remarques sur le goût différent des Grecs et des Romains. « Avant d'avoir quitté mon pays, me dit-il, je m'occupois principalement à traiter des sujets purement fabuleux. En arrivant ici, je me suis convaincu que je

[1] Les idées des lecteurs se porteront sans doute sur le Laocoon et l'Apollon du Belveder, maintenant au muséum national; mais on croit généralement que ces deux chef-d'œuvres n'ont été transportés à Rome que dans un temps postérieur. Pline dit que le Laocoon étoit l'ouvrage de trois célèbres Rhodiens, Lysander, Polidore et Athénodorus, et qu'il étoit placé dans le palais de Titus.

L'Apollon fut trouvé à Nettuno. M. Addisson remarque, dans ses voyages, que la plus ancienne médaille sur laquelle il soit représenté, est du règne d'Antoninus Pius.

On sait que ces sujets furent souvent exécutés, avec peu de changemens, par les anciens; et l'auteur n'a prétendu fixer les dates d'aucune des statues conservées jusqu'à nos jours.

devois me livrer à des sujets historiques. Les métamorphoses des dieux, les figures des tritons, des sirènes, des sphinx et des chimères, séduisent la vive imagination des Grecs, mais satisfont rarement l'esprit et le jugement des Romains. Chez vous, le portrait d'un ami, ou la représentation d'un fait qui renferme des traits de courage et de générosité, sont des objets d'une approbation générale. Rome triomphante, des figures allégoriques qui désignent quelques attributs des provinces conquises, voilà les efforts d'imagination qui charment le public de cette capitale du monde. Les Grecs exigent de la variété; et à la faveur de la nouveauté, on attire leur attention sur les compositions les plus bizarres. Les Romains s'attachent aux sujets qu'ils ont jugé dignes de les intéresser. Leur goût est sévère, et j'avoue que c'est parmi vous que j'ai perfectionné le mien [1] ».

Les Grecs, Septimius, ont eu de grandes

[1] L'on sent bien que c'est pour se plier à la partialité connue des Romains, que Lysias porte, sur le mérite comparatif de ce peuple et des Grecs dans les beaux-arts, un jugement si peu conforme à la vérité. (*Note du Traducteur.*)

vertus; mais la versatilité de leur caractère, l'instabilité de leurs conseils, et enfin leur amour immodéré pour le changement rendirent inutiles les talens extraordinaires et l'industrie infatigable dont la nature et l'éducation les avoient doués. Les seuls Spartiates, inébranlables dans leurs principes et constans dans leurs institutions, ont résisté long-temps à l'influence pernicieuse de l'exemple et aux attaques réitérées d'une envieuse et jalouse inimitié, et ils ont mérité d'être honorés aussi long-temps que l'héroïsme et la vertu seront respectés.

LETTRE LXXI.

Mon cher Septimius, toi qui souffris si long-temps de mes douleurs, partage aujourd'hui ma joie. Valérius est rendu à sa patrie....

Aussitôt que la galère, si impatiemment attendue, fut à la vue du port, je partis pour aller au-devant d'elle. Je trouvai mon oncle aussi calme dans ce changement de fortune,

qu'il avoit été ferme dans ses revers. Il me reçut avec tendresse et me reprit doucement de m'abandonner trop facilement à des transports immodérés. Valéria paroissoit émue, et les sénateurs qui les accompagnoient, n'étoient pas insensibles au spectacle de notre réunion.

Nous partîmes sur-le-champ pour Rome. La maison de Valérius fut remplie durant tout ce jour et la matinée suivante. Ce n'étoit que le prélude de ce qui l'attendoit au sénat. Grâces soient rendues à Octave [1] qui rétablit les jeunes patriciens dans le privilége d'assister aux débats de cette auguste assemblée! je n'aurois pas voulu, pour l'empire du monde, perdre l'avantage d'être témoin du triomphe de l'homme vertueux auquel je suis uni par des liens si chers. A son arrivée, tous les sénateurs se levèrent pour le complimenter. Les félicitations des plus vertueux étoient vives et affectueuses; mais leurs regards en disoient plus que leurs paroles, tandis que les flatteurs de Tibère et les créatures de Séjan se faisoient distinguer par leurs éloges exagérés. Valérius répondit aux premiers avec émotion, et aux autres avec dignité. Il prit sa

[1] *Voyez* la vie de cet empereur.

place ; et tous les regards se fixant sur lui, chacun paroissoit attendre ce qu'il alloit proférer : il se leva avec la majesté et la grâce qui lui sont naturelles ; il remercia le sénat de l'accueil qu'il lui faisoit après une absence si longue et si singulière : quoique son attachement connu pour ses devoirs, lui donnât, dit-il, lieu de croire qu'on ne le soupçonneroit pas d'avoir quitté volontairement le poste dans lequel l'avoient placé les dieux immortels, il n'en devoit pas moins compte au sénat de ses actions, depuis qu'il avoit cessé de partager ses travaux. Il raconta alors, d'une manière concise et sans passion, les circonstances de sa fuite forcée, son séjour dans l'île d'Ericuse, et les moyens par lesquels j'avois découvert sa retraite.

« Titus Valérius, continua-t-il, n'a éprouvé aucune injure, et il n'a pas été offensé, pères conscrits ; mais un sénateur a été illégalement transporté par ses esclaves dans une île éloignée : il a été privé de la jouissance des droits qui appartiennent à tous les membres de cette assemblée. Votre dignité a été insultée dans ma personne. Cependant je ne condamnerai pas un citoyen romain sur le seul témoignage de trois esclaves coupables,

qui ne peuvent donner aucune preuve de la séduction qu'on a employée envers eux. Je ne demanderai pas davantage leur punition, parce qu'il seroit impossible de juger jusqu'à quel point on a pu les intimider ou les corrompre. Je propose en conséquence qu'un acte d'oubli soit pris sur tout ce qui s'est passé contre moi ».

Il fut interrompu par des murmures ; et quelques voix voulant se faire entendre, Valérius demanda à être écouté, et reprit son discours. « Pères conscrits, souffrez que je poursuive. Je propose que cet acte d'oubli soit suivi d'un décret pour faire observer l'ancienne loi, par laquelle il n'est permis à aucun sénateur de s'absenter sans rendre compte des motifs qui l'engagent à se retirer, et que si un attentat semblable à celui qui excite aujourd'hui votre indignation se renouveloit, les agens, auteurs et complices soient punis comme traîtres à la patrie[1] ».

[1] L'auteur ne s'est pas bien pénétré de la servilité du sénat à cette époque, et combien il est invraisemblable qu'on eût osé parler ainsi parmi ces hommes dégradés, et sous l'empire du sombre et farouche Tibère. Il n'y avoit plus de liberté dans le sénat : ce qui restoit d'ames vraiment romaines ne le prouvoit que par son silence.

Ce discours eut le plus grand succès ; et enfin, après de longs débats, dans lesquels les plus zélés partisans du despotisme parloient le plus haut pour la punition des coupables, on adopta l'opinion de Valérius à une grande majorité. Il demanda qu'on voulût bien l'entendre encore quelques instans.

« J'ai reconnu, dit-il, quoique d'une manière bien imparfaite, mes obligations envers César, envers ce sénat vénérable, envers tous les citoyens de Rome en général : il me reste maintenant à m'acquitter envers Marcus Quintius Flaminius, le fils d'une sœur chérie, auquel je dois le bonheur de siéger dans ce jour parmi vous. Je vous le recommande, pères conscrits ; il s'est montré digne de votre protection. Puisse-t-il justifier l'intérêt que je réclame pour lui, en défendant vos droits avec non moins de chaleur qu'il a vengé l'honneur de Rome en lui rendant ses enseignes sacrées » !

Le sénat daigna me donner un témoignage public de son estime. Valérius continua :

« Pères conscrits, permettez que j'implore encore un moment votre patience. Ce guerrier chérusque, uni à Marcus par les liens de leurs mutuelles obligations, a quitté son

pays

pays et sa famille pour se mettre à la recherche du lieu de mon exil : son père, un des chefs de cette nation, exerça l'hospitalité envers votre concitoyen, et ne préserva sa vie qu'aux dépens de la sienne. Je vous supplie d'accorder au fils de Cariovalde le titre de citoyen romain, avec la permission de prendre mon nom. Personne ne sent plus que moi la majesté de ce titre de citoyen de Rome, et n'est plus avare de communiquer une aussi haute distinction ; mais les vertus de ce Chérusque l'en rendent digne, et l'homme vertueux et brave mérite d'être Romain ».

Les affaires du jour étant terminées, mon oncle alla au palais, suivi d'un nombreux cortége de sénateurs. Tibère le reçut avec toutes les démonstrations de l'intérêt et de l'estime. Sigismar et sa famille seront inscrits sur le rôle des citoyens. Le privilége attaché à ce titre va soustraire l'aimable Berthe au pouvoir d'Ingomar. Les autres otages seront renvoyés avec les ambassadeurs.

Je suis rentré chez moi après avoir accompagné Valérius. J'étois pressé du désir de te faire part des événemens de la journée, et en même temps de prévenir Sigismar qu'il y avoit toute apparence que la paix ne seroit

point rompue. Je voulois qu'il sût cette heureuse nouvelle avant d'apprendre qu'il étoit maintenant notre concitoyen.

Les jeux du cirque, commençant demain, Valérius veut en profiter pour aller à sa maison de Préneste[1] passer quelques jours. Marcus Lépidus, son ami[2], sera du voyage. J'ai une importante requête à soumettre à la bonté paternelle de mon oncle. Je saisirai les momens que cette douce retraite va m'offrir. Mon attachement pour sa fille n'a sûrement pas échappé à sa pénétration; et j'ose me flatter qu'il consentira bientôt à assurer mon bonheur.

LETTRE LXXII.

Les princes bretons, petits-fils de Mandubratius, sont arrivés. Germanicus, objet principal de leur voyage, a témoigné le désir que je le secondasse dans les preuves d'amitié qu'il veut leur donner. Cet événement me

[1] Palestrine, petite ville avec un évêché dans les états du Pape, et fief de la famille Barberini.

[2] Tacite, liv. 1 et 4.

contrarie vivement : me voilà forcé de renoncer à mon voyage de Préneste. Ces envoyés sont chargés par le roi des Trinobantes, de féliciter Tibère et le peuple romain sur le succès de nos armes dans la Germanie : ils doivent en même temps offrir des dons à Jupiter Capitolin. Avant mon retour d'Éricuse, Dolabella fut envoyé au devant d'eux au port de Luna [1], où ils débarquèrent en arrivant de Gaule ; mais ils préférèrent continuer leur route par mer.

Ils entrèrent dans le Tibre, suivis d'un grand nombre de vaisseaux richement ornés. Le peuple couvroit le rivage et faisoit retentir l'air de ses acclamations ; il croyoit devoir rendre cet hommage à la manière généreuse dont le père de ces princes avoit traité nos soldats.

On vint m'avertir au Champ de Mars de leur arrivée. J'entrai aussitôt dans un bateau avec quelques amis de Germanicus, et nous les joignîmes à quelque distance de la ville. Ils parurent charmés de me voir, et ne pouvant se lasser du spectacle nouveau offert à leurs yeux. Ils admirèrent sur-tout la Nau-

[1] Golfe de la Spezzia.

machie[1], les jardins de César et les maisons de campagne qui s'élèvent sur le Janicule. Bientôt l'Aventin attira leurs regards. Ils me laissoient à peine le temps de leur apprendre le nom et la destination de chaque édifice qu'ils voyoient ; toutes leurs questions se succédoient avec rapidité. Les temples de Diane et de Junon[2], le bois de laurier qui renferme le tombeau de Tatius, le temple de la Liberté et la bibliothèque publique d'Asinius Pollio, l'antre du voleur Cacus et l'histoire d'Évandre, attiroient alternativement leur attention, et amenoient toujours de nouvelles explications.

Ils furent particulièrement frappés de la vue du pont Sublicien[3] qu'Horatius Coclès a rendu si célèbre. En passant devant l'île[4], je racontai briévement aux princes ce qui la rendoit remarquable. Tu penses bien que je

[1] A présent San-Cosimato et la villa Barberini.

[2] Ces temples sont cités par plusieurs auteurs anciens. Le prieuré de Malte, Saint-Alexis et Santa-Sabina, sont bâtis sur leurs ruines.

[3] On voit encore les ruines sous le prieuré de Malte.

[4] A présent l'île de San-Bartholomé, ainsi nommée d'après l'église de ce nom. Il y a encore un hôpital appelé *di Buon Fratelli*.

me sentois peu disposé à m'étendre longuement sur la transformation du dieu d'Épidaure en serpent, et à défigurer aussi ridiculement ce monument qui atteste l'intégrité de nos aïeux [1]. Au reste, j'épargnai ces réflexions aux jeunes Bretons, et me contentai de leur montrer le temple d'Esculape, avec l'hôpital qui y est joint, sans omettre la statue de César dont ils révèrent la mémoire.

Germanicus ne laisse échapper aucune occasion de varier leurs amusemens. Son affabilité, son aimable bienveillance doublent le prix de ce qu'il fait. Il n'en est pas de même de l'empereur : il voudroit vainement affecter la bonté ; mais il cherche du moins à dédommager de sa sécheresse par tout ce que le pouvoir et la magnificence du rang impérial peuvent accorder. Aussitôt après la fin des jeux, les princes bretons seront introduits dans le sénat avec des honneurs particuliers.

Ils ont assisté ce matin à la dédicace du temple de Janus [2], érigé par Caius Duilius,

[1] Après l'expulsion des Tarquins, on jeta tout ce qui leur avoit appartenu dans le Tibre : ce fut l'origine de l'île ci-dessus nommée. Les terres qui avoient appartenu au tyran furent consacrées à Mars.

[2] Tacite, liv. 2.

après sa victoire sur les Carthaginois. Cet édifice avoit tellement souffert des injures du temps, qu'Auguste jugea nécessaire de le rétablir, et Tibère a eu l'honneur de le consacrer une seconde fois. L'histoire du premier vainqueur naval que nous ayons eu, a vivement intéressé nos insulaires.

Adieu, Septimius. On n'a pas encore de nouvelles de Drusus. Comment n'est-il pas revenu à Rome pour les jeux [1], lui, si passionné pour ces sortes de plaisirs? quel peut être le motif de cette absence?

LETTRE LXXIII.

Je viens de passer quelques heures bien douces auprès de Valérius et de sa fille. Ne pouvant plus supporter d'en être éloigné, je proposai aux princes bretons de les mener chez mon oncle; ils acceptèrent, et me prièrent de leur faire voir en même temps le temple de la Fortune [2], qu'on leur avoit

[1] Dion Cassius, Tacite, etc.

[2] Plutarque. Il fut dédié par Sylla à cette déesse, qu'il regardoit comme sa protectrice spéciale.

beaucoup vanté. Ils furent enchantés de la position charmante de la campagne de Valérius, et ne virent pas sans admiration la superbe maison de l'empereur, située près de là à une petite distance de la ville [1].

Valérius prend un vif intérêt au grand objet du voyage de ces jeunes gens ; il les encourage à persister dans le noble dessein d'éclairer et d'instruire leurs peuples ; il les exhorte à ne pas se laisser distraire de ce but, en se livrant trop aux délices de l'Hespérie. « Appelés par votre naissance, leur dit-il, à influer sur les destinées de tant d'hommes, songez aux devoirs qu'elle vous impose ; employez tous les momens qu'on vous a permis de passer avec nous, à acquérir des connoissances qui soient utiles à vos concitoyens ; gardez-vous d'attacher trop de prix à des jouissances dont quelques mois vous découvriroient infailliblement le vide, et qui vous feroient perdre l'avantage que vous pouvez tirer pour votre pays de la comparaison de nos

[1] On en voit encore les restes magnifiques auprès de Palestrine. Les habitans les nomment *villa Adriana*, parce que l'empereur Adrien agrandit beaucoup ce palais. On a bâti au milieu des ruines un hermitage et une petite chapelle.

mœurs et de nos loix. De retour dans votre Bretagne, ayant perdu vos premières vertus et n'y rapportant qu'une folle confiance inséparable de l'ignorance, vous ne cesseriez de gémir de la privation de ces plaisirs qui doivent leur plus grand charme à la nouveauté : mécontens de la vertueuse simplicité de votre vie précédente, peut-être semeriez-vous parmi vos peuples le germe fatal de la corruption. Ah princes! que les dieux vous préservent des calamités dont elle est la source! rapportez dans votre île moins ce que vous voyez maintenant des Romains, que ce qu'ils possédoient autrefois, la science de rendre les hommes vertueux autant qu'instruits, la mâle éloquence et les sentimens élevés qui constituent la véritable grandeur d'une nation ».

Les jeunes gens prêtoient une avide attention à ses discours, et je ne doute pas qu'ils ne mettent à profit ses instructions. Dès que la chaleur fut un peu tombée, ils me pressèrent de les conduire à Préneste. Je ne cédai qu'à regret à leurs instances. Il est si pénible de renoncer au charme que fait éprouver la conversation de Valéria! Son père nous accompagna, et fit aux princes, en

s'acheminant vers la montagne, une histoire abrégée de l'antique ville de Préneste.

« Les différens édifices qui dépendent du temple [1], dit-il, forment seuls une ville. Sa superbe architecture mérite votre attention; mais vous serez sur-tout ravis de la vue étendue des Apennins [2], de la mer Tyrrhénienne, des îles Pontines, et de la capitale du monde, avec des cités sans nombre, dont l'ensemble près du sanctuaire du temple, forme un coup-d'œil admirable. Ce phare avertit au loin les matelots de rendre hommage en passant à la déesse inconstante. Une multitude de personnes pieuses viennent au pied de ses autels recevoir ses oracles. Le pavé en mosaïque [3] est un don de Sylla. Les

[1] On voit au palais du prince un tableau curieux par Pietro di Cortona; il représente l'ancien temple tel qu'il en découvrit la construction d'après la forme des ruines.

L'autel, où l'on tirait au sort, est maintenant dans le séminaire.

[2] L'on découvre cette belle vue d'une des fenêtres du palais, autrefois le temple. L'ancien escalier, demi-circulaire, sert encore pour l'entrée de cette maison, qui renferme une église, un théâtre et un arsenal.

[3] Cet ouvrage, qu'on voit encore dans le palais, est le plus célèbre qu'on connoisse en Italie.

divers événemens de sa vie y sont représentés sous des figures égyptiennes. Il avoit une vénération particulière pour la déesse qu'on adore dans ce temple, et lui attribuoit tous ses succès. Il osa même, après s'être rendu maître de cette ville, et avoir fait massacrer douze mille Romains ou Prénestiens, prendre le surnom de *Fortuné*, et, à la honte de la justice des dieux, rien ne démentit ce surnom jusqu'à sa mort ».

Nous continuâmes, jusque bien avant dans la soirée, à nous promener, oubliant au milieu de ces entretiens que la nuit s'avançoit. Nous trouvâmes à notre retour Asinius Gallus [1], marchant d'un air animé sous le portique avec Lépide, auquel il racontait, avec sa véhémence ordinaire, l'affaire de Varilia [2]. On venoit, disoit-il, d'ajouter aux crimes dont elle étoit accusée, celui d'avoir mal parlé du dernier empereur, de Tibère et de sa mère. Il déclamait hautement contre l'application inique qu'on fait des loix établies dans le principe pour la sûreté du peuple, et blâmait avec aigreur la part que Tibère prend à ces procès.

[1] Annales de Tacite et différens auteurs.

[2] Tacite, liv. 2.

Lépide lui répondit froidement que l'empereur mépriseroit sans doute d'imprudens discours, et rompit la conversation. L'arrivée de Messala, et du jeune Valère Maxime le servit à propos. Valérius, pour éviter que Gallus pût recommencer ses plaintes, fit plusieurs questions à ce dernier, sur les ouvrages dont il s'occupe maintenant. Il nous dit qu'il se proposoit de rassembler en un volume les faits les plus mémorables, tant de notre histoire que de celle des autres peuples [1]. Mon oncle, à qui le personnage est connu, applaudit à son projet, et l'exhorta à éviter de donner des louanges excessives à aucun moderne. « Je ne doute pas, Maxime, lui dit-il, que vous ne rendiez justice aux grands hommes que vous devez nous citer, et que vous ne nous donniez une idée juste de ceux qui, parmi eux, ont été liés à un parti malheureux ou opprimé. Attendez-vous qu'en louant ceux qui possèdent le pouvoir, vous serez accusé d'être flatteur : soyez donc avare de vos éloges, et qu'ils paroissent en quelque sorte vous être arrachés par la vérité. Evitez de vous livrer à des détails trop minutieux sur

[1] Cet ouvrage existe encore.

les cérémonies religieuses : il est si difficile de remonter à leur source sans adopter des erreurs populaires et de fabuleuses traditions ! Transmettez plutôt à nos descendans des exemples qui leur enseignent à soutenir la cause sacrée de la vertu ; parlez des belles actions faites par des hommes obscurs, et que les historiens, par cela même, n'ont pas daigné recueillir. Les dieux ont en réserve la même récompense pour le fidèle esclave de Panopion, qui se laissa tuer pour sauver la vie de son maître proscrit, que pour Régulus dont la renommée a traversé les siècles ».

Tu connois Maxime, et tu peux juger s'il suivra les avis qu'on lui a donnés. Messala s'étoit engagé, pendant cet entretien, dans une dispute avec Gallus sur les différens mérites de nos orateurs modernes. Tous deux, étant fils d'hommes célèbres par leur éloquence, se croyoient un droit hérédi aire pour décider sur ce chapitre. Messala, dont les argumens étoient les plus solides, fut secondé par Lépidus ; mais leurs raisons venoient échouer contre la volubilité d'Asinius ; il parla jusqu'à faire presqu'oublier le fon. de la question, et finit enfin par déclarer que

son père [1] étoit supérieur à Cicéron. Cette étrange assertion imposa silence à ses adversaires. Il se tourna alors vers Valérius en le priant d'être arbitre dans cette dispute.

« J'ai toujours rendu hommage aux talens de Pollion, répondit mon oncle ; ainsi qu'à ses vertus. Il étoit l'ami de mon père [2] ; et quoiqu'il n'eût pas pris une part aussi active dans la guerre entre Antoine et Octave, Publicola rendoit justice à ses motifs, et le mettoit du petit nombre de ceux qui n'avoient point été ingrats envers l'infortuné triumvir. On n'a jamais contesté son éloquence ; mais celle de Cicéron n'admet aucune comparaison. Cicéron vivoit dans un temps où l'état existoit encore, quoique déchiré par des factions et des guerres civiles. C'est à cette époque qu'il faut fixer le triomphe de l'éloquence ; talent qui doit son existence à la liberté, et qui ne peut exister sans elle. La république étoit arrivée au faîte de sa grandeur ; tous les avantages que donnent l'expérience et les lumières, étoient offerts à l'homme de

[1] Il écrivit pour le prouver, un livre qui fut réfuté par l'empereur Claude.

[2] Publicola ; il commandoit l'aile droite à la bataille d'Actium sous Marc-Antoine. — Plutarque.

génie ; les intérêts les plus importans se discutoient devant des rivaux actifs et des auditeurs éclairés : que falloit-il de plus pour former un orateur ?

» Asinius Pollion [1] avoit un style abondant et élégant ; il rappeloit souvent la perfection des anciens ; celui de Messala étoit intéressant, persuasif : et tous deux l'emportoient autant sur nous, qu'il est à craindre que nous ne surpassions nos neveux. Dans les circonstances actuelles, la sévère gravité de Brutus, la force et le feu de César, et toutes les perfections réunies de Cicéron, ne trouveroient pas l'occasion de s'exercer ; en lisant leurs ouvrages, on peut conserver quelques portions de la flamme qui échauffoit leurs ames ; sans doute elle ne sauroit brûler avec la même ardeur, ni avec un aussi vif éclat ; la source pure qui les alimentoit est tarie pour nous ».

L'heure du repas vint terminer la conversation. Asinius retourna aussitôt après à sa maison de Préneste, où il habite depuis quelques jours avec Vipsania [2] et sa famille.

[1] *Voyez* dialogue de Tacite, *de claris oratoribus*.

[2] Fille de Marcus Agrippa et de Pomponia. Elle fut mariée d'abord à Tibère, ensuite à Asinius Gallus. On

Messala et son ami nous quittèrent pour retourner à Rome, où ils emmenèrent les princes bretons. Il ne resta auprès de Valérius que Lépidus et moi, sous la belle colonnade demi-circulaire, faite par Vitruve [1] pour mon grand-père Publicola, un de ses principaux patrons. Les bustes d'Anacréon, de Théocrite, de Sapho, d'Alcée et de Simonide, la décoroient originairement; Valérius y a fait ajouter, depuis, ceux de Virgile, d'Horace et de Tibulle, avec des piédestaux portant des bas-reliefs qui représentent leurs meilleurs ouvrages. Un vaste jardin entoure cet édifice élégant, et une abondance de fleurs, sur-tout de roses, y répand les plus suaves exhalaisons.

C'est ici que Publicola habitoit le plus souvent, lorsqu'Auguste se fut rendu maître de l'empire; c'est de ce lieu qu'Horace adressa à Lollius son épître [2] sur les leçons de morale qu'on peut tirer d'Homère. Près de

remarquoit qu'elle étoit la seule des enfans d'Agrippa qui fût morte de mort naturelle. Elle eut de Tibère Drusus César.

[1] Ce célèbre architecte vivoit du temps de Jules-César et d'Octave.

[2] Liv. 1, épître 2.

cet endroit où son buste est placé, il instruisoit ma mère, encore enfant, à répéter avec grâce et justesse l'ode séculaire [1]; elle profita de ses soins, et se distingua par la manière dont elle la prononçoit.

Dès que nous fûmes seuls, Lépidus témoigna sa surprise de la violence avec laquelle Gallus s'exprimoit contre Tibère dans la société, tandis qu'il donnoit toujours sa voix en faveur des demandes les plus contraires à la liberté. Il n'avoit, disoit-il, ni le mérite de la fermeté, ni la circonspection de la prudence, et il finiroit probablement par être victime de sa duplicité.

« Je suis de votre avis, répondit Valérius, quant à l'imprudence de sa conduite; mais je crois que cela tient uniquement à un caractère ambitieux et inconsidéré. Il n'aime pas Tibère, et voudroit néanmoins conserver l'espèce d'influence que lui donne son alliance avec la famille Césarienne. Je me rappelle d'avoir entendu Auguste, peu de temps avant sa mort, donner son opinion sur les principaux membres du sénat. Il disoit de vous, Lépidus, que vous aviez les qualités suffi-

[1] Les jeux séculaires furent célébrés l'an de Rome 737.

santes pour vous emparer de l'Empire, mais que vous dédaigneriez de vous en saisir. Il portoit un jugement différent de Gallus ; il prétendoit qu'il avoit un ardent désir de régner, sans aucun des talens qui pussent le faire atteindre à ce but. Quoique votre aïeul ait été rival d'Auguste, et votre père sa victime, le prince régnant vous respecte et vous honore. Votre modération, qui vous éloigne d'une opposition factieuse autant que d'une basse servilité, ne lui donne pas d'ombrage ; mais je crois qu'il n'existe pas un homme pour lequel Tibère ait une plus forte aversion que pour Asinius Gallus. Il ne lui a jamais pardonné son mariage avec Vipsania, après que lui-même l'eut répudiée pour obéir à Auguste. Je ne sais si on vous a raconté ce qui arriva à ce sujet, pendant votre absence de l'Italie. Tibère rencontra un jour par hasard Vipsania. Sa présence lui causa un tel trouble, et le désordre dans lequel elle le jeta fut si violent, qu'on lui enjoignit d'éviter désormais tous les lieux où elle pourroit le trouver. Malheureux avec Julie ; soupçonnant tout ce qui l'environnoit, il regretta qu'on l'eût privé de la seule personne pour qui il eût jamais conçu un véri-

table attachement. Maintenant encore il ne peut supporter que son fils aille chez Gallus, et souffre d'autant plus qu'il n'ose lui défendre de voir sa mère que ce jeune homme aime tendrement ».

Croirois-tu, Septimius, que j'éprouvai, en écoutant ce récit, un sentiment d'intérêt pour l'empereur ? Qui sait, me disois-je, combien l'action tyrannique d'Auguste a pu altérer son caractère ? Mais la réflexion me fit bientôt sentir qu'il avoit, en s'y soumettant, perdu le droit de se plaindre. Que Jules, m'écriai-je, se conduisit bien différemment dans une circonstance semblable ! Les menaces ni la colère de Sylla ne purent le déterminer à rompre l'alliance qu'il avoit formée avec la fille du plus grand ennemi de ce cruel dictateur.

Valérius sourit de ma vivacité, et me dit qu'il étoit bien convaincu qu'aucune considération ne me porteroit au sacrifice de mes affections. « Je ne connois pas de motif, ajouta-t-il, qui doive autoriser une action de cette nature ; et tout ce qui est en soi condamnable et dégradant, ne sauroit se justifier en arguant même de la nécessité ». L'éloignement de l'empereur pour tout rapport avec la maison de Gallus m'étoit bien con-

nu, répliqua Lépidus ; mais je l'avois attribué à l'orgueil inhérent depuis tant de siècles à la famille des Claudius. Je croyois que Tibère, rougissant de son union avec Vipsania, cherchoit à en effacer jusqu'au souvenir. Quoiqu'elle fût la fille du grand Agrippa, elle passoit pour avoir dégradé les images de sa famille, en y mêlant celle de Pomponius Atticus [1].

« Il faut avouer, dit Valérius, que, si les nombreux héros de la race Claudienne ont rendu des services importans à l'état, les crimes du décemvir Appius, l'orgueil de cette femme altière qui regrettoit que son frère n'eût pas perdu plus de citoyens dans la bataille qu'il avoit livrée, afin d'être moins incommodée de la foule, et l'arrogante opiniâtreté avec laquelle les meilleurs d'entr'eux fomentèrent les discordes entre les patriciens et les plébéïens, étoient de tristes exemples et de fatals pronostics auxquels on n'a fait attention que lorsqu'il étoit trop tard pour en profiter ».

Bientôt Lépidus, se retirant, me fournit l'occasion de parler à Valérius de ce qui absorbe toutes mes pensées. Il me fit espérer

[1] Il étoit simple chevalier.

que mes vœux seroient bientôt exaucés. Après qu'il m'eut quitté, étant trop agité pour essayer du sommeil, et invité par la douce lueur de la lune, j'allai errer dans les jardins. A peine entré dans une longue allée d'ormes, j'entrevis une personne qui s'éloignoit à mon approche. Je crus reconnoître Drusus; c'étoit son air, sa taille : tu concevras mon trouble. Je le poursuivis vivement; mais il m'échappa, et je passai la plus grande partie de la nuit dans une inutile recherche. J'allai ce matin chez Asinius; on m'apprit que Drusus y avoit paru, et qu'il venoit de repartir pour Rome. J'interrogeai les gens de Valérius; plusieurs d'entr'eux l'avoient vu dans les jardins dans lesquels on laisse entrer tout le monde. Il n'avoit témoigné aucun désir de voir leur maître. Je partis sur-le-champ, et j'allai droit au palais. On l'attendoit à chaque instant : il n'est pas arrivé encore. Tu ne peux te faire une idée de ce que j'éprouve; heureusement Valérius arrive demain, et Drusus ne pourra pas toujours me fuir.

LETTRE LXXIV.

L'ÉTONNEMENT et la douleur ont pris la place de la douce espérance; mes craintes sont affreuses, et mon indignation ne trouve pas de mots qui puissent l'exprimer. Je ne sais s'il me restera assez de force pour t'apprendre ce qui s'est passé.

J'allai chez mon oncle aussitôt qu'il fut de retour; et le trouvant occupé à recevoir plusieurs de ses amis, j'obtins la permission de passer chez sa fille. J'arrive dans son appartement, le cœur rempli d'amour et d'espérance; juge de ma terreur en la voyant baignée de larmes, et pouvant à peine retrouver la voix pour me répondre! Après quelques momens d'un silence causé par sa douleur et par mon effroi, elle me pria de la suivre dans les jardins; et s'étant un peu éloignée de ses femmes, elle me montra une lettre que Drusus lui avoit écrite à son arrivée.

Après l'aveu de son amour, qu'il prétend avoir combattu, il déclare qu'il est résolu à répudier Livie, et qu'il a non-seulement le consentement de Tibère, mais son approbation

pour l'hymen de Valéria. Il implore la faveur d'une entrevue, se plaint d'avoir vainement essayé de la voir pendant son séjour à Préneste, et promet d'éclaircir ce qui a paru répréhensible dans sa conduite. Il la conjure de ne pas rejeter une proposition, du succès de laquelle dépend la destinée de celui qu'elle chérit plus que sa propre existence; et il termine sa lettre en l'assurant que les instances qu'il ose lui faire, ne sont pas moins dictées par sa vénération profonde pour Titus Valérius, que par la passion ardente que Valéria lui a inspirée.

Un froid glacial se glissa dans mes veines à la lecture de cette lettre, et ce fatal mystère se dévoila à mon esprit indigné avec toute la force de la conviction. Je restai muet, agitant dans mon imagination les suites qui pourroient résulter d'une résolution trop précipitée. Valéria essaya d'interrompre cette morne méditation. « Marcus, me dit-elle d'une voix tremblante, ce silence est plus affreux que tout ce que vous pourriez me dire; aidez-moi, soyez mon guide pour sortir du labyrinthe où je suis engagée. Marcus, épargnez-moi ce regard de désespoir, n'achevez pas d'accabler votre malheureuse amie». — « Ce

n'est pas seulement le désespoir, m'écriai-je, mais le ressentiment, mais la fureur, qui occupent également toutes mes facultés! Depuis long-temps je soupçonne les desseins de Drusus; il surpasse cependant toutes mes craintes, et jamais je n'aurois pensé qu'il eût osé employer la menace pour obtenir l'accomplissement de ses désirs... Donnez cette lettre...; je veux chercher celui qui a osé vous l'écrire....; j'effacerai dans son sang les obligations qu'il mit à un si haut prix... » Ces expressions qui m'échappoient dans le délire momentané qui m'avoit saisi, firent pâlir Valéria; elle me supplia d'être plus calme, d'une voix qui auroit adouci la colère d'un sauvage. Elle me représenta que la passion qui me transportoit me rendoit incapable de réflexion; que, plus tranquille, je découvrirois peut-être qu'on avoit forcé Drusus à cette odieuse conduite. Cette observation, loin de m'appaiser, ranima ma rage: je doutai dans ce moment si Valéria ne puisoit pas sa justification dans un sentiment offensant pour moi. J'ignore ce que dans ma frénésie j'ai pu lui dire...; ma raison étoit égarée, et je n'en repris l'usage que lorsque Valéria, succombant à la douleur, s'évanouit à mes pieds. Je la portai

au bord d'une petite fontaine près de là. — Je ne puis décrire l'horreur de ce moment : enfin elle reprit ses sens, et ton coupable ami implora le pardon de la violence à laquelle son désespoir l'avoit entraîné.

« Hélas ! dit-elle, l'inquiétude où je suis me laisse presqu'ignorer ce que je crains ou ce que je souhaite. Je désire cependant que vous voyiez Drusus ; engagez-le à vous avouer s'il m'a écrit par l'ordre de Tibère ; que je sache s'il me reste encore le choix de commettre un parricide, ou de prononcer des vœux que mon cœur ne ratifiera jamais. Ah Marcus ! si une retraite absolue, si la douleur de quitter mon père, de vous dire un éternel adieu, peut satisfaire la cruauté de nos ennemis et m'épargner un crime, je suis prête à offrir ce sacrifice. — Je vous demande, au nom des sentimens que vous m'avez voués, par les jours sacrés de mon père, de contenir vos passions, et que votre ressentiment ne rende pas inutile la seule mesure qui me fasse concevoir quelqu'espérance. Soyez calme en parlant à Drusus : dites-lui que j'estime ses vertus, que je voudrois, pendant qu'il en est temps encore, lui éviter les reproches de sa conscience, quand

la réflexion trop tardive viendra le convaincre qu'il m'a condamnée à un malheur qui ne peut avoir de terme que par la mort. Rappelez-lui les vertus de Germanicus, et demandez-lui s'il croit pouvoir conserver son amitié par la violation des devoirs les plus sacrés. Promettez-moi de retenir votre colère. — Vos menaces ne sauroient le ramener.... Je n'ai de confiance qu'en vous.... Je n'ai pas l'habitude de me conduire sans l'avis de mon père. Deux fois j'ai manqué lui révéler ce funeste secret : l'idée que nous devons peut-être sa vie à l'ignorance de cette proposition honteuse, m'a seule donné la force de me taire ».

Je promis le silence, et je quittai Valéria pour aller trouver Drusus. Il étoit chez son frère ; ce lieu étoit peu convenable pour notre explication : je n'aurois pu d'ailleurs dérober mon trouble à la pénétration de Germanicus. Je lui ai fait demander un entretien particulier. Adieu, Septimius ; sois assuré que mon amour pour Valéria n'est pas ce qui cause mon indignation contre ton ami. Je disputerois mon amante à l'univers ; mais je ne puis m'étonner qu'on soit aussi sensible que

moi à ses perfections. Je reproche à Drusus les moyens odieux et avilissans qu'il met en usage pour l'obtenir.

LETTRE LXXV.

Plongé dans un gouffre de maux, pourrai-je réunir mes esprits égarés, et te donner les détails de notre horrible destinée ?

Drusus m'ayant fait dire qu'il étoit seul et qu'il m'attendoit, je me rendis chez lui. Nous nous retirâmes au fond de son appartement : là, après lui avoir rappelé, avec assez de calme, que les dignités et la vertu de Valérius avoient quelques droits au respect, je lui répétai ce qu'elle m'avoit chargé de lui dire, et le priai, de sa part, d'expliquer la lettre qui avoit excité ses alarmes, ainsi que son ressentiment. Il chercha d'abord à pallier les expressions dont il s'étoit servi ; enfin, poussé par son embarras même, il cessa de se contraindre.

« Depuis long-temps, me dit-il, j'adore la fille de Valérius ; est-il si extraordinaire que je veuille assurer mon bonheur ? Livie ne fut jamais l'objet de mon choix ; la volonté

d'Auguste dicta notre union ; et quand les premiers mouvemens de son orgueil seront appaisés, elle-même se réjouira d'être débarrassée d'un lien qui ne lui parut d'aucun prix, et dont elle méconnut toujours les devoirs ».

Je lui objectai l'impossibilité d'obtenir jamais l'aveu de Valéria et de son père. « Probablement mon intervention, lui dis-je, vous semble très-intéressée, et je suis loin de le nier ; de Valéria dépend ma félicité. Pensez-vous que la manière dont vous avez pénétré le secret de sa retraite, et celle dont vous venez de tirer avantage de votre influence sur votre père, vous donnent le droit d'aspirer à sa main ? Sa vertu est-elle donc si peu connue, que vous ayez pu vous flatter qu'elle priveroit la sœur de Germanicus d'un époux, et lui d'un frère ? Drusus rappelez-vous le grand nom que vous portez, et ne détruisez pas dans le cœur des Romains les espérances qu'ils ont conçues de vos vertus naissantes. Cessez de vous prévaloir d'un pouvoir qui ne sauroit épouvanter des hommes qui n'attachent de prix à la vie qu'autant qu'elle peut être utile à la république, et ne vous déshonorez pas par une action digne d'un Tarquin ; songez.... »

Drusus, se levant avec précipitation, m'interrompit, et me prenant la main : « Arrêtez, Marcus, me dit-il avec émotion, arrêtez ; l'ami de Germanicus n'aura pas vainement prononcé son nom dans la cause de la vertu. Je suis coupable : élevé parmi des esclaves et des flatteurs, ils m'ont trop répété que je ne devois mettre aucune borne à mes volontés : ne pouvant obtenir votre confiance, j'y ai suppléé par des moyens condamnables sans doute ; mais je jure par les dieux immortels que mes intentions étoient pures, et mes vues désintéressées. Vous ne soupçonnerez pas la crainte d'entrer dans l'ame de Drusus ; mais cet aveu, j'ai dû le faire afin de me justifier des griefs injustes dont vous m'accusez. Ecoutez-moi patiemment, et livrez-vous ensuite à votre ressentiment, si vous croyez le devoir. Je ne dissimulerai pas que l'amour n'influât sur le zèle avec lequel je travaillois au retour du père de Valéria ; je voulois qu'elle me dût sa délivrance ; l'idée de son bonheur adoucissoit le tourment d'un amour sans espérance. Je plaidai sa cause auprès de l'empereur ; j'employai les argumens les plus pressans : il cèda enfin à ma prière ; mais il y mit un prix, qui, en même temps qu'il

flattoit ma passion, me fit trembler par les obstacles que je prévoyois. Il falloit me charger d'un rôle odieux, paroître manquer de délicatesse, de générosité. Mes instances pour faire changer l'empereur furent sans effet. « Drusus, dit-il, croyez-vous m'abuser? vos sentimens ne m'ont pas échappé; la simple estime pour la vertu d'un homme, ne donne pas cet excès de zèle. Je consens à ce que vous souhaitez, mais à la seule condition que vous deviendrez l'époux de Valéria, et que vous dissiperez par cette union les craintes que le crédit de son père me fait éprouver. L'instabilité des choses humaines m'oblige à ne rien laisser au hasard; j'aurois plus d'une raison à vous donner pour justifier l'utilité de ce que je vous propose. Qu'il vous suffise que le salut de l'empire, la sûreté de ma famille exigent cette mesure: il faut que je m'assure l'homme dont vos aveugles désirs sollicitent le retour; son pouvoir au sénat le rend trop redoutable. Je vais ordonner qu'il soit conduit ici avec les égards qu'on doit à son rang, et je ne négligerai rien pour me le concilier. Il sera facile, je présume, au fils de Tibère d'obtenir le consentement de Valéria; si (ce que je suis loin

de supposer) mes projets trouvoient des obstacles, je dois vous déclarer que votre père et Valérius ne peuvent exister en même temps. Mes résolutions sont irrévocablement prises ; son sort dépend maintenant de vous. Quant à Germanicus et à Livie, je prends sur moi le soin de les satisfaire ».

» Marcus, continua le prince, vous connoissez mon père ; vous savez si ses fils ont quelqu'empire sur ses affections : qu'auriez-vous fait à ma place ? et n'étoit-ce pas vertu que d'accepter le bienfait qu'il m'offroit » ? Ami, te peux-tu faire une idée de l'état où me jeta ce récit ? La vérité terrible que mon imagination avoit vaguement pressentie, et toujours repoussée, venoit m'accabler tout entière ; je ne pus contenir l'indignation qu'excitoit en moi cette abominable tyrannie. Drusus laissa s'exhaler ma douleur ; et lorsqu'il me vit un peu plus calme, il me pressa de le servir auprès de Valéria, et cette prière inouie ne me révoltoit pas. Ton ami, je dois l'avouer, déplore amèrement l'inconséquence de sa conduite. Ses motifs pour persister à désirer cette fatale union, ne sont point injurieux pour Valéria. Drusus n'est pas fait pour le crime Eh ! qui pourroit rester pur au milieu

des flatteurs, que la funeste qualité de fils de l'empereur attire sans cesse autour de lui?

Pour sauver mon second père, ô mon cher Septimius! je suis prêt à m'offrir à la mort. Je pourrois même soutenir des épreuves plus cruelles.... Mais jamais, non jamais il ne consentira à s'allier aux desseins d'un tyran par cette union déshonorante! Il est perdu! et Tibère, par un raffinement de barbarie que lui seul peut goûter, voudroit lui faire porter les coups mortels par ce qu'il aime le plus! Comment redire à Valérius cette fatale conversation? comment revoir celui que je ne puis sauver....? Ami, ce n'est que de ce moment que je sens le malheur: tout ce que j'ai éprouvé jusqu'à présent pouvoit se supporter; mais ceci surpasse les forces de ma raison.

LETTRE LXXVI.

Valéria est malade; elle n'a pu résister à la douleur et à l'inquiétude. Son père alarmé de son état, ne la quitte pas un instant. Les

yeux de sa fille se tournent vers moi pour chercher des consolations, je n'ose lui en donner. Un morne silence règne dans l'appartement; le désespoir, l'anxiété se peignent successivement sur les traits de Valéria, malgré son abattement : les soins de son père redoublent ses souffrances, et sa présence ajoute aux miennes. Dans quelques jours, que dis-je? dans quelques heures peut-être nous pouvons en être privés pour jamais. Il n'attribue la douleur que je ne puis dissimuler, qu'à mon intérêt pour sa fille; mais celle que Valéria cherche aussi vainement à lui dérober, lui paroît inexplicable : ainsi nos peines mutuelles s'accroissent par l'impossibilité de les confier. Je me suis réfugié dans l'appartement de mon oncle pour échapper à cette affreuse contrainte, et soulager mon cœur en te confiant les tourmens qui le déchirent. Supporte, ami, les expressions incohérentes de mon désespoir; Marcus cessera peut-être bientôt de te donner ces tristes preuves de son amitié : crois que ta bonté est gravée dans mon cœur, la mort seule peut l'en effacer. Je ne puis répondre aux reproches que tu m'adresses; ton courrier attend, il faut te quitter. Adieu, mon cher Septimius, le ciel sait

sait si nous nous reverrons. Pourrai-je vivre sans venger Valérius? N'est-ce pas mon retour qui a précipité sa destinée? Fatal serment! comment ai-je consenti à le prêter? du moins j'aurois entraîné le bourreau avec ses victimes, et nous eussions été ensemble chez les morts.

J'apprends que Drusus est dans ce moment avec Valérius : quelle sera l'issue de cet entretien? Je vais profiter de cette occasion pour dire à la malheureuse Valéria le résultat de ma conversation d'hier; il est urgent qu'elle le sache : néanmoins je frémis de l'horrible secret que je vais lui dévoiler.

LETTRE LXXVII.

La crise paroît être un moment suspendue; mais notre situation présente ressemble au calme sombre qui remplit les intervalles de la tempête. Je t'ai mandé, je crois, que Drusus étoit renfermé avec mon oncle, et que j'avois rassemblé toutes mes forces pour détruire les dernières espérances de sa fille infortunée. Elle lut sur mon visage la fatale

nouvelle que j'allois lui annoncer, et m'assura qu'elle étoit préparée à ce qu'il y avoit de plus funeste. Mon cœur, frappé de coups si multipliés, ne put supporter cette résignation qui n'étoit due qu'à l'excès du désespoir. Je m'abandonnai devant elle à toute ma tendresse. Abattu par tant de souffrances, je ne trouvois de soulagement qu'en lui laissant voir l'amour qui m'enivroit. Elle partageoit mes douleurs; nos larmes se confondirent : prêts à nous sacrifier tous deux pour sauver Valérius, notre ame se brisoit à la seule pensée de ne plus vivre l'un pour l'autre. Cependant nous nous encouragions à consommer cet affreux sacrifice; mais comment cacher à celui même qui en étoit l'objet, le motif de cet abandon de notre bonheur? comment expliquer les raisons d'un aussi grand changement?

« Si Drusus, dit Valéria, parvenoit à persuader à mon père de lui donner son aveu, je dois, je veux y souscrire : mais alors, dissimuler mes sentimens.....! tromper Valérius par un feint attachement pour le fils de son meurtrier...! Marcus, c'est impossible.... périssons plutôt avec mon père... » Valérius entra dans cet instant, et reprit sa place au-

près d'elle. Nous n'osions l'interroger sur l'objet de la visite qu'il venoit de recevoir. Après être resté quelque temps sans parler, il nous regarda. La tendresse qui animoit tous ses traits, étoit si vive, que, par un mouvement involontaire et spontané, nous tombâmes à genoux devant lui, en arrosant ses mains de nos larmes.

« Mes enfans, dit-il, levez-vous, et écoutez ce que votre père exige de votre amour filial. La vie est incertaine pour tous, et plus particulièrement pour celui qui aime sa patrie, et voudroit défendre ses loix dans un temps où plusieurs sont intéressés à les détruire. Après Rome vous êtes l'objet de ma constante sollicitude : que je sois donc rassuré sur votre futur bonheur, et faites-moi jouir promptement de la consolation de vous voir unis d'un lien indissoluble. Depuis long-temps j'ai lu dans vos cœurs ; dès l'instant de votre naissance, vous fûtes destinés l'un à l'autre, et toutes les espérances d'un père se sont concentrées dans votre mutuelle affection ».

Nous essayâmes inutilement de parler ; mais nos paroles entrecoupées confirmoient suffisamment la vérité de ce qu'il disoit. « Vous vouliez me cacher, reprit-il, un secret qu'il

étoit indispensable que je susse ; vos efforts pour le taire sont maintenant inutiles, Drusus vient de me demander la main de Valéria. L'agitation où je vous vois me prouve que cette proposition ne vous est pas inconnue : vous croyez qu'il y a du danger à refuser une allianee offerte par Tibère, sans doute par des vues intéressées. Je ne vous reprocherai pas une erreur qui prend sa source dans votre tendresse pour moi ; mais je dois vous rappeler que c'est l'honneur, et non la sûreté de Valérius, qu'il importe de consulter. Rien ne peut justifier un engagement qui déshonore. Je n'ai point fait part de mes réflexions au fils de l'empereur : j'ai refusé de lui accorder ma fille, en motivant mon refus sur ma promesse à Marcus. Ne vous tourmentez pas, mes enfans, j'attendrai avec tranquillité la décision de Tibère. J'irai au sénat comme de coutume ; je recevrai de même mes amis : cessez de vous alarmer, les menaces ne sont pas toujours suivies d'effet ; et lorsque la sagesse humaine ne peut plus nous garantir, souvent le maître suprême de l'univers déjoue les projets du crime, et trompe l'espoir des tyrans ».

Encouragé par sa fermeté, je lui fis le récit

de tout ce qui s'étoit passé. Il m'écouta d'un air calme, et continua à nous tranquilliser par différentes raisons qui tendoient à prouver que nos terreurs étoient peu fondées. Il ne le pensoit pas, Septimius; mais sa fille avoit besoin d'être trompée, et ses raisonnemens parurent la calmer.

Drusus vint me voir le jour suivant : il me dit que son père [1] venoit de lui donner l'ordre de rejoindre sur-le-champ l'armée d'Illyrie. Il m'a protesté qu'il avoit dit à l'empereur tout ce qu'il supposoit devoir le convaincre de l'innocence de Valérius, et de l'injustice de le compter au nombre de ses ennemis : il espère l'avoir persuadé, et il m'a assuré qu'il partoit moins malheureux, dans l'idée que Valérius n'auroit désormais aucun sujet de crainte. Il alla ensuite chez mon oncle prendre congé de lui : il ne demanda pas à voir Valéria; et lorsqu'il nous quitta, la douleur qui se répandit sur sa physionomie, passa jusqu'à mon cœur; elle sembloit indiquer, malgré tout ce qu'il avoit dit, que les résolutions de Tibère étoient inaltérables.

Valéria a recouvré la santé, mais non sa sérénité première. Chaque fois que son père est retenu au-delà du temps fixé pour son

[1] Tacite, liv. 2.

retour, elle retombe dans des inquiétudes mortelles. Que ne puis-je détruire l'auteur de nos misères et l'ennemi de la liberté, ou périr dans une si belle entreprise !

Drusus est parti ce matin : Livie a demandé à l'accompagner, soit qu'elle ait eu quelque soupçon de ce qui s'est passé, ou qu'elle ait enfin cédé aux avis de Germanicus : depuis long-temps il représente à sa sœur les torts de sa conduite, et l'engage à regagner le cœur de son époux. Ce vertueux prince va bientôt retourner aussi dans les provinces qu'il commande : il emmène Agrippine. L'empereur est impatient d'être seul ; la présence de ses fils alarme ses jalouses craintes : un sombre mécontentement fermente dans son ame, et les plus légères circonstances lui portent ombrage. Un être pusillanime et méchant est capable de tous les crimes, et devient plus cruel à mesure qu'il s'enfonce dans la cruauté. L'homme vertueux et brave peut être la victime d'un fourbe et d'un lâche. Ah ! cette idée me feroit oublier le serment qui me lie...... Septimius, pourquoi faut-il que votre absence soit ajoutée aux maux qui m'accablent? Vous parleriez d'espérance à mon cœur désolé.... Mais pourquoi ne me livré-je pas à celle que

m'a donnée Drusus...... Adieu, Septimius; je vais auprès de Valérius; sa présence me rendra peut-être le calme que je cherche inutilement dans ma raison.

LETTRE LXXVIII.

Notre contrat a été signé ce matin. Si j'étois plus rassuré sur le sort de mon père (car c'est ainsi que ma tendresse se plaît à nommer Valérius), mon bonheur seroit parfait. Il nous consacre tout le temps qu'il peut dérober aux affaires publiques. Il vient d'ajouter à la maison que j'ai donnée à Sigismar, une autre propriété située dans le pays des Sabins. Cette occupation de tout ce qui l'intéresse m'attriste quelquefois; elle me semble trop tenir à l'idée qu'il peut nous être bientôt enlevé: cette affreuse pensée empoisonne toutes mes jouissances. Le jour est fixé pour notre union. Je repousse vainement le triste pressentiment qui m'avertit qu'un seul instant suffit pour détruire le bonheur qui s'approche. O Septimius, je serois trop heureux sans ces terreurs éternelles qui s'attachent à moi. Je ne suis

pas tranquille quand il faut me séparer de mon père; soit qu'il aille au sénat ou dans le Forum, je voudrois sans cesse demeurer auprès de lui. On croiroit que mes craintes ont gagné ses amis; ils sont toujours à ses côtés: mais je leur attribue mes sentimens, lorsqu'ils ne sont peut-être attirés que par leur affection, ou par le désir de s'instruire en l'écoutant.

On a renvoyé les députés germains[1] avec la réponse qu'on ne prêteroit aucun secours à leurs princes contre Arminius, attendu qu'ils n'avoient jamais aidé les Romains dans leur guerre contre l'ennemi commun. On a promis cependant que Drusus iroit, en qualité de médiateur, pour rétablir la paix parmi eux. J'ai écrit quelques mots à Sigismar (maintenant Titus Valérius), pour lui faire part de cette heureuse nouvelle, et pour lui apprendre qu'il est inscrit dans l'ordre équestre.

Mon cœur vient de soutenir une autre douloureuse épreuve, en me séparant de Germanicus. Il quitte Rome avec un regret plus vif qu'à l'ordinaire: il ira d'abord en Illyrie pour voir son frère, et continuera de là son voyage dans la Grèce, dont il veut visiter les

[1] Tacite, liv. 2.

endroits les plus remarquables. Aimable et vertueux Germanicus, ton caractère te rend peu propre à lutter contre les ruses et la méchanceté de Pison! Il le sent bien, Septimius. « Ami, me disoit-il, je n'ai pas de gloire à attendre, ni d'ennemis dignes de moi à combattre. Vous m'avez vu calme au milieu des plus grands périls : maintenant, je suis inquiet, agité ; j'ai peine à vaincre mon aversion pour l'expédition à laquelle on m'envoie. Je désapprouve les motifs de cette guerre. L'esprit vindicatif de Tibère a suscité les troubles d'Orient : il n'a pu oublier, étant souverain, le dédain avec lequel on l'a traité lorsqu'il n'étoit que simple citoyen. Archélaüs a payé de sa vie le peu de respect qu'il lui marqua pendant sa retraite à Rhodes, et il faut encore que son pays expie son offense. Cette nation efféminée ne peut me fournir aucune occasion de me distinguer. Pison empoisonnera mes moindres actions, calomniera mes intentions les plus pures. Qui sait même jusqu'où il portera sa scélératesse? La haine de mes ennemis me donnera-t-elle le temps de former l'ame tendre de mes enfans? Ami, voilà ce qui m'accable. Je ne puis supporter la pensée qu'on les rendra peut-être indignes

de leur naissance et de l'amour des Romains ».

L'arrivée de plusieurs de ses amis l'ayant interrompu, il changea promptement de sujet. C'étoit la première fois que je l'avois entendu blâmer les mesures de Tibère, ou se plaindre de sa situation. Soit que sa conversation m'eût trop affecté, soit que mon esprit, éprouvé depuis quelques jours par le chagrin, se livrât plus facilement à de sombres idées, lorsque je m'en séparai, mon cœur fut frappé du sentiment que nous ne devions plus nous revoir. J'étois à peine hors de son appartement, que je fus tenté d'y retourner pour lui faire de nouveaux adieux...... Je surmontai cependant cette foiblesse superstitieuse; et pénétré de douleur, je m'éloignai lentement de la demeure de cet ami si cher.

Un autre sujet d'inquiétude ajoute à mes anxiétés. Philoclès est resté à Rome : on le voit fréquemment au palais. Tel qu'un mauvais génie, il assiége la maison des grands, flatte leurs vices, et devient l'instrument adroit de leurs injustices. Tibère est charmé, dit-on, de ses talens littéraires. Les ingénieuses fictions de ce Grec attachent son imagination, et lui font oublier, pendant quelques momens, qu'il est le maître infortuné de l'univers. Il a

dernièrement donné la liberté à un de ses esclaves nommé Phèdre [1], qui compose des fables morales à l'imitation d'Ésope. Tibère connoît donc le prix de la liberté, puisqu'il en fait la récompense des sentimens élevés ? et il ose donner le titre d'ennemi à celui qui tient aux principes libéraux qui lui ont été transmis par une suite de héros !

LETTRE LXXIX.

Avec quelle rapidité les événemens se sont succédés depuis la dernière lettre que je t'écrivis ! Ils sont d'une nature trop importante pour que je tarde à te les communiquer, et je t'envoie un courrier chargé des détails qui intéressent aussi vivement ton amitié.

Le jour qui suivit le départ de Germanicus, nous nous entretenions avec Valérius des grandes qualités de ce héros, qui justifie si dignement l'amour du peuple romain, lorsque Dolabella, pâle et en désordre, vint me prier avec instance de l'accompagner chez lui.

[1] On a conservé ses fables jusqu'à nos jours.

Une maladie soudaine venoit de saisir Aurélie : la mort pesoit sur elle, me dit-il ; elle l'avoit conjuré de ne pas perdre un moment pour m'amener auprès d'elle : il croyoit qu'un secret important agitoit son ame. Je le suivis aussi troublé que lui. Quoique depuis longtemps tout amour pour elle fût effacé de mon cœur, sa situation m'intéressoit, et je n'entrai chez elle qu'en tremblant. Je ne puis exprimer combien je fus affecté en voyant la pâleur livide qui défiguroit son beau visage ; elle prononça quelques mots d'une voix entrecoupée, pour me remercier de m'être rendu à ses prières, et elle nous dit d'approcher de son lit. Nous obéîmes en silence. Alors, faisant retirer ses femmes et le médecin Celsus qui la soignoit, elle parla ainsi : « Marcus Flaminius, j'ai désiré de vous voir pour implorer votre pardon ; je connois votre générosité, et je ne doute pas du succès de mes vœux. Dolabella, j'invoque aussi votre bonté. J'ai des secrets à révéler ; je ne sais si j'aurai assez de force pour remplir ma pénible tâche. Un poison mortel a coulé dans mes veines....... ; les effets s'en font sentir avec violence : il faut me hâter d'achever ».

Saisis d'horreur, nous la suppliâmes de

suspendre son récit, et de prendre les remèdes qui pourroient la secourir ; mais elle nous arrêta brusquement, en déclarant que toute la puissance de l'art seroit vaine, et continua à peu près dans les mots suivans, autant que l'état où j'étois peut me permettre de me les rappeler :

» J'ai été bien coupable ! Dominée par une vanité insupportable, je n'ai jamais souffert que la réflexion ou la sensibilité troublassent mon repos. Dès mes premières années, je me fis un système de m'élever au-dessus de mon sexe, en fermant mon cœur aux impressions de l'amour, et en fortifiant mon esprit contre les préjugés communs aux femmes. Connoissant les inconvéniens et le blâme auxquels un semblable caractère devoit m'exposer, j'eus soin de le cacher sous beaucoup d'artifice. Vous n'avez dû, Marcus, la préférence que je vous accordois, qu'à votre conduite distinguée dans votre première campagne, à l'estime de Rome et à votre rang. Votre amour flattoit mon orgueil : votre départ pour la Germanie, bien loin de m'affliger, me transportoit de plaisir, par l'idée que vous avez depuis réalisée, que vous reviendriez couvert d'une gloire nouvelle, et

que celle que vous aviez daigné choisir, seroit la plus considérée des femmes romaines. La nouvelle de votre mort porta un coup fâcheux à mon ambition : je regardai autour de moi. Cornélius Dolabella étoit le plus considérable de vos rivaux. Son mérite lui avoit acquis l'estime générale, et je le choisis avec la froide réflexion qu'auroit pu dicter l'autorité paternelle. Votre retour me fit éprouver des tourmens insupportables ; je regrettois quelquefois que vous eussiez survécu aux désastres de Teutoburgium, puisque les honneurs dont vous étiez couvert ne pouvoient plus s'étendre à moi ; et plus souvent je m'affligeois de la précipitation qui avoit présidé à mon second choix. Vous vîtes avec quel art je cherchois à regagner votre affection......... Tout ce qui s'est passé me sera bientôt indifférent, et il n'est que juste de vous dévoiler à tous deux la vérité. Après la scène humiliante des jardins Palatins, qui me fut d'autant plus sensible que vous y mîtes une délicatesse que je ne méritois pas, en cherchant à la dérober à mon époux, je perdis toute patience. Rien ne pouvoit calmer l'agitation perpétuelle de mon imagination. Je prévoyois que, si vous veniez à dé-

couvrir la retraite de votre oncle, vous seriez indubitablement séduit par les grâces et les vertus de Valéria. Je me repentis alors, pour la première fois, de la fausseté qui m'avoit toujours dirigée, et pourtant j'y eus encore recours pour prévenir les événemens que je redoutois.

» Intimement liée avec Livie, j'étois forcée à quelques rapports avec Séjan. Malgré le mépris qu'il m'inspiroit, son crédit sur Tibère me faisoit une nécessité de le ménager. Je me confiai à lui dans cette occasion : nos intérêts étoient les mêmes; et le retour de Valérius, qu'il ne trouvoit aucun moyen d'empêcher sans faire naître des soupçons, le faisoit trembler. L'amour de Drusus pour Valéria n'étoit plus un secret depuis long-temps pour Séjan ni pour moi : nous convînmes que je lui persuaderois de placer auprès de vous un esclave sicilien qui surveilleroit vos démarches, et qu'il vous le feroit proposer par Germanicus. Je fondois mes espérances de succès sur son caractère impétueux et imprudent, qui le livre facilement aux projets de ses ennemis. Il parut d'abord ne pas vouloir se prêter à ce moyen peu délicat : mais je l'y déterminai bientôt, en lui insinuant adroite-

ment que Séjan qu'il abhorre, pourroit empêcher le retour désiré de Valérius, s'il ne prenoit les devants pour s'assurer du consentement de Tibère. Cette considération, et le désir que Valéria lui dût un aussi grand bienfait, achevèrent de vaincre ses scrupules, et il résolut de se servir de cet esclave dans le cas où vous refuseriez de l'admettre dans votre confiance ».

Des douleurs aiguës interrompirent la malheureuse Aurélie. Je frémis en contemplant les ravages que peu d'heures avoient faits sur cette beauté qui autrefois m'avoit tant charmé. Elle profita d'un moment de calme pour reprendre son récit :

» L'imprudent Drusus n'avoit pas le plus léger soupçon que je me concertasse avec Séjan : il croyoit au contraire déjouer ses desseins et prévenir les effets de sa méchanceté. L'ambitieux Séjan [1] a porté depuis long-temps ses vues sur Livie. La coupable foiblesse avec laquelle elle a écouté ses vœux, l'enhardit à tout tenter. Je lui proposai de persuader à l'empereur qu'il falloit offrir à Valéria l'alternative, ou de perdre son père, ou de l'unir avec Drusus. Il saisit avidement

[1] Tacite, liv. I.

ce

ce plan, espérant obtenir Livie pour lui-même, et, par une alliance avec son souverain, établir ainsi sa puissance sur une base solide. Tibère entra aisément dans ces vues; et il adopta d'autant mieux ce projet, qu'un divorce lui paroissoit devoir désunir Drusus et son frère, dont l'amitié étoit pour lui une source d'inquiétude. Je ne doutois pas que Valéria n'acceptât sans hésiter la main de Drusus, plutôt que de compromettre les jours de son père. — La sagacité de Sigismar déconcerta le favori; il n'étoit pas préparé à cet événement, ni à la conduite généreuse de Valérius, lorsqu'il rendit compte au sénat de son absence : l'empereur même fut si frappé de sa candeur et de sa magnanimité, qu'il reprocha à Séjan de l'avoir faussement accusé; et celui-ci, effrayé de ce langage, mit tout en usage pour trouver les prétendues preuves des desseins perfides de Titus.

» Philoclès m'avoit été présenté, comme un homme de lettres aimable, par quelques Grecs qui avoient présidé à mon éducation [1]. Séjan le vit chez moi; et le jugeant capable d'inventer et d'arranger des circonstances dont la vraisemblance entraîneroit Tibère, il se

[1] Tacite, dialog. de orat.

lia intimement avec lui. Le Grec s'insinua avec tant d'habileté dans la confiance de l'empereur, qu'il réussit enfin à le convaincre de la vérité des accusations de son favori...... J'entrai dans cet indigne complot; mais lorsque Drusus eut perdu tout espoir de s'unir à Valéria, il eut horreur de ma conduite, et ses remords me firent une telle impression, qu'effrayée de la seule pensée de mes crimes, je courus implorer Séjan et son complice pour qu'ils allassent détromper l'empereur. Ils furent sourds à mes prières. Ils avoient été trop loin, disoient-ils, pour se rétracter, et Séjan prétendit même que Valérius étoit le chef d'une conspiration contre Tibère et ses partisans. J'espérois obtenir davantage de Philoclès : il m'avoit paru plus disposé à réparer le mal que nous avions fait; mais c'étoit une nouvelle perfidie. Il a soupé hier avec moi; et les douleurs qui bientôt vont terminer ma coupable vie, sont l'ouvrage de ce misérable, qui sans doute croyoit ensevelir avec moi la connoissance de son crime.... Vous savez maintenant ce secret plein d'horreur..... Si vous ne parvenez à désabuser Tibère........ Puissiez-vous sauver encore Valérius.......! Je n'ai jamais pu pénétrer

jusqu'à........» Des convulsions affreuses l'empêchèrent d'achever, et dans ce moment un esclave vint me demander de la part de mon oncle : il me faisoit dire de me rendre sur-le-champ près de lui. J'obéis. L'infortunée Aurélie ne pouvoit plus se faire entendre ; ses yeux seuls me remercièrent du pardon dont je me hâtai de lui donner l'assurance. Quant à son époux, il sembloit que l'étonnement et l'horreur l'eussent pétrifié, et je regrettai vivement d'être obligé de l'abandonner dans cet état.

Je trouvai mon oncle seul. La soirée finissoit : il venoit d'écrire, et tenoit dans sa main un paquet cacheté. « Mon fils, me dit-il, on vient de me découvrir une conspiration détestable, qui, si elle n'est prévenue, plongera cette ville dans les horreurs du carnage et d'un embrasement général, avant que le soleil n'ait reparu sur l'horizon. Je vous charge de cette lettre pour l'empereur : elle contient tous les détails de cette audacieuse entreprise, et elle lui prouvera s'il eut raison de soupçonner Valérius. Marcus, ajouta-t-il, et sa voix étoit plus sévère, rappelez-vous le serment qui vous lie. Vous avez juré qu'aucune considération person-

nelle ne vous feroit hasarder la tranquillité de votre pays, ni lever le bras contre le chef sur lequel elle repose ». Il prononça ces mots avec une dignité qui comprima toutes mes réflexions : je lui renouvelai l'assurance de souscrire toujours à ses désirs. Alors il m'embrassa tendrement, et je lui racontai en peu de mots le triste spectacle dont je venois d'être témoin, ainsi que les aveux de la mourante Aurélie. Le temps pressoit : il hâta mon départ : « Va, mon fils, dit-il ; puisse ta vertu te servir de sauvegarde, et les dieux te bénir comme je le fais » ! et, me pressant de nouveau dans ses bras, il reprit tranquillement sa place.

J'allai immédiatement au palais. On ne me laissa entrer que lorsque j'eus montré le paquet dont j'étois chargé, en assurant qu'il étoit urgent de le remettre promptement à l'empereur. Il étoit retiré avec Séjan dans le fond du palais. A peine eut-il lu les premières lignes, que je le vis pâlir et trembler ; et prenant son favori par le bras, il le mena dans la chambre prochaine. Lorsqu'ils revinrent, on pouvoit lire sur leurs traits défigurés le sentiment de leurs crimes : ils sembloient n'oser se regarder qu'à la dérobée ; mais sur-tout

ils évitoient de rencontrer mes yeux et fixoient constamment leurs regards sur la terre. J'entendis donner l'ordre de doubler la garde prétorienne : Séjan alloit et venoit dans l'appartement, sans que personne proférât un seul mot. Lorsque l'empereur entendit annoncer la quatrième heure de la nuit par les soldats de garde dans la cour du palais, il s'élança de son siége, comme si les furies l'avoient poursuivi. Je demandai vainement si je pouvois être d'aucun secours. L'empereur restoit muet. — Enfin le commandant de la garde arriva : il dit quelques mots bas à Séjan, que ce dernier redit de la même manière à Tibère. L'empereur tenoit toujours la lettre de mon oncle. Il me la présenta, en me disant seulement ces paroles : « Pardonnez, Marcus, j'ai été cruellement trompé » ; et se retirant promptement avec son ministre, il ferma la porte après lui.

Je m'étonne à présent comment j'ai pu survivre à la lecture de ces lettres, écrites par une main qui m'étoit étrangère, et adressées à Valérius. Elles étoient conçues ainsi :

« Si vous voulez délivrer votre pays d'un tyran, cette occasion glorieuse vous est offerte.

Cette nuit, Tibère, Séjan et leurs complices expieront dans leur sang tous les crimes qu'ils ont commis. Demain, avant l'aurore, le palais sera consumé par les flammes. Si vous refusez de vous joindre à des projets formés avec un mystère impénétrable, votre mort, déjà résolue par le tyran, est inévitable, et celui qui vous écrit est chargé de son exécution. Il viendra recevoir votre réponse définitive à la quatrième heure de la nuit. Il ne doute pas, ainsi que ses braves compagnons, que vous ne préfériez la vie et la liberté à la mort et à l'infamie; car, si vous rejetez le secours qu'on vous offre, ne croyez pas réussir à prouver votre innocence: le soin de notre propre sûreté nous fait une loi d'obéir à l'empereur. Choisissez donc, ou de venger vos injures passées en devenant notre chef, ou de recevoir la mort ».

La lettre de Valérius à l'empereur contenoit ce qui suit :

Titus Valérius Publicola à Tibère Claudius Néron César.

« Si la lettre que je vous transmets contient des faits véritables, vous ne serez convaincu de ma loyauté qu'en apprenant que ma mort

vous la certifie. Les principes auxquels j'ai été uniformément attaché m'enjoignent de respecter en vous le gardien de nos loix et le chef de la république. Je vous conseille de prendre les mesures nécessaires pour prévenir votre perte et écarter les malheurs des guerres civiles. Si par erreur vous avez été conduit à vouloir m'arracher la vie, je vous pardonne et vous exhorte à mettre désormais plus de prudence dans le choix de ceux à qui vous accordez votre confiance. Si vous n'êtes dirigé que par un ressentiment particulier, je vous observerai que des actes d'injustice trop répétés fatigueront les Romains, et vous exposeront sans cesse à de nouveaux dangers.

» C'est à Marcus Flaminius que je confie le soin de vous remettre cette dernière preuve de mon zèle pour le salut de Rome. Je n'ai pas voulu le rendre spectateur de la mort de celui qui lui tint lieu de père ; mais vous pouvez réparer ma perte en rendant justice à ma mémoire ».

Le plus affreux désespoir s'empara de mon ame à cette lecture. J'avois vu la terreur coupable avec laquelle l'empereur avoit entendu crier la quatrième heure. Le commandant de la garde lui avoit sans doute apporté la fatale

confirmation de l'exécution de ses ordres cruels. Furieux, éperdu, je m'élançai vers sa porte, et j'allois l'enfoncer dans mon égarement, lorsque dans ce moment Tibère me prévint, en venant m'annoncer que Valérius étoit sauvé, et que son assassin avoit reçu la récompense due à ses forfaits. Hors de moi, je l'entendois à peine, quand je vis Sigismar, entouré de soldats, au bout de la galerie. L'empereur lui ordonna d'avancer, et de rendre compte de ce qu'il avoit fait.

« César, lui dit-il sans hésiter, j'ai vengé mon père ; j'ai tué son meurtrier, en défendant un homme vertueux, mon bienfaiteur. Si je dois être puni, je ne saurois souffrir pour une plus belle et plus juste cause. Je ne puis cependant me vanter d'avoir médité ma vengeance : Séjan, et plusieurs de ceux que je vois ici, me sont témoins que j'étois aujourd'hui au temple d'Hercule à Tibur [1]. Je partis pour Rome dans l'intention de communiquer à Marcus Flaminius une lettre qu'Arminius m'écrit en réponse à celle où je le consultois sur la conduite que je devois tenir avec les envoyés d'Ingomar. Je n'arrivai que

[1] On en voit quelques ruines à Tivoli, près de celles du temple de la Sibylle.

tard chez Marcus ; et ne l'y trouvant pas, j'allai à la maison de Valérius, où l'on m'apprit que son neveu venoit de sortir, et qu'on avoit l'ordre précis de ne laisser entrer qu'une personne envoyée par l'empereur. Pendant que j'écoutois ces détails, j'aperçus Philoclès sous le portique, suivi de plusieurs soldats. Il passa si près de moi, que je ne pus le méconnoître. Sa vue me transporta de fureur et d'indignation : il laissa les soldats dans le vestibule, et entra seul, conduit par un des gens de Valérius. Je me précipitai sur ses pas, malgré les efforts des esclaves : je le savois si habile en trahison, que ce mystère m'effrayoit pour l'oncle de mon ami. L'heure, ces soldats, tout excitoit mes soupçons. Je vis le traître entrer dans l'appartement où Valérius étoit assis près d'une statue, le bras appuyé sur le piédestal. « Je viens recevoir votre réponse, lui dit Philoclès : tout est préparé ; on n'attend que votre présence pour donner le signal. — Ma décision est, j'espère, déjà connue de l'empereur, répliqua froidement le sénateur : exécutez l'ordre qu'on vous a donné ». — Philoclès fit un mouvement d'effroi ; mais, se remettant promptement, il lui présenta un vase qu'il portoit sous sa

robe : le vénérable Titus le prit, et le portoit à sa bouche, lorsque, m'avançant avec impétuosité, je renversai l'affreux breuvage à ses pieds. Le Grec, au même instant, tira un poignard, et appela à haute voix le secours de la garde. Aussi prompt que l'éclair, je me jetai sur son arme ; je la saisis, et la lui plongeai dans le cœur. Il tomba, et je me rendis aux soldats.

» Valérius dit, en peu de mots, au centurion de remplir sa commission, que sa volonté n'avoit eu aucune part à l'action que je venois de commettre ; mais qu'ayant perdu autrefois un père chéri, par la trahison de Philoclès, on devoit pardonner aux effets d'un ressentiment dont la cause étoit aussi sacrée.

» Le centurion, surpris et embarrassé, ordonna aux soldats d'enlever le Grec qui respiroit encore ; et se tournant du côté de Valérius, il lui dit qu'il n'avoit reçu d'autre ordre que celui d'accompagner Philoclès, dont il avoit ignoré la mission. « Je me nomme Herennius, continua-t-il ; les enfans de mon frère, tué dans la Germanie, sont élevés et protégés par Marcus Flaminius. Que le ciel me préserve de jamais attenter aux jours du bienfaiteur de ma famille » !

« Jeune homme, reprit Valérius avec un calme rempli de dignité, retournez vers l'empereur demander de nouveaux ordres. Assurez-le que je n'ai fait aucune résistance, et que jamais je ne disputerai ma vie ».

L'empereur interrompit Sigismar, en disant qu'Herennius en effet avoit répété ces paroles, et qu'il approuvoit la conduite du centurion. « Quant à vous, Sigismar, ajouta-t-il, ce qu'il y a de repréhensible dans votre conduite mérite qu'on l'oublie, en faveur du bonheur qui en est résulté. Valérius seroit injuste, s'il n'étoit persuadé que je me réjouis d'avoir découvert son innocence. Aussitôt que sa lettre me parvint, j'envoyai révoquer les ordres que j'avois donnés à Philoclès; et Marcus peut rendre témoignage de l'impression que me fit la réponse du commandant de la Gaule, lorsqu'il me dit qu'il n'étoit plus temps ».

J'étois revenu à moi pendant ces discours, et commençois à pouvoir mettre quelque ordre dans mes idées. Après avoir rendu grâce à l'Être immortel qui protége la vertu, j'exprimai à Sigismar ma vive reconnoissance; je dis peu de chose à Tibère. Quel sacrifice j'ai fait, Septimius! Je me contins cependant,

et je cachai, autant qu'il me fut possible, toute mon horreur pour ce lâche tyran. Il ne pouvoit dissimuler ses craintes : déjà on avoit fait placer, par son ordre, des postes autour du palais pour en défendre l'accès. Il envoya un de ses plus fidèles affranchis pour interroger Philoclès mourant. Celui-ci avoua qu'il s'étoit engagé dans la conspiration de Clémens [1], au moyen des esclaves athéniens qui étoient dans notre armée : après la mort de cet audacieux esclave, il renoua ses intrigues avec plusieurs Grecs établis à Rome, et qui avoient favorisé cet imposteur dont le parti étoit encore très-nombreux. Il ne se joignit à l'ambassade de Maroboduus qu'afin d'avoir un prétexte plausible de paroître à Rome sans exciter de soupçon sur ses desseins. Étant parvenu, par sa liaison avec Séjan, à s'insinuer dans la familiarité de l'empereur, il nourrit ses préventions contre Valérius, et se chargea enfin de le faire mourir pour cacher la conspiration dans laquelle il étoit lui-même

[1] Esclave de Posthumius Agrippa, qui, après la mort de cet infortuné prince, profita de sa ressemblance étonnante avec lui pour se faire un parti puissant. Il se prétendit Agrippa échappé aux bourreaux qu'on avoit envoyés pour le tuer.

entré. Il a nommé plusieurs de ses complices, entr'autres la plus grande partie des sénateurs chassés du sénat. Il paroît que Philoclès répandoit adroitement, non-seulement à la cour, mais parmi ses complices, le bruit que Valérius devoit se mettre à la tête des conspirateurs, afin de fortifier son parti et de le rendre plus respectable; car la plupart de ceux qui le composoient étoient, ou des étrangers, ou des hommes déshonorés et perdus de dettes. Philoclès devoit dans la nuit leur ouvrir une porte secrète du palais; plusieurs soldats des gardes étoient gagnés, et l'empereur, sa famille, ses amis eussent été infailliblement massacrés : on avoit proscrit les patriciens les plus distingués et les plus riches. Tibère ne put s'empêcher de demander quel avantage ces perfides pouvoient se promettre de cette ruine générale, ou quel système ils pouvoient espérer d'établir après une entreprise aussi extravagante ?

« Ils avoient sans doute, lui répondis-je, le même but qu'ont eu tous les conspirateurs, celui d'élever leur fortune particulière sur la ruine publique. Ils ne veulent que le changement, et s'embarrassent peu des maux qui doivent en résulter. Les vrais patriotes ont

toujours suivi une autre route : les décemvirs furent chassés ; le gouvernement consulaire dut sa naissance à des causes accidentelles qui éveillèrent l'indignation d'un peuple long-temps opprimé, et qui l'avertirent de briser les liens dont le despotisme l'avoit enchaîné. Il n'y eut aucun complot pour opérer ces grands effets : ce ne fut ni avec cruauté, ni avec violence, qu'on réclama les droits sacrés de la liberté ».

L'empereur garda le silence ; et l'affranchi qui étoit venu lui rendre compte des aveux qu'il avoit obtenus, poursuivit son récit. Philoclès avoit hésité à communiquer ses projets à mon oncle : il craignoit sa fermeté et sa vertu ; mais, s'étant toujours servi de son nom, et ses complices insistant pour avoir la preuve de son association à leurs intérêts, il résolut de tout hasarder. Dans le cas où Valérius voudroit avertir l'empereur, il avoit paré à ce danger en ne lui dévoilant le fatal secret que lorsqu'il seroit trop tard pour en instruire Tibère, auprès duquel il avoit eu soin de placer ceux des gardes qui étoient de la conspiration, afin qu'ils pussent empêcher aucun avis de lui parvenir. Il se croyoit, par ce moyen, assuré du succès de ses mesures, et la mort

de Valérius lui paroissoit ne devoir plus laisser d'obstacles à ses desseins, dans le cas où il refuseroit de les adopter.

Il avoua cependant qu'il n'avoit pu partager un seul moment l'erreur dans laquelle il avoit fait tomber ses complices, et rendit en mourant (ce qui arriva peu d'instans après qu'il eut révélé tous ses crimes) hommage à la vertu de Valérius. La consternation s'est répandue parmi les conspirateurs ; quelques-uns des sénateurs dégradés ont pris la fuite ; le reste est arrêté. Tous les professeurs grecs ont reçu ordre de quitter la ville ; plusieurs d'entr'eux, intéressans par leurs lumières et respectables par leurs vertus, ont été enveloppés dans cette mesure. Aussitôt que le calme fut rétabli au palais, je retournai avec Sigismar à la maison de mon oncle.

Comment dépeindre notre touchante entrevue ? J'éprouvois dans cet instant, pour la première fois, depuis mon retour de la Germanie, un bonheur sans mélange, et Valérius paroissoit également jouir de l'idée qu'il vivoit encore pour nous. Je m'informai de Valéria avec une vive impatience : mon inquiétude pour elle pendant tout le temps où son père couroit de si mortels dangers, n'a-

voit pas peu contribué à me les rendre insupportables. Valérius me répondit qu'avant de me remettre le paquet qui contenoit son arrêt, il avoit conduit sa fille à son appartement, en la priant de ne pas l'interrompre dans les soins qu'il alloit donner à des intérêts importans. « Le moment où je la quittai, dit-il, fut une épreuve cruelle pour mon courage. Je ne confiai qu'à Syrius, auquel je donnois la liberté par le testament que je fis dans cette occasion, l'événement important qui se préparoit. J'imposai le plus rigoureux silence à ce fidèle serviteur. En lui donnant mes dernières instructions relativement à vous et à ma fille, il fallut encore m'armer contre sa douleur, et le fortifier contre la cruelle séparation qui devoit le priver pour jamais d'un maître si long-temps aimé. Le tumulte produit par l'arrivée inattendue de Sigismar, alarma Valéria : ses femmes ne purent qu'avec peine l'empêcher d'assister à un spectacle aussi affligeant pour sa sensibilité, et j'ai eu quelque difficulté à calmer la violente agitation où la mit le simple récit de ce qui s'est passé. Ses craintes n'ont été entièrement dissipées que lorsque l'empereur nous fit assurer que vous ni moi ne courions plus de dangers. Je désire

même

même que vous ne la voyiez pas avant qu'elle ne soit remise de toutes les secousses qu'elle a éprouvées ».

Nous étions assez avancés dans la matinée sans que j'eusse encore pensé au repos, quand l'arrivée de Séjan mit fin à notre entretien. Il venoit se justifier : il n'avoit plus cet air audacieux, qui n'en impose qu'au vice ou à la foiblesse : toute son arrogance étoit transformée en servilité. Il motiva sa conduite envers Valérius sur un zèle mal entendu peut-être, mais ardent pour la sûreté de l'empereur. Il proposa à mon oncle l'oubli de tous leurs différends, et le remercia, de la manière la plus abjecte d'avoir préservé ses jours par la découverte de cette horrible trame.

Tu supposeras aisément que nous ne cherchâmes pas à le retenir long-temps. Quand il nous eut quittés, je me récriai avec indignation contre la faveur dont ce vil favori jouit auprès de Tibère, et je dis à Valérius combien je craignois qu'il ne trahît de nouveau celui qu'il venoit de nommer son sauveur. « Ne craignez plus pour moi, mon fils, repartit mon oncle; c'étoit la crainte, et non la haine, qui armoit Séjan contre moi. Il est enfin convaincu que je ne cherche point

à lui nuire personnellement : mon mépris ne lui paroît pas d'une grande importance ; une ame aussi avilie s'y résigne facilement. Il m'épargnera désormais, puisqu'il a cessé de me redouter ; ses craintes menacent d'autres têtes, hélas ! non moins chères à votre cœur. Puissent Germanicus et son frère échapper à sa perfidie » !

Sigismar nous a fait voir la lettre de son prince ; il lui permet de s'établir en Italie, lui déclarant qu'il est fermement résolu à ne plus envahir le territoire de nos alliés, et à n'accorder aucun secours aux nations qui voudroient se soustraire à notre domination. Il lui demande en même temps de s'employer pour empêcher la réussite de l'ambassade de Marobodus. Ce digne ami, plus habile à suivre son chef au combat qu'à démêler les intrigues d'une négociation, est charmé de la réponse qu'on a faite aux députés. Éloigné par son caractère de se mêler des divisions qui déchirent son pays, il auroit également horreur de seconder des projets contre la liberté, ou de tourner ses armes contre un homme auquel il est attaché depuis son enfance.

Les dangers de mon respectable oncle,

des événemens si importans arrivés en si peu de temps, ont trop violemment remué mon ame, pour me laisser la faculté de sentir dans ce moment toute l'étendue de mon bonheur. Adieu, mon cher Septimius, j'espère te présenter bientôt un autre moi-même qui demandera à entrer en partage de la tendre et fidelle amitié dont tu ne t'es jamais lassé de me donner des témoignages.

LETTRE LXXX.

Après t'avoir écrit, je retournai promptement chez Valérius; il me permit enfin de voir sa fille. Quel langage pourroit rendre ce que nous éprouvâmes, en nous revoyant après des épreuves aussi cruelles! Au milieu d'une conversation touchante, dans laquelle son père montroit autant de sensibilité qu'il avoit montré de courage dans l'instant du péril, on vint nous dire qu'Aurélie, ayant langui toute la nuit dans les plus affreuses douleurs, étoit expirée peu d'instans après son assassin; car l'on a découvert que Philoclès

avoit mêlé du poison dans ses alimens, la veille du jour où la conspiration devoit éclater. Malheureuse Aurélie ! je frémis encore au souvenir de ce que je la vis souffrir. Puissent ses erreurs être oubliées à jamais !

L'aimable Valéria fut profondément affectée de cette triste catastrophe. « L'infortunée, dit-elle, a donc vécu sans connoître le bonheur ! est-il possible qu'elle n'eût jamais aimé » ! Cette remarque ne fut pas perdue pour le cœur de ton ami. « Que je la plains, continua-t-elle, de n'avoir pas su faire un plus digne usage des talens distingués que lui avoit donnés la nature ! Je n'aurois jamais cru que l'ambition pût être aussi fatale à notre sexe. Exclues, par l'éducation et par les usages de la société, de la prééminence qui excite l'émulation des hommes, les femmes ne peuvent sortir de leur état sans danger ; et la célébrité est pour elles le plus grand des malheurs ».

Septimius, tels sont véritablement les sentimens de l'aimable Valéria ; sa modeste simplicité, sa réserve jettent un voile sur ses perfections. Il faut la connoître particulièrement pour savoir qu'elle a beaucoup lu. Son langage rappelle ce que dit Cicéron [1]

[1] De oratore.

sur la pureté avec laquelle s'exprimoient les dames de son temps. Elle est la plus belle des femmes, et semble toujours l'ignorer. Ses moindres mouvemens ont une grâce inimitable; enfin son ame se répand sur toute sa personne, et lui donne une dignité, une élégance à nulle autre semblable. En me donnant sa main, elle n'obéit pas seulement aux vœux de son père; son cœur bat à l'unisson du mien. Valéria ne connoît pas l'art de cacher ce qu'elle éprouve, afin d'enflammer son amant; elle a daigné rassurer mon amour avec une candeur qui l'embellissoit encore.

Tu me pardonneras, mon cher Septimius, cette occupation continuelle du bonheur dont la seule espérance m'enivre; ne crois pas qu'il me rende indifférent au tien. Pourquoi ne me l'as-tu pas confié plutôt? l'idée de ta félicité prochaine auroit adouci mes chagrins. J'ai vu Atilia; tu ne pouvois faire un choix qui me fût plus agréable. La fille de Cécina est bien digne de ton attachement. Tu connois mon dévouement et mon respect pour son vénérable père; nous l'attendons chaque jour de l'Etrurie, où il est depuis notre retour de la Germanie. Je n'ai

LETTRE LXXXII.

Elle est à moi... ; rien ne manque à mon bonheur.... Ah ! que cette récompense surpasse les maux que j'ai soufferts ! Septimius, Valéria est à moi ; la mort seule peut nous séparer désormais... Je ne pourrois t'en parler que pour te répéter mille fois la même chose ; c'est la seule idée qui se présente à mon imagination, et le seul sentiment qui remplisse mon cœur.

Je ne te ferai pas le détail de la cérémonie dont je pardonne les longueurs, en faveur du nœud indissoluble qui me lie [1]. Je ne puis résister cependant à te raconter une circonstance de mon mariage, qui sans doute t'intéressera. Les enfans de Flavius Herennius, que je fais élever, désiroient vivement porter les flambeaux qui accompagnent la mariée, jusqu'à la demeure de son époux. J'y consentis ; mais un Flamine qui étoit présent, observa qu'il falloit que les parens fussent

[1] Le mariage, célébré avec toutes les cérémonies prescrites, étoit regardé comme indissoluble.

tous deux vivans, pour qu'on pût porter les flambeaux de l'hymenée. Les enfans fondirent en larmes, et, courant vers moi, me prirent les mains, en s'écriant que je leur avois fait oublier qu'ils étoient orphelins. Je les consolai en les assurant qu'aucun Flamine ne les empêcheroit, lorsqu'ils seroient grands, de me suivre pour combattre, à l'exemple de leur père, les ennemis de la patrie. Valéria leur donna le lendemain les présens d'usage, en reconnoissance de leur intention, et je leur fis don, en son nom, du petit bien que j'ai sur le mont Tusculum [1], avec le bosquet de pins, de cyprès et de mélèzes, qui tient à ma maison de campagne.

Nous sommes depuis trois jours dans ces environs charmans; je leur trouve des beautés que je n'avois pas encore aperçues. Le ruisseau qui murmure doucement à travers cette vallée enchantée qu'ombrage la montagne d'Albe, la vue prolongée de Rome, celle plus éloignée de la mer, et le soleil couchant répandant à grands flots sur l'horizon ses derniers rayons de pourpre, tout me pré-

[1] Appelé encore Monte-Tusculo.

sente l'image du bonheur, de la joie et de la paix.

Nous avons une nombreuse assemblée. Titus [1] est heureux. Berthe a surmonté l'excessive timidité, qui d'abord lui donnoit un air contraint au milieu de tant de personnes étrangères. Cécina me répète souvent qu'il éprouve, pour la première fois, quelque plaisir depuis qu'il a quitté le camp de Germanicus, et ta mère prétend que ta présence manque au sien.

Lépidus réside toujours à sa maison d'Albe, mais il vient tous les jours nous voir. Manlius Torquatus nous a surpris agréablement ce matin; il n'avoit pu résister plus long-temps au désir d'embrasser son ancien ami, et ma satisfaction fut extrême d'avoir une aussi bonne occasion de le remercier de toutes les obligations que je lui ai.

Valérius partage nos plaisirs avec une gaieté qui nous le fait aimer encore davantage: il semble n'avoir d'autres désirs que de plaire et d'être amusé.

Nous avons conduit les princes bretons dans les maisons du voisinage. Nous nous

[1] Sigismar.

sommes promenés avec eux dans les vastes galeries et les appartemens qui attestent la magnificence de Lucullus [1]. Nous leur avons montré le large platane [2] sous lequel Cicéron place l'éloquent Crassus donnant des leçons pour former des orateurs ; ils ont vu les bocages charmans [3] où lui-même composa l'un de ses meilleurs ouvrages philosophiques. Valérius alla hier avec eux à Albe [4] et à Arici [5] ; ils visitèrent le temple de Diane [6] et son chêne vénérable [7], la belle habitation de Pompée [8], et la vallée [9] où Ovide donna dans de si beaux vers l'immortalité à Hippolyte. A leur retour,

[1] Vie de Lucullus. *Voyez* Plutarque.

[2] Cicero de oratore.

[3] On croit que sa maison étoit située où est maintenant l'abbaye des moines grecs, à Grotta Ferrata.

[4] Palazzuolo près d'Albano.

[5] Laricia, fief du prince Chigi.

[6] Près du lac Nemi. — Ovide, etc.

[7] On montre encore un chêne que les habitans rapportent par tradition avoir deux mille ans.

[8] On voit à Albano des ruines qui annoncent quelle étoit sa magnificence. Le couvent de Maestre Pic est bâti dans l'intérieur d'une partie des murs.

[9] Vallericia.

ils allèrent sur la montagne qui conserve encore le nom de Marius [1] : ils ne pouvoient se lasser de nous parler de la perspective qu'on y découvre, ainsi que du lac d'Albe, et de l'ancienne construction [2] qui sert encore à le dégager du superflu de ses eaux : ils n'oublièrent pas la grotte des Nymphes [3] et le tombeau de Tullia [4].

Ils ont été aujourd'hui au mont Portien [5], où vivoit Caton le Censeur. En revenant, ils nous ont trouvé dans la longue avenue d'ormes; la situation de cette maison leur avoit paru agréable, mais ils n'y avoient rien trouvé de remarquable. « Vous avez vu, dit Valérius, l'endroit le plus intéressant de tous

[1] Marino, fief du prince Colonne.

[2] Cette construction, que les Italiens nomment Emissario, est en assez bon état, et fut bâtie dans le temps de la guerre de Veies, 397 ans avant notre ère. — Tite-Live.

[3] On la voit auprès des bords du lac.

[4] Dans la vigne Marzelli, à Castel-Gandolfe, appartenante autrefois aux Jésuites. On croit qu'il renfermoit Tullia, fille de Cicéron.

[5] Appelé encore Monte-Porzio près de Frascati. Il appartient au prince Borghese.

ces environs, celui qu'on ne doit regarder qu'avec le plus profond respect. Le luxe et les arts sont arrivés à leur plus haut point de perfection ; et ceux mêmes qui blâment leur influence, se conforment néanmoins à l'usage : mais rappelez-vous, princes, que la grandeur de Rome ne consiste pas dans la beauté de ses édifices. Lorsque vous arrivâtes dans notre ville, vous vîtes la colonne rostrale élevée en mémoire d'une victoire importante[1]. Elle est petite, et les matériaux sont aussi simples que l'inscription qui est sur son piédestal. Que votre imagination la compare avec la pyramide de Caius Cestius[2], ornée de ce que la sculpture, la peinture et l'architecture ont de plus parfait. Consultez l'histoire de notre temps, et vous chercherez vainement les actions de l'homme dont les cendres y sont déposées. Telle est la différence entre les siècles où régnoient les vertus, et ceux qui se distinguent seulement par leur richesse ».

Torquatus demanda grâce pour le monument de Cestius ; il perpétuoit, disoit-il, le

[1] De Duilius au Capitole.

[2] Près de la porte Saint-Paul à Rome.

souvenir de la générosité d'Agrippa, qui ne voulut pas profiter de la fortune que lui léguoit Epulon, et qui la rendit à ses héritiers naturels.

« Mon cher Torquatus, reprit Valérius, je ne nierai pas que notre temps n'offre des exemples de vertus qui ne seroient pas indignes de l'ancienne Rome, et, dans les ouvrages de l'art, plusieurs de nous préfèrent sans doute la simplicité noble à ce vain étalage de l'opulence : mais on commence à voir, dans Rome et dans nos maisons de campagne, des portiques d'une longueur interminable. On croit que rien n'est sublime que ce qui est immense. Il viendra peut-être un temps où l'on trouvera que le Panthéon n'est digne que de servir de dôme à quelqu'édifice gigantesque [1], et que le palais d'un

[1] Michel-Ange se vanta de bâtir dans l'air un édifice qui égaleroit le Panthéon.

La coupole de Saint-Pierre fut le résultat de cette idée.

Le palais du Vatican avec les jardins comprend, dit-on, autant de terrain que la ville de Turin. On m'a assuré que M. Byres les avoit mesurés tous deux, et qu'il avoit trouvé le calcul exact.

prince doit renfermer plus d'espace que n'en comprendroit une cité populeuse. Nous marchons à grands pas vers un goût extravagant en tout genre, et je vous laisse à juger s'il peut contribuer au bonheur et à la véritable grandeur de la république. Princes, continua-t-il, en s'adressant aux Bretons, vous avez beaucoup à observer et à apprendre ; vous voyez un peuple auquel les dieux ont accordé des talens éminens et des succès inouis. La tempérance, l'intégrité et le courage ont été la source de notré bonheur : c'est à ces vertus que nous avons dû la protection du ciel et l'empire du monde ». Il se tut à ces mots, ne voulant pas révéler à des étrangers le triste secret de notre dépravation et de notre foiblesse.

On vint m'apporter dans ce moment des lettres de Drusus et de son frère. Le premier, profondément affligé de la part innocente qu'il avoit prise aux persécutions de Valérius, se réjouit d'un événement qui assure le bonheur de ma famille. Germanicus me félicite avec la sensibilité qui le rend si intéressant, et met le comble à ma joie en m'apprenant que tu es en route pour nous joindre.

Sans doute la lettre que je t'écrivis avant le départ de Drusus, a déterminé ce retour imprévu : tu as tout abandonné pour voler au secours de ton ami malheureux, et tu seras témoin de l'excès de sa félicité.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

B.

C.

D.

E.

G.

I.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

contre

R.

S.

T.

V.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



